





VOYAGE
DE LONDRES
A GÊNES.

TOME QUATRIEME.

VOYAGE DE LONDRES A GÊNES.

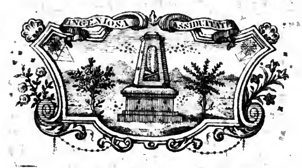
PASSANT PAR L'ANGLETERRE, LE PORTUGAL, L'ESPAGNE, ET LA FRANCE.

Par JOSEPH BARETTI,

Secrétaire pour la Correſpondance Etrangere de l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture.

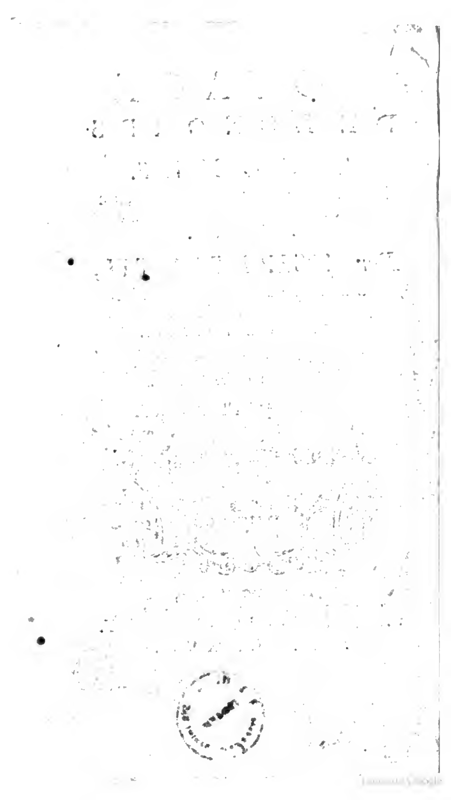
Traduit de l'Anglois ſur la troiſieme Edition, en quatre Volumes.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
M DCCLXXVII.





VOYAGE DE LONDRES À GÊNES.

LETTRE LXX.

Déserts point effrayants. Un nota benè & une digression. Beaux visages en Biscaïe, Grandes coquettes. Science, des Langues chez les femmes. Landes de Bordeaux. Pays de Bigorre, Filles Gasconnes, & filles Basques. Les Biscaïens point mendians, & pourquoi. Il y en a plusieurs à Madrid. Ils se retirent dans leur pays. Il n'en est pas de même des gens aisés d'Ecosse & de Savoye. Les maisons ont de l'apparence en Biscaïe. Dialectes des Basques. Ouvrages de Laramendi. Bibliotheque Basque assez chi-

rive. Marchand Irlandois à Bilbao. Montagnes effrayantes, Sagesse des mules. Ville d'Ordunna, Penna d'ordunna, & riviere d'ordunna. Manufactures de fer. Chacolin de Serrancs. Outil semblable à un H & son usage. Lino, bled de turquie, lait & fromage de chevres. Bêtes à corne petites, peu de moutons, excellent porc. Arbres plantés annuellement. Angullas. Belles situations d'Ordunna & de Bilbao. Inconveniens en Espagne. Point de nouveaux Edits. Point de nouvelles Loix. Point de receveurs d'impôts. Arrivée d'un chanteur Italien. Jeux de mots des Capucins Espagnols.

Fraga, 24 *Octobre* 1760.

Nous avons traversé hier un petit désert, & aujourd'hui un second. Mais n'allez pas vous imaginer qu'un désert Espagnol ait quelque chose d'effrayant, comme ceux de Libie, remplis de tigres & de lions, d'hiennes & de serpents. Les déserts de ce pays ne sont autre chose que des espaces de terre, formés ordinairement d'une espece de gravier compacte, ne produisant que du romarin, du

thin, de la sauge, de la rue, de l'aspic, & d'autres plantes odoriférantes, en si grande quantité, qu'elles suffisent pour chauffer les habitans. Vous croyez bien, qu'en voyageant à travers pareilles terres, surtout après une pluye peu abondante, comme il m'est arrivé ce matin, la route ne sauroit qu'être très-agréable, à cause de la bonne odeur qui s'exhale de tous les côtés.

Ayant traversé les deux petits villages de *Pénalba*, & de *Candasmos*, nous nous sommes arrêtés pour dîner à la *Venta de Fraga*, distante d'environ cinq lieues de *Bujalaroz*. Ensuite nous sommes venus souper & coucher à *Fraga* (1) qui est éloigné de deux lieues de la *Venta*. Les deux dernieres lieues ont été dans un pays boisé & cultivé, à cause de la riviere

(1) Fraga est une ville ancienne, qui sous l'Empire des Romains avoit nom *Flavia Gallica*, d'où par corruption est venu celui qu'elle porte aujourd'hui. Elle est aux frontieres de la Catalogne à trois lieues de Lérida, sur une hauteur, à la rive gauche de la Cinca. Cette ville est assez forte par sa situation. Il s'y donna une bataille en 1134, ce fut au siege de cette ville que Alphonse. VII Roi d'Arragon & de Castille fut tué.

Cinque ou *Cinca*, qui se divise à droite & à gauche en plusieurs branches.

L'agrément de la route a été encore augmenté par la conversation de mon ami le Chanoine, dont la compagnie me devient à tout moment plus chere. Comme il m'avoit parlé hier de la *Principauté* ou *Seigneurie* de Biscaye, & avoit promis de me dire quelques particularités de la langue, & du caractere de ses habitans, je le lui ai rappellé. Ce que vous-allez lire est la substance, de ce qu'il m'a dit à ce sujet.

NB. *Quelques années après que ces lettres ont été écrites (comme je le dis ailleurs). J'ai été une seconde fois à Madrid, & je passai, pour m'y rendre, par la Biscaye, & la Navarre. Il ne me fut pas possible d'y faire un long séjour: j'examinai cependant avec attention tous les endroits qui se trouverent sur ma route, & m'informai du langage & des mœurs des habitans avec autant d'exactitude, qu'un voyage lent, fait à pas de mule; put me le permettre, m'arrêtant un jour dans un lieu, & un second dans un autre, partout où je crus que ce petit retard me mettroit à même de m'instruire de particularités dignes d'être rapportées. En con-*

ſéquence mes lecteurs voudront bien me permettre de fondre la rélation du Chanoine de Siguenza *avec mes propres remarques, & ſe contenter des détails qu'il va lire.*

DIGRESSION.

„ Les habitans de la *Biſcaye* & du „ Royaume de Navarre ſont en général „ auſſi bien faits qu'aucuns de ceux des „ petites nations qui habitent nos Apenins: à l'exception que je n'y ai point „ vu un ſi grand nombre de jolies femmes; ici preſque chaque *poſada* préſentoit au moins un viſage agréable; je „ n'ai pas encore pu oublier trois ſœurs „ *d'Ortez* (petite ville diſtante d'environ „ quatre lieues de Pampelune) qui me „ parurent valoir chacune un Royaume. „ C'eſt néanmoins dommage, que les „ femmes dans toute la Biſcaye aient la „ réputation d'être les plus franches coquettes de l'univers. Outre mes propres obſervations ſur leur caractere en „ général; leurs maris même n'ont pas „ craint de m'avertir dans la chaleur de „ la converſation, que la plûpart des „ femmes de la province, vous lanceront „ des œillades, vous parleront à l'oreille;

„ souriront & vous flatterônt, vous cou-
„ doieront à la dérobée, & vous serre-
„ ront la main, pour s'attirer, s'il est
„ possible, un présent de votre part, sans
„ avoir envie de vous rien donner en
„ retour. Tant les femmes que les fil-
„ les cherchent ainsi à attraper les vo-
„ yageurs.

„ Plusieurs filles Biscayennes, du peu-
„ ple, vont dans leur premiere jeunesse
„ servir dans les provinces voisines, ou
„ leur habillement & leur maniere de se
„ coeffer tout à fait singuliere, les fait
„ reconnoître au premier coup d'œil. Il
„ y en a un grand nombre à Bayonne,
„ & dans tout le pays de *Bigorre* (2).
„ Je ne saurois m'empêcher de dire,
„ que dans une hôtellerie à *Bayonne*, où
„ je séjournai trois à quatre jours je
„ trouvai deux Biscayennes, qui outre

(2) Les François nomment *pays de Bigorre*, un espace, situé entre les *Landes* de Bordeaux & les pyrenées. Les Landes de Bordeaux se divisent en *grandes* & en *petites Landes*. Les *grandes* s'étendent presque de Bordeaux jusqu'à Bayonne d'un côté, & les *petites* d'un autre, aussi entre ces deux villes. Mais les *grandes* & les *petites* sont des districts sablonneux à peine habités. Les *petites* sont cependant moins stériles que les *grandes*.

„ leur langue maternelle, parloient en-
„ core très-bien François, & Espagnol,
„ ainsi que le dialecte gascon dont on
„ fait usage dans cette ville, & qui
„ est répandu dans toute l'étendue des
„ *Landes de Bordeaux*, & dans tout le
„ *pays de Bigorre*. La nécessité, qui o-
„ blige les femmes de Biscaye à appren-
„ dre plusieurs langues, ne nuit en au-
„ cune façon à leurs charmes ; on ne
„ peut en apprendre une nouvelle, sans
„ acquérir de nouvelles idées, & plus
„ une femme aura d'idées, plus elle sera
„ aimable. Mais les Biscayennes tour-
„ nent toutes leurs facultés naturelles
„ & acquises du côté de la coquetterie,
„ plus elles savent qu'elles sont aimables,
„ plus elles exigent de ceux qui recher-
„ chent leurs conversations ; elles cher-
„ chent toujours à vous attirer, à vous
„ donner des espérances, & à ne jamais
„ les réaliser.

„ C'est une coutume générale dans tou-
„ tes les parties méridionales de la Fran-
„ ce, d'avoir des servantes dans les hotel-
„ leries ainsi que chez les particuliers,
„ & c'est cette coutume qui attire dans
„ les différentes parties de la *Gascogne* &
„ de la *Guyenne*, une quantité de Bis-

„ cayennes, qui sont toujours sures dans
„ l'une & l'autre de ces provinces,
„ d'être préférées aux domestiques du
„ pays. Les servantes *Gasconnes* sont
„ généralement petites & ramassées, avec
„ des faces larges, brunes & peu spiri-
„ tuelles, tandis que les *Basques* sont
„ presque toutes de belle taille, bien
„ faites, avec de grand yeux noirs, un
„ beau tein, & une vivacité qui est at-
„ trayante. Les manières des Gasconnes
„ sont grossières & impudentes; elles ne
„ se font aucun scrupule de s'abandonner,
„ sans aucune pudeur, à ceux qui ont la
„ moindre envie d'elles pour la somme
„ la plus modique, les *Basquoises* sont au
„ contraire rusées & scrupuleuses, & s'en
„ tiennent aux cajoleries & aux simples
„ caresses; n'ayant d'autre but que d'a-
„ masser quelques centaines de livres pour
„ retourner dans leur pays & s'y établir.
„ Je dois pourtant dire que les servantes
„ Basques, qui frequentent le plus le
„ côté François des pyrenées, sont pour
„ la majeure partie nées dans le district
„ de Biscaye qui depend de ce Royau-
„ me. Une jeune fille de la Biscaye Es-
„ gnole n'est point appellée *Basquoise*
„ par les François; mais *Biscayenne* ou de

la

„ la *Bifcaye*; celles-ci préférent de fervir „ dans la *Navarre* & la *Vieille Caftille* à „ aucune partie de la *Guyenne* ou de la „ *Gafcogne*.

„ Quand aux hommes, on dit affez „ ordinairement en Efpagne, auffi bien „ qu'en France, qu'ils aiment mieux vo- „ ler que mendier, ce n'eft pas qu'ils „ foient plus voleurs que d'autres; mais „ c'eft qu'ils auroient honte de mendier. „ Il ont une tradition en Bifcaye, & dans „ les autres provinces où l'on parle Bis- „ cayen, qu'un de leurs anciens Rois les „ crea tous *Gentilhommes*, c'eft la raifon „ pourquoi aucun *Bifcayen*, & aucun ha- „ bitant de la province de *Guipufcoa* ou „ *d'Alavan* ne veut fe dégrader jufqu'à „ demander l'aumone (3). Il n'en eft pas

(3) Les Bifcayens ont été de tout temps en réputation de bravoure & de courage; toutes les fois que l'Espagne à changé de maîtres, ils ont toujours été fubjugués les derniers, & comme les Romains eurent toutes les peines du monde à les réduire, auffi les Sueves & les Goths, qui vinrent après eux, eurent la même peine à les leur enlever. Les anciens Bifcayens ne connoiffoient point d'autre plaifir que celui de porter les armes, & ils haïffoient tellement le repos que quand la vielleffe commençoit à glacer leur fang, ils prévenoient ce malheur

„ tout à fait de même des Navarrois; on
„ en rencontre plusieurs dans ce Royau-
„ me, des deux sexes, qui ne craignent
„ pas de mendier; & qui vous atten-
„ dent dans les grands chemins, vous
„ présentant des crucifix & des saints de
„ bois, qu'ils voudroient fort vous enga-
„ ger à baiser, ainsi qu'il est d'usage dans

en se précipitant de quelque rocher. Aujourd'hui ils sont à peu près les mêmes, actifs, prompts, vigilants, bons soldats, & surtout bons hommes de mer.

L'histoire nous apprend que deux cents ans avant Jésus-Christ, ils voguoient sur l'ocean avec des bateaux faits d'un tronc d'arbre creusé & couverts de cuir, & qu'avec une flotte ainsi composée, ils s'en allerent en Hybernie, aujourd'hui l'Irlande, & s'en emparerent.

Ils grimpent sur leurs rochers avec autant de vitesse & d'habileté que feroit un cerf. Ils ne sont pas à beaucoup près aussi flegmatiques que les autres Espagnols, ils sont plus vifs, plus animés, & conséquemment plus emportés. Ils ont l'humeur plus franche, plus ouverte, & sont d'un commerce plus commode. Les femmes & les filles y sont grandes pour l'ordinaire, robustes, bien faites, & passablement belles. Ces avantages dont la nature a doués les Biscayens ont fait que les Rois d'Espagne les ont toujours beaucoup considérés, & leur ont laissé, moitié de gré, moitié de force plusieurs privileges & immunités dont les habitans de ce pays sont très-jaloux.

„ différentes provinces d'Eſpagne, ſur
„ tout dans celle d'Eſtramadoure.

„ On m'a aſſuré que proportionnellement à l'entendue de ce pays, il y a à Madrid plus de Biſcayens, que d'habitans d'aucune autre province de la Monarchie, & qu'aucun n'y vient chercher de l'emploi envain: outre qu'à Madrid, on eſt généralement dans l'idée, que les gens de ce pays ſont plus habiles & plus actifs que les autres Eſpagnols: dès qu'ils ſe rencontrent chez l'étranger, ils ſe ſoutiennent conſtamment les uns les autres, & contribuent de toutes leurs forces à leur avancement mutuel par une eſpece de confédération tacite. On prétend qu'en Angleterre, il en eſt à peu près de même des Ecoſſois, & je ſais par expérience qu'en Piémont les Savoyards ſe tiennent fortement liés les uns aux autres; mais dès que les Biſcayens ont acquis quelque eſpece de fortune à Madrid, ils partent, & ſe retirent dans leurs cheres Montagnes, où ils ſe bâtiſſent de bonnes maiſons, & paſſent heureuſement & tranquillement le reſte de leurs jours, tandis que les Savoyards une fois établis en Piémont, ne pen-

„ sent plus au côté Occidental du mont-
„ Cenis, à moins qu'ils ne soient croche-
„ teurs, ramoneurs, ou qu'ils ne mon-
„ trent la marmotte: les Ecossois leur
„ ressemblent assez: lorsqu'ils ont une fois
„ pris racine quelque part, surtout en
„ Angleterre ils entreprendront tout ce
„ qu'on voudra plutôt que de retourner
„ chez eux. C'est du moins ce que tout
„ Anglois vous assurera dès que vous
„ viendrez à parler de cette nation; &
„ le nombre d'Ecossois que l'on rencon-
„ tre dans toute l'Angleterre ne dément
„ point cette assertion. Mais les Anglois
„ & les Piémontois font mutuellement
„ honneur, sans le vouloir, aux Ecossois
„ & aux Savoyards, en leur reprochant
„ qu'hors de leur patrie ils se soutiennent
„ les uns les autres: au lieu d'un repro-
„ che cela me paroit une louange.

„ Le retour perpétuel des Biscayens
„ dans les lieux de leur naissance, est
„ cause que l'on voit, même sur les mon-
„ tagnes les moins accessibles, une gran-
„ de quantité de maisons bien bâties,
„ avec des vitres aux fenêtres, & avec
„ des volets très-propres peints en jaune
„ ou en verd; spectacle que je n'ai ja-
„ mais eu dans aucune des petites Villes

„ & des villages que j'ai traversés dans
„ les différentes parties de ce vaste
„ Royaume, quoique j'en aie parcouru
„ près de deux mille Milles. Je ne
„ saurois dire quelles sont les especes de
„ commodités qui se trouvent dans l'in-
„ térieur des maisons Biscayennes; parce
„ que je suis entré dans un très-petit
„ nombre; néanmoins leur apparence ex-
„ térieure donnera toujours des préjugés
„ favorables sur l'intérieur.

„ La langue *Biscayenne* (4) si l'on
„ doit en croire l'idée que j'ai pu m'en
„ former, doit se diviser au moins en
„ trois dialectes, dont le premier, ou la

(4) Ils ont une langue qui leur est toute particuliere, qui n'a aucun rapport avec les autres langues de l'Europe, ce qui donne lieu de croire qu'elle est fort ancienne. Elle commence à être en usage aux environs de Bayonne en France, & on la parle dans toute la Biscaye au de çà & au delà des pyrenées. Quelques voyageurs ont dit que cette langue est fort pauvre en ce qu'elle a plusieurs mots dont la signification est double, triple, &c. mais cette preuve est très-foible; Car où est la langue, quelqu'abondante qu'elle soit, qui n'ait plusieurs mots signifiant à la fois diverses choses? On n'a qu'à ouvrir les dictionnaires pour s'en convaincre. D'autres ont jugé plus favorablement de la langue Biscayenne, & ont dit même qu'elle a de la douceur.

„ mere langue doit ſe nommer le *Biſcayen*
„ le ſecond le *Navarrois*, & le troiſieme
„ le *Baſque*.

„ Le *dialecte Biſcayen* ou la langue
„ mere, me paroit être celui que l'on
„ parle dans cette partie de la Biſcaye,
„ dont les habitans regardent la ville de
„ de Bilbao, ou plutôt celle *d'Ordunna*
„ comme leur capitale. Ce dialecte, ou
„ langue me paroît ſe parler dans ſa plus
„ grande pureté dans ces deux villes,
„ qui ne ſont diſtantes l'une de l'autre
„ que de ſix lieues.

„ Le *dialecte Navarois*, eſt celui que l'on
„ parle dans la meilleure partie du petit
„ Royaume de *Navarre*; & comme *Pam-*
„ *pelune* en eſt la Capitale, il ſe parle
„ dans cette ville.

„ Je nomme *dialecte Baſque* celui qui
„ ſe parle dans cette étendue de pays
„ nommée *pays de Baſque* par les François
„ auxquels il apartient: ce pays eſt com-
„ poſé de trente trois villages & de leurs
„ territoires, tous ſujets de la juriſdiction
„ ſpirituelle de l'Eveché de *Bayonne*, &
„ comme le plus conſidérable de ces tren-
„ te-trois Villages eſt S. *Jean de Luz*, je
„ ſuppoſe que l'on y parle le meilleur
„ Baſque: les principaux de ce pays reſi-

„ dent dans ce village que les François „ décorent du nom de Ville, pour lui „ donner une sorte de prééminence sur „ les autres.

„ Je suis, néanmoins persuadé, que „ cette division du langage Biscayen en „ trois dialectes principaux, ou en une „ mere langue & en deux dialectes, ne sau„ roit être regardée comme bien exacte. „ Il y a encore le langage de *Guipuscoa* „ & celui *d'Alava*, qui paroissent avoir „ autant de droit à être appellés dialec„ tes, que le *Navarrois* ou le *Basque* „ parce que sembables au deux autres, ils „ s'éloignent beaucoup de la mere langue „ & ont des irregularités qui leur sont „ particulieres dans leurs constructions „ respectives. Le pere *Laramendi* (dont „ je parlerai bientôt) divise la langue „ Biscayenne ainsi que moi en trois dia„ lectes: mais avec cette différence essen„ tielle, qu'il nomme premier de *Gui*„ *puscoa*, le second Biscayen, & le troi„ sieme Navarrois, omettant absolument „ le *Basque* & *l'Alavan*. Mais pourquoi „ nommer plutôt le principal dialecte, „ ou la langue mere, *Guipuscoen*, que „ *Biscayen*, c'est ce que je ne conçois „ pas. J'ai plusieurs raisons pour soup-

„ çonner que le bon pere eſt partial dans
„ ſa diviſion, & de croire que, comme il
„ étoit lui-même natif de Guipuſcoa, il
„ a pris le parti, quoiqu'il en pût arriver,
„ de donner le poſte d'honneur au lan-
„ gage de ſa patrie. Il n'auroit cepen-
„ dant pas dû exclure le *Baſque* de ſa
„ diviſion, puiſqu'il eſt une ſous-divi-
„ ſion du *Biſcayen*, auſſi remarquable
„ & auſſi diſtinct pour le moins que le
„ *Navarrois* & peut-être même davanta-
„ ge. Mais pourquoi n'a-t-il pas admis
„ dans ſa diviſion le langage uſité dans
„ la petite province d'Alava? Il dit lui-
„ même en parlant de ce langage, *qu'il*
„ *participe de tous* les dialectes Biſcayens,
„ plus ou moins abrégés, & variés. Si
„ le langage *Alavan* mérite ce caractere,
„ le pere *Laramendi* auroit dû le ranger
„ parmi les dialectes *Biſcayens.*

„ Il importe pourtant très-peu, que
„ nous adoptions la diviſion de *Laramen-*
„ *di*, la mienne, ou toute autre, la
„ langue Biſcayenne n'étant peut-être
„ pas actuellement connue de dix perſon-
„ nes nées hors du triangle mentionné
„ dans la lettre précédente. Il eſt vrai
„ que les Biſcayens, les Navarrois, les
„ habitans de Guipuſcoa, ceux d'Ala-

„ va, & les Basques, font usage de „ leurs différens dialectes dans leur com„ merce épistolaire: mais aucun homme „ à talens & savant n'a jamais écrit en „ Biscayen, en prose ou en vers, si l'on „ en excepte quelques gens du pays en „ petit nombre, à en juger par les li„ vres qui existent dans ce langage. J'ai „ cherché soigneusement ces livres par„ tout où j'ai cru pouvoir en trouver; „ mais ce que j'en ai receuilli après toutes „ mes peines, a été si peu considérable „ qu'à peine vaut-il la peine d'en parler. „ Cependant, pour satisfaire la curiosité „ de ceux qui aiment la littérature, je „ crois pouvoir employer une ou deux „ pages sur cette matiere.

„ L'ouvrage le plus considérable dans „ la langue Biscayenne, est sans con„ tredit, le *Dictionnaire* in-folio com„ pilé par le pere *Laramendi*, Jésuite. „ Il porte le titre de *Trilingue* parce „ qu'il contient les mots *Biscayens*, *Cas*„ *tillans*, & *Latins*. Comme il n'a ja„ mais été réimprimé, il est devenu si „ rare, que je n'en ai jamais pu décou„ vrir un exemplaire, à mon grand re„ gret; car on m'a assuré que sa préface

„ quoiqu'écrite d'un ſtile très-lâche
„ contient des choſes ſavantes & cu-
„ rieuſes.

„ Après ce Dictionnaire vient la
„ Grammaire, compoſée par le même
„ auteur, & bizarement intitulée *L'im-
„ poſſible vaincu.* Dans cette Grammaire
„ le Biſcayen eſt expliqué en *Caſtillan:*
„ on m'a dit qu'il y en avoit pluſieurs
„ éditions. J'ai celle qui a été impri-
„ mée à Salamanque en 1729. je l'ai
„ examinée pluſieurs fois; mais juſqu'à
„ préſent aſſez inutilement. Dans le
„ *prologue* ou préface, il eſt dit, que le
„ *Biſcayen eſt une langue qui a peu de reſ-
„ ſemblance avec les autres.* Mon Lecteur
„ ajoutera aiſément foi à cette aſſer-
„ tion, quand je lui apprendrai, qu'on dit
„ par exemple en Eſpagnol, que le pain
„ eſt bon *para el que lo comme, pour celui
„ qui le mange &c.*; & qu'on rend cette
„ phraſe en Biſcayen par ce ſeul mot,
„ *Jatendui Narentzat.* Mais, quoique
„ ce ne ſoit qu'un ſeul mot, dit le pere
„ *Laramendi* nous devons le regarder
„ comme un compoſé de pluſieurs; *j'aten*
„ eſt là pour le verbe *comer* (manger) *dui*
„ pour l'accuſatif *lo en* ou *end* pour le

„ pronom relatif *que*, & *arentzat* pour
„ le pronom *a qu'el* ſuivi de l'article
„ *para*.

„ Cet exemple pourra peut-être donner une idée de la difficulté qu'il y
„ auroit à apprendre cette Langue. Mais
„ quelque facile qu'elle pût être, il ſeroit
„ difficile d'y faire de grands progrès en
„ l'étudiant ailleurs que dans le pays où
„ on la parle; car outre le Dictionnaire
„ & la Grammaire de *Laramendi*, le
„ nombre des livres imprimés en *Biſcayen* eſt ainſi que je l'ai déjà dit très-peu
„ conſidérable. Onze petits volumes de
„ *Diſcours ſpirituels*, *& de Méditations*
„ *pieuſes*, une *traduction de l'Imitation de*
„ *Jéſus-Chriſt d'Akempis*, une ſeconde
„ traduction *du Combat ſpirituel de Scupoli*, un *Cathéchiſme* très-abrégé, environ une demie douzaine de *Recueils*
„ *de prieres* en proſe, & de *Chanſons*
„ *ſpirituelles* en vers, ſont à-peu-près
„ les ſeuls ouvrages imprimés que l'on
„ puiſſe trouver dans cette langue. Je
„ laiſſe à juger à mes lecteurs, s'il ſeroit
„ poſſible de l'apprendre hors du pays
„ par le moyen de ces foibles ſecours:
„ ſuppoſé même qu'ils fuſſent ſuffiſans,
„ en vaudroit-elle la peine?

„ Je me souviens, d'avoir une fois lu
„ dans un journal littéraire Anglois, une
„ rélation d'un prêtre Irlandois, qui tra-
„ versant la Biscaye, se faisoit entendre
„ par le moyen de l'Irlandois, & compre-
„ noit à son tour le *Biscayen*. Pour met-
„ tre le lecteur en état de décider si l'au-
„ teur de cette relation a cherché à en
„ imposer ou non, je vais lui mettre
„ devant les yeux la traduction *Biscayen-*
„ *ne* & *Irlandoise* du *Pater-noster*. Je
„ la divise par versets, afin que l'on
„ puisse en juger plus facilement par la
„ vue, & juger par soi même, s'il y a
„ réellement quelque affinité entre les
„ deux langues.

I.

Pater-noster qui es in Cælis, sanctificetur nomen tuum.

EN BISCAYEN.

Gure aita cervetant zarena erabil bebedi sain duqui zure icena.

EN IRLANDOIS.

Ar Nahir ata eve ne ave guhe nearſiarthanem.

II.

Adveniat regnum tuum.

EN BISCAYEN.

Ethor bedi zure erreſuma.

EN IRLANDOIS.

Gudhaga de riaught.

III.

Fiat voluntas tua ſicut in cœlo & in terra.

EN BISCAYEN.

Eguin bedi zure borondatea ceruan bezala lurream ere.

EN IRLANDOIS.

Gunaium de heil ar dallugh marrchainter ere, neave.

I V.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

EN BISCAYEN.

Iguzu egon gure eguneco og nia.

EN IRLANDOIS.

Thourdune nughe ar naran leahule.

V.

Et dimitte nobis debita nostra.

EN BISCAYEN.

Eta barkhua detragutzu gure corrac.

EN IRLANDOIS.

Moreghune are Veigha.

V I.

Sicut & nos dimittimus debitoribus nostris.

EN BISCAYEN.

Gucgure gana zordun direnei bark-hatcem derutzegun bezala.

EN IRLANDOIS.

Marvoughimon yare vieghuna fane.

V I I.

Et ne nos inducas in tentationem.

EN BISCAYEN.

Eta ezgaitzatzula utz tentamen dutan ero cera.

EN IRLANDOIS.

Na leaghshine a caghuc.

VIII.

Sed libera nos a malo Amen.

EN BISCAYEN.

Aitcitie beguira gaitzatu gaicetic. Halabiz. (5)

EN

(5) Voici encore l'Oraison Dominicale en Biscayen, un peu différente de celle que l'on vient de lire, soit qu'elle soit d'un dialecte différent, soit que la langue ait changé depuis le temps où cette derniere a été imprimée. (en 1741).

Gure Aita ceruëtan aicena
Sanctifica bedi hiee icena
Ethor bedi hire resuma
Eguin bedi hire vorondatea ceruan bécala lurrean ere
gure eguneco oguia iguc egun
Eta quitta ietzaguc gure corrac, nota gucere cordunei
quittazen baitravegu
Eta ezgaitzala sar eraci tentationetan baina delura
gaitzac gaichtotic
Ecen hirea duc resuma éta puissanca éta gloria secu-
lacotz. A men.

EN IRLANDOIS.

Agh cere shen onulukt baigh marfon a hearna. Amen.

„ A la fin de fa Grammaire, le Pere „ *Laramendi* donne quelques morceaux de „ poëfie *Bifcayenne*, pour fervir d'exem- „ ples, qui lui paroiffent fublimes: je „ ne fuis pas dans le cas de le contredi- „ re, & je dois l'en croire fur fa parole; „ cependant fa traduction Efpagnole ne „ donne pas une grande idée de l'origi- „ nal. Je m'appercois par les dernieres „ fillabes des vers Bifcayens, que les „ poëtes de cette nation font ufage „ *d'affonancias* auffi bien que de *rimes* „ dans leur verfification. Je ne fcaurois „ décider lequel des deux produit un „ meilleur effet: il eft cependant affez „ vraifemblable que les *affonancias* ont „ été adoptées par les Bifcayens à l'imita- „ tion des Efpagnols.

„ J'ai écouté attentivement, tant en „ Bifcaye que dans le Royaume de Na- „ varre, les chanfons ainfi que les dif- „ cours journaliers du peuple, & le fon „ des deux dialectes m'a paru tout auffi „ harmonieux que celui du Caftillan &

„ du Toſcan. Les Navarrois ainſi que „ les Biſcayens prononcent très-diſtinctement toutes les lettres, & marquent „ ſi parfaitement la cadence de chacune „ lorſqu'ils recitent des vers, qu'ils la rendent ſenſible à ceux mêmes qui n'entendent pas leur langue. Cependant „ M. *Jean Farrel*, Marchand Irlandois „ un peu avancé en âge, qui a habité la „ Biſcaye depuis ſon enfance, & avec „ lequel j'ai fait la route de *Bilbao* à St. „ *Sébaſtien*, m'a dit que le Biſcayen étoit „ une langue rude, dont les expreſſions „ quoique claires & ſonores à l'oreille „ étoient déſagréables. Malgré tout ce „ que le Pere *Laramendi* a pu dire à la „ louange de ſon élégance dans les préfaces de ſon *Dictionnaire* & de *ſa Grammaire*, l'aſſertion de M. *Farrel* me „ paroit s'accorder aſſez avec le bon „ ſens: car une langue qui n'eſt point „ cultivée par une certaine quantité de „ bons écrivains, ne doit certainement „ point avoir fait des progrès bien conſidérables du côté de la politeſſe & de „ l'élegance.

„ Quand au pays où l'on parle cette „ langue, il eſt par tout montueux, „ étant ſitué préciſement au centre des

„ Pyrenées: je fus obligé de monter & de „ descendre plusieurs montagnes très-„ effrayantes, tant en Biscaye que dans „ la Navarre. Quelques unes de leurs „ cimes m'ont parues tout aussi élevées „ que notre mont Cenis, principalement „ une située entre *Berroëta*, & *Lanz*, à „ peu-près à égale distance de *Bayonne* „ & de *Pampelune*. Au sommet, qui „ est tout a fait plat & uni, pendant en-„ viron un mille, un vent mêlé de par-„ ticules de neige glacée, soufloit si „ furieusement que je crus à tout mo-„ ment qu'il alloit me jetter par terre „ moi & ma mule. Il est vrai, qu'étant „ alors au milieu de Décembre, il n'est „ pas surprenant que le vent se fît „ sentir avec tant de violence. Il y a „ cependant une autre montagne encore „ plus raboteuse, & de plus difficile ac-„ cès que la premiere, nommée la *Penna* „ *vieja* (la vieille montagne.) qui est près „ de la ville *d'Ordunna*. J'ai descen-„ du cette *Penna* pendant la nuit, au „ mois de Fevrier, par un sentier en zig-„ zag, très-rompu, & couvert de nei-„ ge. Le sentier étoit bordé de précipi-„ ces si escarpés pendant la premiere „ lieue, qu'ils auroient fait dresser les che-

„ veux à bien des gens : cependant
„ m'abandonnant entierement à ma mu-
„ le, & ne touchant jamais la bride, je
„ descendis très-heureusement. Les mu-
„ les sont très-sûres, & marchent pru-
„ demment, elles s'arrêtent, & dressent
„ les oreilles, & examinent attentive-
„ ment le terrain dans les passages dan-
„ gereux: elles ne font pas un pas qu'el-
„ les ne sachent où poser le pied; elles
„ vont tout aussi bien la nuit que le jour.
„ La nature les a douées d'une si excel-
„ lente vue, quelle les guide dans la plus
„ grande obscurité, c'est ce dont j'ai été
„ moi même plusieurs fois témoin, non
„ seulement dans les Pyrenées; mais en-
„ core dans les Alpes & dans l'Appenin.

„ Cependant, malgré leurs cimes éle-
„ vées, & épouvantables, peu de par-
„ ties de l'Espagne (je pourrois dire
„ même de l'Europe entiere) sont aussi
„ bien peuplées que la Biscaye & la Na-
„ varre, proportion gardée : on voit
„ dans les deux provinces les maisons
„ & les cabanes profusément éparses aux
„ environs des lieux les plus élevés, &
„ dans plusieurs vallées, les villages &
„ les hameaux sont peu éloignés & à la
„ portée de la vue les uns des autres.

„ J'en ai compté plus de quarante le
„ long des bords de la petite riviere d'Or-
„ dunna; ainsi appellée d'après la ville
„ du même nom, qui, ainsi que je l'ai
„ déjà dit, est située au pied de l'épou-
„ vantable *Penna vieja*. La riviere *d'Or-*
„ *dunna* est formée par plusieurs ruisseaux,
„ qui sortent de la *Penna*, & d'autres
„ montagnes voisines, & coule le long
„ d'une vallée, qui s'étend depuis la ville
„ *d'Ordunna* jusqu'à celle de *Bilbao*, for-
„ mant un si grand nombre de cascades
„ entre ces deux places (qui ne sont
„ éloignées que de six lieues l'une de
„ de l'autre) qu'elle n'est navigable pour
„ aucune espece de batimens.

„ Quoique le chemin qui suit le cours
„ de cette riviere fût très mauvais en
„ plusieurs endroits, je n'en ai jamais vû
„ de cette longueur, qui m'ait fait plus
„ de plaisir. Chaque pas me présentoit
„ une nouvelle perspective d'une beauté
„ inexprimable, & ses fréquentes cata-
„ ractes charmoient ma vue. Les deux
„ rivages paroissent le centre de la fer-
„ tilité, & sont en quelque façon cou-
„ verts d'habitans, qui ont su tirer parti
„ de ce grand nombre de cascades, &
„ en ont même formé d'artificielles par

„ le moyen de fortes digues dont ils ont
„ coupé le fleuve. On a construit des
„ machines à côté de chaque Cascade,
„ pour faciliter différentes manufactures,
„ sur-tout celles de fer: ce metal abonde
„ dans les montagnes voisines.

„ Plusieurs de ces montagnes produi-
„ sent une espece de vin fort leger, qui
„ est le plus agréable que j'aie jamais
„ bu, surtout celui *d'Ordunna*, auquel le
„ vin de *Serranos* est encore préférable.
„ Ce village est très-peu considérable,
„ & situé au bord de la mer, à peu près
„ à une égale distance de *Bilbao* & de
„ *St. Sébastien*. Les gens du pays don-
„ nent à ce vin le nom de *Chacolin*, pour
„ le distinguer des autres especes. Je
„ suis étonné que croissant dans un pays
„ d'où il est si facile de l'embarquer,
„ on ne le fasse pas tout passer en Angle-
„ terre, où celui de *Serranos*, principa-
„ lement, seroit aussi gouté que celui
„ de *Champagne*, auquel il ressemble
„ beaucoup. Il est agréable dans plu-
„ sieurs cantons de la Biscaye de voir des
„ vignes & des champs, se succéder les
„ uns aux autres & occuper le penchant
„ de plusieurs côteaux. Comme il n'est

„ pas possible de faire usage de bœufs
„ ou de chevaux pour la culture de ces
„ côteaux rapides, les champs ne sont
„ point labourés comme dans les autres
„ pays, mais les hommes & les femmes
„ tournent la terre avec un instrument
„ de fer qui a la figure d'un H. dont les
„ barres latérales ont environ deux pieds,
„ de long & sont pointues aux extre-
„ mités d'en bas. On saisit la barre qui
„ traverse la lettre H. des deux mains,
„ on la fait entrer par force quelques
„ pouces de profondeur dans la terre,
„ ensuite on la retire à soi par les ex-
„ trémités d'en haut; c'est de cette ma-
„ niere que la surface de chaque champ
„ est rompue, & remuée.

„ Vous vous imaginez bien que cette
„ methode de culture est très-pénible.
„ J'ai vu des hommes & des femmes
„ à cet ouvrage. Ils se placent plu-
„ sieurs sur une ligne, chacun son ou-
„ til à la main. Ils l'enfoncoient tous
„ à la fois en terre, tous le retiroient en
„ même temps, & tous avançoient gra-
„ duellement vers le côté opposé du
„ champ. Lorsque la terre est ainsi ren-
„ versée, on brise les mottes avec des
„ beches de fer, & on forme les sillons,

„ qui doivent dans leur saison récom-
„ penser les peines & les soins des cul-
„ tivateurs.

„ Quant à leurs vignes, elles ne sont
„ ni plus grosses ni plus hautes que cel-
„ les de Bourgogne & du haut Monfer-
„ rat, je veux dire qu'elles ont à peine
„ trois pieds de haut; chaque sep est
„ attaché avec des osiers à un échalat
„ fiché en terre.

„ Outre le bled & les raisins, les Bis-
„ cayens & les Navarrois ont aussi plu-
„ sieurs champs semés de ce qu'on nom-
„ me en Italie *Lino*, c'est-à dire une es-
„ pece de chanvre court, qui produit
„ un très-beau fil. Ils ont aussi quan-
„ tite de bled de Turquie, dont ils font
„ du pain. Quand aux fruits, aux légu-
„ mes &c., on en trouve par tout dans la
„ plus grande abondance: les parties les
„ plus élevées & les plus sauvages abon-
„ dent en Chataignes de la meilleure
„ espece. Les Bœufs dans les deux pro-
„ vinces, ne sont ni communs, ni bien
„ gros; mais on y trouve une quantité
„ étonnante de chevres: leur lait donne
„ du beurre & du fromage. Je n'y ai
„ pas vu beaucoup de moutons, mais
„ en plusieurs endroits grand nombre

de

„ de cochons, dont là chair est aussi
„ bonne qu'en aucun endroit d'Italie:
„ on les nourrit de glands, & de cha-
„ taignes.

„ Le bois à bruler y est très-commun;
„ les parties élevées des montagnes étant
„ bien fournies d'arbres. Il est libre à
„ chacun d'y couper tout celui dont il
„ a besoin, mais afin d'empêcher qu'il
„ ne devienne jamais rare, les proprié-
„ taires de maison & les hommes faits ont
„ coutume d'aller une fois par année cer-
„ tain jour, tous ensemble, dans les bois
„ nouvellement coupés pour y planter
„ chacun deux jeunes arbres, qu'ils ont
„ eu soin de tirer de la pépiniere de leurs
„ jardins. Lorsque tous ces arbres sont
„ ainsi plantés, ils dansent gayement au-
„ tour d'un grand *pellejo* ou sac de cuir
„ plein de vin; après quoi ils le boivent
„ & s'en retournent chez eux: celui qui
„ a institué cette fête, a certainement
„ été le bienfaiteur de sa patrie.

„ La mer fournit assez de poisson,
„ pour qu'il ne soit pas rare, même à
„ quelques lieues dans l'intérieur des ter-
„ res: à *Bilbao* il s'en trouve une espece
„ nommée *Angullas*, qui est selon mon
„ goût, le morceau le plus délicat que

„ produiſe l'Océan. Ce poiſſon eſt blanc
„ comme du lait, & ſi petit, qu'on pour-
„ roit facilement en fourrer deux ou trois
„ douzaines à la fois dans la bouche. Les
„ Biſcayens le font frire à l'huile, &
„ expriment deſſus le jus d'un Citron.
„ Il eſt ſi abondant que les plus pauvres
„ peuvent s'en pourvoir facilement & à
„ bon marché. Les pêcheurs qui pê-
„ chent le long de la côte de la riviere
„ d'*Ordunna* au deſſous de *Bilbao*, juſqu'à
„ la mer, qui en eſt éloignée de quatre
„ à cinq milles, parviennent ſans peine à
„ remplir leurs bateaux de ces *Angullas*:
„ pendant tout cet eſpace, la riviere n'a
„ aucune caſcade; de ſorte quelle y eſt
„ navigable, & peut recevoir des vaiſ-
„ ſeaux marchands, qui la remontent juſ-
„ qu'au beau pont qui joint *Bilbao* à
„ ſes fauxbourgs.

„ Pour pouvoir me procurer quelques
„ informations ſur le langage de Biſ-
„ caye, je pris le parti de demeurer
„ trois ou quatre jours à *Ordunna* (6) en
„ venant de la vieille Caſtille, & allant

(6) Cette ville eſt la ſeule de la province qui ait titre de cité. Elle eſt dans une vallée fort agréable, ceinte de toutes parts de hautes montagnes.

„ du côté de France. *D'Ordunna* je suivis
„ le cours de la riviere pendant près de
„ cinq lieues, & je fis à cheval la sixie-
„ me, à travers plusieurs montagnes très-
„ élevées; mais ornées de verdure, &
„ bien boisées. Je n'ai jamais vu de
„ villes aussi agréablement situées & des
„ montagnes aussi fertiles que celles dont
„ elles sont environnées, une pareille
„ vallée, une eau aussi claire que celle
„ de cette riviere, & un climat aussi
„ doux même au cœur de l'hyver. Je ne
„ reverrai jamais rien de comparable.

„ Bilbao (7) est une ville très-bien
„ bâtie, qui contient plus de vingt mille
„ habitans; plusieurs de ses Eglises sont
„ bâties en pierres de taille, ainsi que
„ nombre de maisons. Les Citadins ont
„ plus de promenades publiques qu'ils
„ n'en ont besoin, toutes bordées de
„ grands & beaux arbres. Mais la ville
„ *d'Ordunna* n'a rien de bien remarquable,

(7) Bilbao est un séjour très-agréable par les agréments de sa situation. Le commerce y est fort étendu: c'est un des meilleurs ports que le Roi d'Espagne ait sur l'ocean. Il s'y fait un grand commerce de laines. Un Prince de Biscaye, nommé Lopès de Haro, bâtit cette ville en 1300.

„ si ce n'est sa situation pittoresque,
„ quoiqu'elle ait l'honneur, ainsi que je
„ l'ai déjà dit, d'être la capitale de la
„ Province; je n'y ai vu aucunes maisons
„ qui eussent des vitres aux fenêtres, tan-
„ dis qu'à Bilbao elles en ont toutes. La
„ coutume de n'avoir point de vitres
„ aux fenêtres, mais seulement des vo-
„ lets, rend la route, dans plusieurs pro-
„ vinces de la Monarchie Espagnole, très
„ désagréable pour un pauvre voyageur,
„ surtout en hyver, que le vent entre
„ par les fentes & les trous des volets
„ dans sa chambre & rend son sommeil
„ très-pénible; c'est ce que j'ai souvent
„ éprouvé.

„ Ajoutez à cet inconvénient, celui
„ de ne trouver dans quantité de *ventas*
„ & de *posadas* qu'une seule cheminée,
„ située au milieu de ce qu'ils nomment
„ la cuisine; qui est ordinairement une
„ vaste chambre sans fenêtres, avec une
„ ouverture ou trou au haut, à travers
„ de laquelle passe une foible lumiere,
„ & qui donne issue à la fumée, après
„ quelle a aveuglé ceux qui s'y trou-
„ vent, & augmenté la noirceur des mu-
„ railles.

„ Dans ces sombres cuisines, & au-

„ tour de ces cheminées, chaque voya-
„ geur, qui ne veut pas mourir de froid,
„ doit s'asseoir sur un banc, ou une chai-
„ se à trois pieds, fût-il même un Prin-
„ ce, en compagnie du *posadero* & de sa
„ famille, avec tous les muletiers, pay-
„ sans, mendians, ou toute autre per-
„ sonne qu'il rencontre à la posada, pen-
„ dant que les servantes font bouillir le
„ *Pochero* (8) & font frire *l'Abadejo*. Les
„ gens un peu délicats regarderont com-
„ me quelque chose de bien dur, de se
„ voir forcé de prendre place dans un
„ cercle aussi mal composé: quant à moi
„ j'ai toujours regardé ce moment com-
„ me le plus agréable de la journée, étant
„ le seul qui me procurât les occasions,
„ qui auroient été sans cela très-rares,
„ d'entendre des discours, & de remar-
„ quer des caracteres que je n'aurois ja-
„ mais connus hors de ces assemblées.
„ Je caressois les petits garçons, j'em-
„ brassois les petites filles, je touchois
„ la main aux grandes, je donnois à cha-
„ que vieillard le nom de pere, & à

(8) *Pochero*, est un plat de pois chiches, & de feves, bouillis à l'huile avec des oignons ou de l'ail, & *l'Abadejo* est de la morue fritte à l'huile.

„ chaque vieille femme celui de mere, „ je demandois à tous ceux que je voyois „ comment ils s'appelloient, je leur pré„ sentois à tous du Tabac, & leur don„ nois à boire du vin de mon *Borracho.* „ De cette façon je les mettois tous de „ bonne humeur; ils étoient contents de „ moi, & me cédoient ordinairement la „ meilleure place auprès du feu, & tou„ tes les commodités qu'il étoit possible „ de trouver; on ne sauroit voyager en „ Espagne avec quelque espece de satis„ faction, qu'autant qu'on se sert de pa„ reille adresse, qu'on parvient à faire „ causer, chanter, ou danser tous ceux „ qu'on rencontre au moment qu'on des„ cend de voiture, & qu'on s'arrête „ quelque part.

„ Je ne dois pas oublier de dire que „ les Biscayens, & les habitans de la „ province de Guipuscoa, ne payent au„ cune espece d'impôt. La seigneurie, „ qui comprend Guipuscoa, & la Bis„ caye, est seulement tenue de faire un „ don volontaire au Roi d'Espagne lors„ qu'il est en guerre. Il y a peu de Na„ tions en Europe qui aient un pareil „ privilege. On s'imaginera que l'on „ doit passer la vie bien agréablement

„ dans une partie du monde, que la na-
„ ture a pris soin d'embellir comme
„ celle-ci, & où les habitans ne sont
„ point journellement tourmentés par de
„ nouvelles Ordonnances, de nouveaux
„ Edits, de nouvelles Loix, & de nou-
„ velles Inventions. L'histoire nous ap-
„ prend, que les François ont souvent
„ envahi cette seigneurie ou principauté
„ (donnez lui le nom que vous voudrez)
„ & taché de s'en rendre maitres; mais
„ qu'ils ont toujours été bravement re-
„ poussés par les habitans, sans être sé-
„ courus par les armées Espagnoles: il
„ n'est pas étonnant qu'ils combattent
„ vaillamment pour la défense de leurs
„ montagnes & de leurs vallées, où ils
„ jouissent du bonheur de ne jamais voir
„ la face d'aucun maltôtier.

„ Mettons fin à cette digression, &
„ reournons à *Fraga.*

Nous étions prets le chanoine & moi à nous mettre à table pour souper, lorsque Baptiste entra, en courant, pour me dire que le signor *Cornacchini* venoit dans l'instant de descendre de chaise, & montoit l'escalier. Je m'imagine que vous connoissez *Cornacchini* il a chanté pendant plusieurs hivers à Turin. Je

l'ai vu une fois à Londres, où il avoit été appellé pour chanter à l'opéra. A peine nous connoiſſions-nous de vue : malgré cela on eſt toujours charmé de rencontrer en pays étranger des gens dont on a quelque idée. J'ai envoyé Baptiſte le prier à ſoupé. Il a été ſurpris en apprenant que j'étois là, vû que mon nom ne lui étoit pas tout à fait inconnu; notre connoiſſance à peine ébauchée n'a pas tardé à ſe changer en familiarité. Il a paſſé ces derniers ſix ans à Madrid, & il s'en retourne actuellement en Italie, chargé de piſtoles gagnées dans cette Capitale. Nous ſommes déjà convenus de ne nous pas de quitter juſqu'à Gênes. Là nous nous ſéparerons, il ira à Milan & moi à Turin. Quoique mutilé il ne manque pas de bon ſens. Je ſuis perſuadé que nous nous arrangerons fort bien dans la même voiture depuis Barcelonne juſqu'à Gênes. J'eſpere qu'il voudra bien oublier le haut prix, que les belles Dames ont juſqu'à préſent mis à ſa jolie voix, & que pendant le voyage il chantera quelquesfois pour rien. Comme il parle couramment Eſpagnol, & paroit doux & reſpectueux; mon Chanoine n'a rien témoigné de cette antipatie qui eſt ſi géné-

rale dans ce pays contre les *Castrones Italianos*, *les boucs Italiens*, épithete qu'on donne aux gens de son espece; de sorte que notre repas a été très-gai.

Pendant que nous étions encore à table, deux capucins sont venus nous demander la charité. Que puis-je, leur ais-je dit, vous donner mes bons peres? Vous ne touchez point d'argent, & je ne suis point chez moi pour vous faire donner du pain, du vin, ou d'autres provisions.

Il est vrai, m'a répondu le plus âgé des deux, que nous ne touchons point d'argent, mais si vous voulez nous en donner, le *posadero* le recevra pour nous.

Voila un expédient, lui ai-je dit, auquel j'avoue que je n'aurois jamais pensé: mais comment pouvez-vous l'accorder avec la principale regle de votre Institut? Le bienheureux St. François ne vous a-t-il pas défendu de recevoir de l'argent?

Le bienheureux Saint à repliqué le pere, nous a défendu d'en toucher, & nous lui obéissons: mais il ne nous a pas défendu d'avoir des gens qui en reçussent pour nous.

Vous avez plus d'esprit, lui ais-je dit, que nos Capucins d'Italie, qui n'ont jamais sçu faire une pareille distinction. Jamais nos Capucins ne recoivent d'argent eux-mêmes, ni ne déleguent personne pour en recevoir à leur place; permettez moi, mon Reverend Pere, de vous dire, que la façon dont vous expliquez l'ordre de St. François ne me paroit qu'un jeu de mots: s'il vous est permis de faire toucher de l'argent pour votre usage par une personne tierce, ce commandement est puérile, & ridicule. Pensoit-il qu'il y eût du péché à manier une piece d'argent? Si c'étoit son idée, il avoit certainement tort, puisque Jésus-Christ lui même tint dans sa main la monnoie de César. D'ailleurs, quelle différence St. François pouvoit-il faire entre toucher une piece de bois, ou une piece de toute autre chose? On ne sauroit supposer que ce Saint ait été assez simple & assez absurde pour s'imaginer que le simple attouchement d'aucune matiere inanimée fût criminelle, ainsi lorsqu'il vous a solemnellement défendu de toucher de l'argent il n'a voulu dire autre chose, sinon que vous vous

abstiendriez d'en faire usage; afin que vous fussiez les *pauvres de Christ* dans toute l'étendue du sens de cette expression. Mais en me priant de remettre de l'argent pour vous au *posadero*, vous ne donnez pas une grande preuve de votre déférence aux ordres de votre saint fondateur.

La nécessité n'a point de Loi, m'a répondu le moine, sans se démonter. Si nos Espagnols donnoient au Capucins tout ce dont ils ont besoin, comme je pense que font les Italiens, nous imiterions probablement les Capucins d'Italie; mais comme ce que nous recevons de nos compatriotes ne suffit pas pour nous empêcher de mourir de faim, nous sommes obligés de demander la charité non-seulement à tous les étrangers que nous rencontrons, mais encore d'envoyer plusieurs membres de notre communauté pour quêter dans les pays voisins. Mais, Monsieur, a-t-il ajouté en souriant, je suis venu ici en vertu des ordres de mon Supérieur, uniquement pour implorer votre charité, & point pour disputer sur les commandemens de St. François. Mon Supérieur m'a interdit toute altercation:

avec les féculiers; ainfi vous me permettrez d'éviter toute efpece de controverfe.

„ Mais votre Supérieur, lui ais-je „ dit, vous auroit-il défendu de boire?"

Il nous enjoint feulement la fobriété, m'a dit le pere, & fi vous nous le permettez, nous boirons à vos fantés, & irons enfuite à nos affaires; il n'eft déjà que trop tard, & nous devrions être rentrés au Couvent.



LETTRE LXXI.

Don Diegue encore. Officier Irlandois. Bonnes nouvelles. Régiments Irlandois. Beau pays. Tableau ſingulier. Chant & danſe.

Mollerusa 25 *Octobre* 1760.

Nous avons fait un effort aujourd'hui: car avons fait une traite de près de dix lieues, de ſorte que nous avons rejoint Don Diego Martinez & ſa famille, à notre mutuelle ſatisfaction.

Nous avons laiſſé ce matin de bonne heure l'Arragon derriere nous, & ſommes entrés en Catalogne: (9) comme Fraga

(9) La Catalogne étoit beaucoup plus grande autrefois qu'elle ne l'eſt actuellement: de temps en temps elle a été écornée par les François. Les Comtés de Rouſſillon & de Conflans en ont été détachés, & cédés à la France par la paix des pyrenées, avec une bonne partie de la Cerdaigne. Le comté de Foix étoit auſſi de la dépendance de la Catalogne. Cependant cette province eſt encore une des plus grandes de l'Eſpagne, ayant environ 70 lieues du couchant au levant & plus de 80 lieues de

eſt la derniere ville de ce côté de l'Eſpagne, & Alcaraz diſtant) de trois Lieues de Fraga) le premier village de Catalogne, nous avons rafraichi à Alcaraz, & avons enſuite été diner à *Lerida* (10) ville en

côtes ſur la méditerrannée. Quelques-uns la diviſent en vieille & nouvelle, mais cette diviſion eſt peu en uſage. La Catalogne eſt le pays des anciens Laléтains, Castellains, Indigetes, Ilergetes: cette belle province eſt arroſée d'un grand nombre de rivieres, & eſt très-abondante en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie.

(10) Lerida, autrefois Ilerda, s'eſt rendue fameuſe au commencement de ce ſiecle par la vigoureuſe reſiſtance qu'elle fit contre les armes du grand Condé, qui l'ayant aſſiégée dans les formes, fut obligé d'en lever le ſiege; mais le duc d'Orleans piqué de l'obſtination de ſes habitans à ſoutenir le parti de l'Archiduc, l'aſſiegea en 1707 & la prit enfin, malgré tous les efforts de la ligue qui regardoit cette place comme le boulevart de la Catalogne. Elle eſt ſituée ſur une Colline dont la pente s'étend inſenſiblement juſqu'au bord de la Ségre. Le pays aux environs eſt très-fertile.

L'an 528 il y eut un concile aſſemblé dans Lérida:

L'an 1238 lorſque Jaques I. Roi d'Arragon aſſiégeoit Valence. Il declara que ceux d'entre ſes Bataillons qui l'emporteroient & y entreroient les premiers, auroient l'honneur de donner les poids, les meſures, & la monnoie de leur ville à ceux de Valence; les habitans de Lérida s'y jeterent les premiers & ayant pris la

grande recommandation chez les Antiquaires, qui prétendent quelle a été autrefois l'une des places les plus importantes de l'Empire Romain. Actuellement elle eſt petite & mal bâtie, remarquable ſeulement par ſes fortifications, & par ſa citadelle ſituée ſur une eminence, qui fut vainement aſſiégée pendant la longue & ſanglante guerre que déclara la couronne d'Eſpagne à un Prince François.

La garniſon de Lérida m'a parue très-nombreuſe, ayant été arrêté à la porte par laquelle je ſuis entré, & ayant été obligé, ſuivant l'uſage obſervé dans les places de guerre, de rendre compte de ma perſonne, j'ai été charmé de voir que l'officier, qui m'a fait les queſtions ordinaires en pareil cas étoit Irlandois; J'ai conjecturé qu'il étoit de ce pays à ſa prononciation, & je lui ai répondu en Anglois à ſon grand étonnement. Il m'a appris que les Anglois s'étoient rendus maitres de tout le *Canada* dans l'Amérique ſeptentrionale. Cette nouvelle ne ſauroit manquer d'intriguer bien des

ville, y envoyerent une colonie qui y établit leurs meſures & leur monnoie, dont on ſe ſert encore aujourd'hui.

gens, & j'espere à mon retour en Angleterre de trouver le prix des Chapeaux de Castor bien diminué. C'est un des avantages que je me promets de cette conquête. Il est certain que les Francois se sont on ne peut pas plus mal conduit pendant cette guerre, eu égard aux forces considérables qu'ils sont en état de mettre sur pied. Mais ils ont eu leurs époques fortunées, & ont été aussi longtemps le premier peuple de l'Europe. Je suis bien aise d'apprendre qu'ils fassent place à une autre nation; & qu'à la fin la roue commence à se mouvoir, & qu'elle fasse le tour avec un nouveau degré de célérité.

L'officier Irlandois, qui m'a questionné à la porte, est attaché à un des trois Regimens de sa Nation au service d'Espagne. Mais quoiqu'ils portent le nom de Régimens Irlandois; il ne sont pas entierement composés de soldats de cette Nation: Tout étranger y est admis, il n'y a que les officiers qui doivent nécessairement être nés en Irlande, ou dans la Grande Bretagne.

Nous ne sommes restés que fort peu de temps à Lérida afin de pouvoir nous rendre ici ce soir, desorte qu'il ne m'a

pas

pas été possible de jetter un coup d'œil sur quelques antiquités romaines presque ruinées, qui s'y trouvent. L'espace que nous avons parcouru depuis *Alcara* jusqu'ici à *Mollerusa* est un superbe pays, on y rencontre des ruisseaux, & des canaux, qui arrosent les terres en différens sens, & l'on voit partout, ou des champs bien cultivés, ou des vignobles très-étendus, avec des oliviers, des meuriers, des pruniers, des amandiers dans des vergers sans nombre qui n'ont aucune espèce de clotures. Les grenades de cette province sont renommées par toute l'Espagne ainsi que ses figues, & l'on m'a assuré que plus nous nous approcherions de Barcelonne, plus le pays nous paroitroit beau.

Don Diego, & son épouse grands amateurs l'un & l'autre de musique ont été enchantés de retrouver leur ancienne connoissance *Cornachini* & ont voulu nous avoir tous trois à souper. Lorsque nous avons eu fini de manger, *Cornacchini* à arraché une guitarre des mains d'un drole qui se trouvoit là, & a accompagné de cet instrument une *Tunadilla* Epagnole qu'il nous a chantée avec beaucoup de goût Son chant, & le son de sa guitarre

a raſſemblé dans l'inſtant autour de lui un groupe de figures, qui ne ſauroient être rendues dans un même tableau, qu'autant que le peintre pourroit allier les talens du *Titien* à ceux du *Calot*. Permettez moi d'ebaucher ce deſſein avec la plume, puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible de le faire avec le pinceau. Le milieu eſt occupé par *Cornacchini* dans une attitude languiſſante, telle que la *Tunadilla* l'exige. A ſa droite eſt le Corregidor, ſa femme, & votre frere, qui a Pépina ſur ſes genoux. A ſa gauche eſt mon gros chanoine, avec deux Auguſtins qui ne ſont pas maigres, & un autre Eccléſiaſtique. Enſuite on voit repandus dans le reſte de la chambre la gouvernante de Pepina, les gens du Corrégidor, mon vigoureux Baptiſte, le ruſtre domeſtique du chanoine, le poſadero avec ſa femme & ſes enfans; une demie douzaine de caleſſeros avec leurs ſandales de cordes, & une bonne moitié des habitans de Mollerusa, quelques uns en guenilles, d'autres à pieds nuds, tous dans un profond ſilence, tous regardant *Cornacchini*, tous lui pretant une oreille attentive, comme les Carthaginois firent autrefois au diſcours d'Enée lorſqu'il racontoit ſa triſte

aventure à la veuve de Sichée. Mais vous avez trop de pénétration pour qu'il faille vous dire qu'une danſe très-vive, a été la ſuite neceſſaire des chanſons de *Cornacchini*, ſur ma parole, nous avons paſſé très-gaiement la meilleure partie de la nuit, & nous ne nous ſommes ſéparés qu'à une heure après minuit; quoique nous fuſſions convenus à ſoupé, que nous partirions tous enſemble à quatre heures, c'eſt-à-dire, ſi j'en juge par ma montre qui eſt ſur deux, dans deux heures. Je vais finir d'écrire & me jeter ſur un lit, ſans me deshabiller afin d'être prêt lorſque les Caleſſeros m'appelleront.



LETTRE LXXII.

Trop de puces. Adieu seigneur Don Diego. Visite faite à une Université. Mœurs & habillement de ses étudians. Belle route, & bonne Venta. Point de tête cassée.

Venta del violin 26 Octobre 1760.

Je me suis jetté ainsi que je vous en ai prevenu hier au soir, sur un lit aussitôt que j'ay eu fini d'écrire ; mais les puces de *Mollerusa* sont d'une si cruelle espece & ont le talent de se faire si bien sentir, que je n'ai pas pu soutenir leurs attaques plus d'un quart d'heure. C'est là un des plus grands inconvéniens aux quels on est nécessairement exposé lorsqu'on voyage en Espagne, où l'on trouve à peine un lit sur dix, (j'entends dans les *ventas* & *posadas*) tout-a-fait exempt de cette inquiétante vermine. Les gens de la maison étant encore levés, j'ai été

les joindre dans la cuisine, & je me suis amusé à causer avec eux pendant le peu de temps que j'avois à rester. Comme aucun de mes compagnons de voyage ne s'étoit deshabillé, ils se sont tous trouvés prêts en même temps que leur chocolat sur les quatre heures, de sorte qu'à celle précisément que nous nous étions proposés, nous sommes tous entrés dans nos Voitures. Les mules trotantes de Don Diego ont été bientôt hors de la portée de notre vue. A environ dix heures nous sommes arrivés à *Cervera*, ayant fait près d'une lieue par heure, sans nous arrêter dans aucun des Villages où nous avons passé. J'y ai diné en hâte, & ai couru chez Don Diego pour prendre congé de lui & de sa digne épouse. Je les ai trouvés à table avec plusieurs des plus considérables habitans: après une conversation d'une heure, j'ai fait m'a révérence & les ai quittés, non sans quelque peine, du moins de ma part. Les Voyageurs ne devroient jamais trop se lier avec des gens aimables s'ils vouloient s'épargner des sensations désagréables. Mais alors quel plaisir y auroit-il à voyager? Le fait est, que soit que

nous restions chez nous, ou que nous nous en éloignions, il n'y a aucune espece de plaisir, qui ne soit tôt ou tard suivi de quelque chagrin.

En me rendant chez Don Diego par une belle rue, j'ai vu un vaste édifice en pierre, & j'ai demandé à un marchand qui étoit dans sa Boutique ce que c'étoit. *L'université*, m'a-t-il répondu, Il faut ais-je dit en moi même, que j'y jette un coup d'œil en passant, je n'y ai pas manqué; & j'ai été mal payé de ma curiosité, car au moment où j'ai mis le pied sur la premiere marche à l'entrée; mes oreilles ont été assaillies par les sifflemens infernaux de deux ou trois cents jeunes gens, qui se promenoient sous les hauts portiques, qui environnent sa vaste cour.

Qu'est-ce que j'entends? ais-je dit, en m'arrêtant au haut de l'escalier. Les sifflemens mêlés de cris ont augmentés dans un moment d'une maniere épouvantable. En un mot, voici de quoi il étoit question. Ces messieurs ne souffrent jamais que personne entre dans leur Université avant que d'en avoir préalablement demandé & obtenu la permission de quelqu'un d'eux. J'avois ôté mon

chapeau à l'entrée; mais il paroît que cette politesse ne satisfit pas leurs seigneuries. Je ne saurois dire l'air que j'avois à l'ouie d'un pareil vacarme. Ils me firent reculer d'étonnement & recourir à mes jambes, non seulement par leurs sifflemens, & leurs cris; mais, ce qui fut encore plus efficace, par des pierres que quelques uns des plus vigoureux me jeterent à la tête: heureusement je n'en fus point touché; & je ne concois pas comment je pus m'en tirer sans être blessé: je fus bientôt hors de leur portée, & aucun ne se hazarda à me suivre dans la rue.

Telle fut la reception qu'on me fit à la noble Université de Cervera; séjour glorieux des muses Catalalanes. Belle échantillon des études qu'y font les jeunes Catalans aux dépens de leur Roi, qui, à ce que l'on m'a dit, débourse annuellement quelques milliers de pistoles pour les honoraires de leurs professeurs: cependant, si l'on me permet de dire mon sentiment, il me semble que sa Majesté feroit mieux d'envoyer les écoliers & leurs professeurs aux galeres de Barcelonne où ils pourroient être employés uti-

lement à ramer. Les fouets des Comites parviendroient peut-être à leur inculquer plus efficacement la théorie & la pratique de cette humanité, qui devroit être le caractere distinctif des gens de lettres, sans laquelle les études ne sauroient être d'aucune utilité. Il n'est pas difficile de concevoir que de jeunes écoliers soient aussi brutaux qu'ils le sont dans cette Université. Les jeunes gens sont naturellement étourdis & fantasques; un petit nombre pervers de leur nature suffit, si on les laisse faire, pour en gâter la plus grande partie, mais que leurs professeurs ne s'opposent point à une pareille brutalité, & ne la punissent pas, c'est ce qui me paroit devoir les placer au premiers rangs des bancs des galeres. Mon honnête Chanoine rougit pour ses compatriotes de mon aventure, & il me paroit que ce n'est pas sans raison.

Je n'ai autre chose à ajouter à la relation de ma visite à cette université, si non que l'habillement des étudians est uniforme, & consiste en un ample manteau noir qui traine jusqu'à terre, avec un grand chapeau détroussé par dessus leurs habits ordinaires.

Nous

Nous avons quitté *Cervera* à trois heures après midi, & sommes venus ici à la *venta del violin* pour y passer la nuit. Le chemin depuis la ville jusqu'à cette *venta* est très-beau, ayant été fait à neuf à l'occasion du voyage du Roi à Madrid, à son arrivée de *Naples*. J'aurai un meilleur lit cette nuit que celui de *Mollerusa*, cette *venta* étant la meilleure que j'aie encore vuë en Espagne. Elle est nouvellement bâtie, & très-bien meublée. Je suis bien aise de me coucher sans avoir la tête cassée; ce qui auroit été fort incommode dans cette partie du monde, ainsi qu'il vous sera facile de l'imaginer.

LETTRE LXXIII.

Voyage du Dante. Fameux lieu de devotion d'Espagne, son origine, & sa situation singuliere. Observations de Baptiste.

Piera 27. *Octobre* 1760.

MON voyage de *Lisbonne* à *Mérida*, de *Mérida* à *Fraga* & de *Fraga* ici à *Piera*, pourroit en quelque façon être comparé au voyage poëtique du *Dante* en *enfer*, au *purgatoire*, & en *paradis*. Le pays depuis *Cervera* jusqu'ici est composé d'une chaine continuelle de montagnes & de vallons, dont les agrémens surpassent toutes les descriptions qu'on en pourroit faire. Si le reste de l'Espagne étoit aussi fertile & aussi peuplé que cette partie de la Catalogne; il n'y auroit aucun Royaume dans l'univers qui pût lui être comparé.

Le village *d'Igualada*, où nous avons diné, est aussi bien bâti qu'aucun que j'eusse jamais vu en Italie ou en Angleterre, & je pourrois dire la même chose

de tous ceux que nous avons laissé hier & aujourd'hui derriere nous.

Il y a à *Igualada* différens moulins à papier sur un canal artificiel, & une manufacture d'étoffes de laine, où j'ai compté environ quarante métiers. Je me proposois de là de laisser Baptiste continuer le voyage avec le Chanoine jusqu'à Barcelonne, & de monter un mulet pour aller faire un petit tour au Couvent de *Monserrat* qui n'est qu'à quelques lieues du grand chemin; mais le vent du nord a soufflé avec tant de force toute la matinée, & est d'ailleurs si froid, qu'il m'a fait changer de sentiment, n'étant point assez chaudement vétu pour m'exposer à l'inclemence de l'air de la montagne où ce couvent se trouve situé: & n'ayant nulle envie d'ouvrir ma malle pour en tirer un habit plus chaud : si le temps avoit continué à être beau, vous auriez été régalés de la description d'un hermitage, qui suivant ce que j'ai pu recueillir de plusieurs témoins oculaires, pourroit le disputer pour la singularité au *couvent de liege* de Portugal.

Il y à *Monserrat* un sanctuaire ou lieu de dévotion qui n'est pas moins fameux en Espagne que l'Eglise *de Lorette* en Ita-

lie. Il faut que je vous apprenne son origine, à-peu-près dans les mêmes termes dont le chanoine s'est servi pour m'en instruire.

„ Environ vers le milieu du neuvieme
„ siecle, lorsque la Catalogne étoit gou-
„ vernée par ses propres Souverains qui
„ portoient le titre de Comtes, il y en
„ eut un, qui n'avoit qu'une seule fille
„ qui n'étoit pas moins belle que bonne.

„ Cette princesse avoit à peine atteint
„ sa quatorzieme année qu'elle se mit en
„ tête de devenir hermite; toutes les
„ remontrances de son pere furent vai-
„ nes, ainsi que les larmes de sa mere,
„ les soupirs de son amant, & les prie-
„ res des peuples, rien ne fut capable
„ de la faire changer de résolution. Elle
„ ordonna qu'on lui construisit une cel-
„ lule dans l'endroit le plus sauvage de
„ la montagne, que l'on nomme à pré-
„ sent *Monserrat*, où elle se retira toute
„ seule pour passer sa vie en prieres, &
„ dans la pénitence, se nourrissant de
„ glands & de baies, & ne buvant que
„ de l'eau.

„ Sur la même montagne, & à peu
„ de distance de l'habitation de la prin-
„ cesse vivoit un hermite nommé *Guari-*

„ *no*, qui quoique dans sa premiere jeu„ nesse, avoit déjà passé par l'épreuve „ d'un si grand nombre d'austérités vo„ lontaires & de souffrances, qu'il étoit „ regardé comme un aussi grand saint „ que S^t. Jerôme, S^t. Hilaire, ou S^t. „ Macaire.

„ Le Diable, comme vous pouvez „ bien vous l'imaginer, ne vit point ces „ deux personnages d'un œil satisfait. Il „ craignit que leur vertu ne devint con„ tagieuse, & prit le parti d'en prevenir „ les effets. Pour parvenir à un but „ aussi funeste, il tenta *Guarino*, & lui „ fit naître l'envie d'aller faire visite à la „ princesse, dans l'intention de l'encou„ rager, & d'être encouragé par son „ exemple à persevérer dans la sainte „ vie qu'ils avoient embrassée. Ses visites „ devinrent peu-à-peu plus fréquentes „ qu'il n'étoit nécessaire, leur conséquen„ ce fut, que le projet du Diable se réa„ lisa, & que la princesse fut obligée „ d'élargir sa ceinture, à la confusion du „ pauvre hermite, qui se trouva par cet „ accident, en danger de perdre sa ré„ putation de sainteté qu'il n'avoit acqui„ se qu'avec bien de la peine.

„ *Abyſſus abyſſum invocat.* Que fit le
„ méchant *Guarino* pour cacher ſon cri-
„ me ? Hélas! il coupa la gorge de la
„ jeune Demoiſelle, & enterra ſecrete-
„ ment ſon corps ſous un monceau de
„ pierres !

„ Ce crime horrible une fois commis,
„ *Guarino* continua de vivre à ſon ordi-
„ naire, & ſe fit encore paſſer pendant
„ quelque temps pour un ſaint parmi le
„ petit nombre d'habitans de ces cantons.
„ Mais quoique ſon infâme action fût
„ cachée aux autres ; il ne pouvoit ſe
„ la cacher à ſoi-même ; les remords
„ qu'il éprouvoit le tourmentoient ſi
„ cruellement, & ſi conſtamment qu'in-
„ capable de les ſupporter plus long-
„ temps, il prit le parti à la fin de faire
„ le voyage de Rome, pour aller ſe con-
„ feſſer au Pape, & tâcher d'en obtenir
„ une abſolution qu'il croyoit ne pouvoir
„ lui être accordée par aucun autre que
„ par ſa Sainteté.

„ Les cheveux du Pape ſe hériſſerent
„ à l'ouie de ce crime atroce, & il dit à
„ *Guarino*, qu'il ne pouvoit s'expier,
„ qu'autant qu'il retourneroit tout à fait
„ nud, & à quatre pattes comme les bê-

„ tes à son hermitage, ajoutant qu'il ne
„ devoit jamais essayer de marcher la tête
„ levée, avant qu'il eût eu une permis-
„ sion expresse du Ciel de le faire.

„ Cette pénitence étoit dure, cepen-
„ dant *Guarino* s'y soumit & l'accomplit.
„ Il quitta ses vétemens & se mit en
„ chemin pour *Monserrat*. En peu de
„ temps il lui crut par tout le corps des
„ poils d'une telle longueur, qu'il ressem-
„ bloit plutôt à un ours qu'à une créa-
„ ture humaine.

„ Ce fut ainsi que *Guarino* rampa pen-
„ dant quelques années, évitant autant
„ qu'il pouvoit le petit nombre d'habi-
„ tations qui étoient dans les montagnes,
„ se cachant toujours dans une Caverne,
„ & allant seulement vers le soir cher-
„ cher de la nouriture.

„ Il arriva un jour, que le Comte de
„ Catalogne, pere de la jeune princesse
„ assassinée, étant à la chasse, apperçut
„ *Guarino* au moment qu'il s'efforçoit de
„ grimper un rocher pour parvenir à
„ quelques racines sauvages. La vue
„ d'un monstre aussi extraordinaire en-
„ gagea le prince à s'approcher pour
„ l'attaquer ; mais reconnoissant qu'il

„ n'étoit pas auſſi ſauvage qu'il ſe l'étoit
„ d'abord imaginé, & qu'il s'étoit laiſſé
„ donner deux ou trois coups ſans chan-
„ ger ſon humble poſture, il ordonna aux
„ gens de ſa ſuite de l'enchainer, & de
„ le conduire à Barcelone, où il avoit
„ coutume de le garder dans ſon propre
„ appartement lui jettant des croutes &
„ des os de viande de ſa table, ſe diver-
„ tiſſant fréquemment ainſi que ſes cour-
„ tiſans à le faire courir à force de coups
„ de pieds, & à lui faire faire conti-
„ nuellement toutes ſortes de tours de
„ ſoupleſſe.

„ Ce genre de vie parut beaucoup plus
„ inſupportable & plus mortifiant à *Gua-*
„ *rino*, que la pénitence d'errer dans les
„ montagnes. Cependant il le ſoutint
„ avec tant de patience & de réſigna-
„ tion, qu'à la fin ſon crime fut expié.
„ Un jour que le comte étoit à diner,
„ & que le monſtre étoit près de lui,
„ une voix épouvantable ſe fit entendre
„ du Ciel, diſant: *Leve toi Guarino*,
„ *leve toi; ton péché t'eſt pardonné.*

„ Le pauvre pénitent qui attendoit
„ vainement depuis longtemps cet ordre
„ favorable, ſe leva incontinent ſur ſes

„ jambes, & tournant ſes yeux vers le
„ ciel, rendit grace au tout puiſſant
„ d'une voix intelligible, & avec beau-
„ coup de ferveur.

„ Vous vous imaginez aiſément quelle
„ dût être la ſurpriſe du comte & de ſa
„ ſuite à cet événement imprévu. Ayant
„ ainſi rompu ſon ſilence de ſept ans,
„ *Guarino* raconta en verſant un torrent
„ de larmes toute ſon hiſtoire au Souve-
„ rain épouvanté ; & le ſupplia de lui
„ accorder un pardon que ce prince ne
„ s'obſtina point à lui réfuſer. Le com-
„ te ordonna qu'on lavât *Guarino*, &
„ qu'on l'habillât ; enſuite il s'enfut avec
„ lui à la montagne chercher l'endroit où
„ ſa malheureuſe fille avoit été aſſaſſi-
„ née, dans l'intention de donner à ce
„ qui reſtoit d'elle un tombeau plus dé-
„ cent que le lieu où ſon amant impi-
„ toyable l'avoit placé. Mais admirez
„ ce qui arriva ; miracle ſur miracle ! on
„ trouva la princeſſe vivante : préciſé-
„ ment à l'endroit où elle avoit été bleſ-
„ ſée, la bleſſure étoit encore ouverte,
„ & le ſang couloit de ſon ſein à
„ terre.

„ Qui oſeroit ſe charger d'exprimer le
„ mêlange de chagrin & de joie qu'un

„ pere dût éprouver à une pareille vue!
„ Il l'a fit transporter sur le champ à sa
„ cellule, où un Chirurgien l'eut bientôt
„ guérie. Il est inutile de dire, qu'elle
„ s'étoit assez répentie du péché com-
„ mis avec *Guarino*, & qu'elle s'étoit
„ récommandée avec tant de ferveur à
„ la vierge Marie au moment qu'il la frap-
„ pa de son couteau, qu'elle en eut
„ pitié, & conserva sa vie de la manie-
„ re miraculeuse que je viens de ra-
„ conter.

„ Aussitôt que la princesse eut recou-
„ vert sa premiere santé, elle ordonna
„ qu'on fondât une Eglise & un Couvent
„ au même lieu où *Guarino* l'avoit traitée
„ si cruellement. Elle consacra l'Eglise
„ à sa protectrice, non-seulement pour
„ la faveur qu'elle en avoit reçue, mais
„ encore parce qu'on avoit découvert
„ une image miraculeuse d'elle, justement
„ dans ce même temps, cachée dans une
„ des différentes cavernes, que l'on
„ trouve dans la montagne.

„ Quant au Couvent, la princesse
„ supplia son pere de le donner aux Bé-
„ nédictins, qui l'ont successivement pos-
„ sédé depuis lors jusqu'à présent. Ainsi

„ finit l'histoire de la miraculeuse *Notre*
„ *Dame de Montserrat.*" (11)

J'ai eu cette montagne à main droite, & à portée de ma vue pendant toute la journée. C'est une longue chaine de montagnes, qui a l'apparence la plus singuliere à une certaine distance, présentant plusieurs éminences de différentes formes, quelques-unes desquelles doivent être bordées de précipices très-dangereux. La plus élevée de ces éminences donne le nom à toute la chaine, qui divise la Catalogne en deux parties assez égales. L'Eglise & le Couvent sont situées vers le pied de cette haute montagne, delà en montant par un sentier tortueux & pierreux on parvient à son sommet, visitant en chemin plusieurs petits hermitages bâtis sur le sommet des rochers, habités chacun par un hermite. Par la rélation du chanoine, les differen-

(11) Il paroît par cette histoire que le bon chanoine avoit conservé bien fidellement tous les préjugés de sa robe; mais il vaut mieux croire que c'est un songe qu'a fait M. Baretti dans sa voiture: quelque sot que l'on puisse supposer un chanoine, ce conte est trop ridicule pour être sorti d'une bouche un peu instruite; il seroit tout au plus digne d'un Capuçin.

tes vues que présentent ces hermitages ne doivent pas être moins terribles que pittoresques. Des gens de toutes sortes de conditions abondent continuellement de toutes les parties du monde Catholique, mais plus particulierement des différentes Provinces d'Espagne pour visiter ce sanctuaire, qui, si l'on ajoute foi à ce qu'on affirme, doit renfermer un trésor, aussi considérable, s'il ne l'est d'avantage que celui de Lorette. Les moines, qui sont au nombre de cent, exercent l'Hospitalité envers tous ceux qui s'y rendent, quels qu'ils puissent être, ayant pour cet effet des revenus très-considérables, outre que l'ordre envoie continuellement quelques-uns de ses membres non-seulement dans les provinces voisines, mais même dans les plus éloignées de la Monarchie pour y ramasser des aumônes. Il est cependant d'usage pour les riches qui visitent cette église, de faire quelque présent en argent aux moines pour reconnoître le traitement qu'ils en reçoivent; il n'y a que les pauvres qui puissent y vivre trois jours sans rien donner. Pour tout dire en un mot la dévotion de *Monserrat* est à-peu-près la même que celle de *Lorette*, & on y observe les mêmes cé-

rémonies; il y a quelques jours de l'année destinés à la célebration de certaines solemnités, qui y attirent des milliers de gens, auxquels les moines ont soin de procurer les vivres & les commodités qui leur sont nécessaires pendant ce temps.

On rencontre plusieurs vallées fertiles dans ces effroyables montagnes; & un grand nombre de sources qui jaillissent des rochers, se joignent à peu de distance du Couvent pour former une petite riviere nommée *Lobregat*, dont les eaux sont regardées comme les plus saines de toute la Catalogne.

Le territoire de *Piera*, que j'ai jugé à propos de traverser, à pied vers le soir, est on ne peut pas plus agréable: mais il est inutile de vous fatiguer de mes descriptions, qu'il faudroit répéter à tout moment. Je viens d'avoir un bon soupé, & je m'apperçois que le lit est mol & propre, ainsi je quitte la plume pour me deshabiller.

Postscrit à la réquisition de Baptiste, & pour lui faire plaisir.

Il me dit, qu'étant descendu pour boire à *Fuenta de la Reyne*, village distant d'ici d'environ une lieue, on lui avoit dit, que plusieurs des maisons de

ce village font bien fournies d'eau au moyen de robinets de cuivre fixés dans l'un des murs des chambres de plein pied; & il m'affure qu'il a vu lui même un de ces robinets à l'hotellerie où il a bu. Je vous prie, Monfieur, m'a dit Baptifte, ne manquez pas d'en faire mention, en difant que cette obfervation n'eft point de vous, mais bien de moi; par ce moyen MM. vos Freres en lifant vos lettres, verront que je ne fuis pas un ferviteur inutile; mais que j'ai aidé mon maître autant qu'il m'a été poffible.

Le defir de Baptifte eft trop raifonnable pour que je m'y refufe; j'ajouterai encore qu'à *Valbona* (autre village éloigné d'environ une demie lieue) il a rempli le *Borracho* d'un vin, que je crois comparable, s'il n'eft pas préférable, au meilleur fyracufe que j'aie jamais gouté. Cet honnête garçon fait fort bien ce qu'il fait, lorfqu'il eft queftion de bon vin, & qu'on peut s'en procurer. Les villages que nous avons trouvés aujourd'hui, étoient fi peu éloignés les uns des autres, qu'on pourroit dire à l'aide d'un peu d'exagération, que le voyage de la journée s'eft fait au travers d'un feul.

LETTRE LXXIV.

Industrie & activité des paysans catalans. Leur devotion. Capitation lourde. Montagne escarpée. Vignes formées en festons. Rues étroites, mais bien pavées.

Barcelone 28 Octobre 1760.

CEUX qui accusent les Espagnols de paresse, devroient au moins faire une exception en faveur des paysans catalans, que j'ai trouvés ce matin travaillants au clair de la lune dans les champs en sortant de *Piera* à quatre heures du matin.

Comment, ais-je dit en moi même, peut-il se faire que ces gens soient si diligents, & quittent leur lit si matin pour une pareille besogne? surement ces droles se mettent de si bonne heure au travail pour pouvoir se reposer pendant les grandes chaleurs de la journée.

Voyez comme les voyageurs sont habiles à trouver la raison des choses! à peine eus-je formé cette idée, que je

ne pus m'empecher de rire de ma maligne ſagacité, en me rappellant que le temps étoit alors ſi froid, que l'heure de midi même ne pouvoit pas paroître incommode au laboureur. Ainſi ne refuſons pas à ces honnêtes gens les louanges que méritent à ſi juſte titre une activité & une induſtrie qui n'ont peut-être pas leur pareille dans aucun autre pays.

Ce n'eſt pas non plus l'unique qualité de ces payſans qui mérite d'être louée: leur piété mérite auſſi de l'être, je les ai entendu réciter à haute voix leurs prieres, tandis qu'ils étoient occupés à tailler leurs vignes, & leurs meuriers.

J'ai été quelquefois à mon tour dans le cas de me lever de bonne heure dans différens pays, ſurtout lorſque je ſuis en voyage; mais quoiqu'en général les payſans de tous les pays ſoient aſſez portés à ſe lever matin pour ſe mettre à l'ouvrage, je ne les ai jamais vus nulle part auſſi matineux que dans le voiſinage de *Piera*. Mon bon chanoine m'aſſure que les Aragonois ne le cedent guere aux Catalans à cet égard; il avoue cependant que les Catalans ſont les gens les plus actifs de toute l'Eſpagne, & il en

don-

donne une bonne raiſon. La voici, il dit, que, depuis l'age de quinze ans juſqu'à ſoixante, les pauvres gens ſont obligés de payer une capitation annuelle de quarante-quatre reaux, outre leur part des impoſitions qui ſont communes à tous les ſujets. Cette capitation exorbitante, a continué le Chanoine, fut impoſée aux Catalans par Philippe V, pour les punir de leur obſtination à adhérer à ſon compétiteur *Charles* dans la longue guerre pour la ſucceſſion.

Voyez ce que les petits gagnent à ſe mêler des querelles des grands! le peuple de Catalogne, & ſur tout les payſans, n'avoient certainement aucun beſoin de s'interéſſer à cette ſucceſſion, car il étoit clair que quelque fût le vainqueur, ils n'en ſeroient pas moins ſoumis à un gouvernement arbitraire: mais c'eſt le ſort de la multitude dans tous les pays du monde d'être toujours dupe; & de ſervir conſtamment d'inſtrumens pour faciliter la réuſſite de deſſeins qui ne l'intéreſſent que peu, & ne la touchent que foiblement. On ne peut jamais parvenir à la convaincre, que rélativement à ſes intérêts, il lui importe très-peu comment

& par qui elle ſera gouvernée. (12) Au lieu de ſe tenir tranquille, & de ne ſe charger d'autre rôle que de celui de ſpectateur, ainſi que firent pluſieurs Eſpagnols dans cette occurrence; & de laiſſer les deux Princes rivaux démêler la fuſée tout à leur aiſe, les ſimples Catalans préterent l'oreille aux nombreux émiſſaires de l'Autriche, & de l'Angleterre, qui leur firent croire qu'ils ſeroient tous riches, tous heureux, tous glorieux, ſi Charles prévaloit. L'effet de ces promeſſes fut que les pauvres malheureux abandonnerent leurs charues, & leurs métiers, ceignirent l'épée, prirent le mouſquet, & marcherent courageuſement contre Philippe, déclarant qu'ils vouloient un Mo-

(12) Hélas! c'eſt & ce ſera toujours le ſort des peuples de toutes les puiſſances. Un Roi s'imagine avoir des droits ſur tel pays éloigné de 100 lieues de ſes frontieres: auſſitôt il fait entrer 50 mille Ceſars, à 5 ſols par tête, dans ſa querelle, quoique ces 50 mille braves ne ſachent pas même de quoi il s'agit; & ces malheureux, victimes de la cupidité ou de la ſottiſe d'un homme qu'ils n'ont peut-être jamais vu, vont aſſaſſiner leurs freres, & ſe faire tuer eux mêmes, ſans qu'il en réſulte ſouvent d'autre avantage aux deux partis que d'avoir déſolé les terres que leurs armées ont couvertes.

narque Allemand, & qu'ils n'en reconnoitroient point un François.

Mais que leur valut cette déclaration & leurs combats? Philippe eut le dessus, parce que les Allemands ne firent que fort peu de chose, pour Charles, & que les Anglois, qui l'avoient longtemps & puissamment secouru, s'en lasserent à la fin, & l'abandonnerent. Délaissés par les alliés de Charles, les malheureux Catalans furent regardés par le vainqueur comme des rebelles & des traitres: plusieurs avoient péri dans le cours de la guerre; ceux qui restoient furent alors pendus, décapités, envoyés aux galéres, harassés, & tourmentés de toutes sortes de manieres; enfin on finit par leur impôser une capitation, qui a été continuée sur leur postérité, laquelle est à présent forcée de se lever longtemps avant le soleil pour se mettre en état d'y satisfaire, & de payer la sottise de ses ancêtres. *Tuas res age* est le meilleur conseil que la prudence puisse donner, & si chaque Catalan, au lieu de crier *Vive le Roi Charles*, s'étoit dit à lui-même, & à ses compatriotes *Tuas res age*: ils auroient prévenu les calamités dont leur

pays fut accablé pour n'avoir pas suivi un pareil conseil.

Dans le voisinage de *Piera*, est une montagne fort élevée, dont le côté méridional est si escarpé, que l'on est obligé de s'accrocher à des cordes attachées à de forts piquets, afin de pouvoir se tenir debout, tandis que l'on se traine de seps en seps pour cueillir le raisin des vignes qui couvrent tout ce côteau, si on osoit s'y hazarder sans le secours de ces cordes, le moindre manque d'attention en placant les pieds, pourroit occasionner une chûte périlleuse; Je ne conçois pas comment il a pu entrer dans la tête de quelqu'un de planter des vignes dans un endroit d'aussi pénible accès; mais la peine des vendangeurs est avantageusement récompensée par la bonté de ces raisins, qui produisent le plus excellent vin que l'on boive en Catalogne.

Environ à midi nous avons atteint un petit village nommé *Molin de Reys*, où *Don Michel de Vallejo*, frere de mon ami le Chanoine, l'attendoit, ayant été prévenu d'avance qu'il y arriveroit pour diner.

Don Michael s'y étoit rendu dans un Carosse trainé par quatre mules, & avoit

amené deux personnes avec lui. Dans un instant nous sommes devenus les meilleurs amis du monde, & avons mangé fort gaiement tous ensemble. Après dîné ils sont partis au trop, après nous avoir fait promette à *Cornacchini* & à moi que nous dinerions demain avec eux. J'ai fait fort à mon aise & sans me presser, à pied, la meilleure partie du chemin qu'il y a de *Molin de Reys* jusqu'à cette ville, la vue tout autour de moi a toujours été assez agréable pour me rappeller les champs Elisées. Elle consistoit en une suite sans fin de vignes soutenues par des meuriers régulierement plantés, les branches de vigne disposées de maniere à former de riches berceaux dans l'entre-deux des arbres. J'ai vu des vignobles ainsi disposés dans plusieurs endroits d'Italie, surtout dans les Duchés de Mantoue & de Modene, qui ne différoient de celles de Catalogne qu'en ce qu'aulieu de meuriers, les vignes Mantoannes, & Modénoises étoient soutenues par des ormeaux.

Pensez combien le sol de Catalogne doit être fertile, il fournit la nouriture necessaire non-seulement à ces vignes & à ces meuriers: mais encore au froment qui est

femé fous leur ombrage. Oui, il fe trouve même des vignobles dans ce pays, dans lefquels après la moiffon, on s'en procure une feconde de quelqu'autre grain. Quel objet délicieux pour la vue des honnêtes cultivateurs, de contempler une pareille fertilité, s'empreffant à récompenfer leurs utiles travaux !

Pendant un bon mille depuis la ville, le chemin eft parfaitement droit & uni, & eft bordé de chaque côté d'orangers, & de meuriers, plantés alternativement. Leur produit à ce qu'on m'a dit, fait partie des revenus du Gouverneur.

Barcelone n'a pas tout-à-fait trois milles de circonférence, elle eft munie d'excellentes fortifications, & d'une belle Citadelle; les rues, toutes pavées en pierres plates, font pour la majeure partie fi étroites qu'il ne peut y paffer deux voitures de front. Mais les gens qui ont des équipages font fi peu nombreux qu'elles ne font point embarraffées par leur concours. Je me propofe de m'arrêter ici deux jours ; fans pourtant efpérer d'avoir rien à vous marquer de bien intéreffant pendant ce court efpace n'entendant point le langage des habitans de ce pays.

LETTRE LXXV.

Situation, climat, & prix des choses à Barcelone: son port, sa place, & sa citadelle.

Barcelone (13) 29 *Octobre* 1760.

CETTE ville est la mieux bâtie que j'aie encore vue en Espagne, & plus

(13) On croit que cette ville, l'une des plus anciennes de l'Espagne a été bâtie par Amilcar Barça, pere d'Annibal environ 250 ans avant Jésus-Christ. Elle n'étoit pas fort considérable, quoique capitale des Lalétains : c'est une petite ville quarrée éloignée de 120 pas de la mer. Elle fut prise par les Gots du temps du Roi Ataulphe qui y fut assassiné, & dont le corps y est inhumé. Les Maures l'enleverent aux Goths avec le reste de l'Espagne. Charlemagne la leur enleva l'an 801. Aujourd'hui elle est une des plus grandes, des plus belles & des plus riches villes d'Espagnes, & bien fortifiée. Le port de Barcelonne est fort large, spacieux & sûr, défendu d'un côté par un grand môle, revêtu d'un superbe quai, au bout duquel se trouve un fanal, & un

que passablement décorée de palais, d'Eglises & d'autres Edifices publics, dont quelques uns seroient regardés comme magnifiques, même dans les villes les plus renommées.

La situation de Barcelone ne sauroit être plus avantageuse, ayant la mer devant elle, une belle montagne d'un côté, & une plaine derriere, arrosée par une quantité de petites rivieres; qu'on fait aisé-

petit fort où l'on tient garnison. De l'autre côté, il est à l'abri des vents de l'ouest par le Mont-Joui qui s'avance dans la mer, & fait un espece de promontoire, au pied duquel on a construit un ouvrage quarré muni de Canons. Il se fait à Barcelonne de très-belles verreriés, & des couvertures que l'on connoit en France sous le nom de Castélognes. L'an 1640 les Catalans ayant secoué le joug de leur Roi appellerent les François qui furent maitres de cette ville pendant douze ans, ils en furent chassés en 1652 après avoir soutenu un siege de 15 mois, ils l'assiegerent de nouveau en 1697 & s'en emparerent, mais elle fut rendue à l'Espagne après la paix de Ryswick. Elle fut encore enlevée aux Rois d'Espagne par l'armée alliée en 1705 & prise au nom de Charles III. Mais enfin les troupes de Philippe V, combinée avec celles de France la reprirent en 1714 depuis ce temps, elle est restée à l'Espagne.

aisément servir à l'utilité de l'agriculture & des manufactures.

Le Consul Anglois qui a résidé ici nombre d'années m'a dit qu'il n'y avoit pas au monde de climat plus agréable & plus sain que celui de cette ville & de ses environs. Des vents de mer fréquents purifient l'air pendant l'été, & le peu de neige qui tombe en hyver, reste à peine vingt-quatre heures sur la terre sans se fondre. Je vous laisse la liberté d'imaginer, a ajouté ce Consul, à quel point le printemps & l'automne doivent charmans dans un pays où l'été & l'hyver sont si tempérés.

La fertilité surprenante de ce pays, & des environs fournit aux habitans des vivres en grande abondance, & quoique l'argent y soit assez commun par le moyen de leur commerce & de leurs manufactures: tous les besoins de la vie sont ici à aussi bon marché que dans aucune des villes de l'intérieur des terres. Trois livres de bon pain se vendent un réal; pour ce même prix on a assez de vin pour remplir deux bouteilles. La viande de boucherie ne coute pas tout à fait un demi réal la livre de seize onces, & une

douzaine de pigeons, ou une paire d'excellentes volailles, ou un Coq d'Inde gras ne se paient guere plus de trois reaux. L'huile qui est un article dont il se fait une grande consommation, ainsi que dans tous les autres pays Catholiques, se vend à-peu-près au même taux du vin; les légumes, & les fruits, ainsi que le poisson de mer de différentes especes, abondent pendant toute l'année de maniere que personne ne doit craindre de mourir de faim s'il est en état de gagner par son travail un réal dans les vingt-quatre heures. Le bois à brûler est la seule chose qui ne paroisse pas proportionnée au reste pour le bon marché: mais il en faut peu dans un climat où l'on n'a guere besoin d'autre feu que de celui de la cuisine.

Le port de cette ville, quoiqu'assez spacieux, n'a pas assez d'eau pour admettre des vaisseaux de guerre; & son peu de profondeur est occasionnée par la grande quantité de sables que la mer y charie continuellement.

Il est vrai qu'il y a des machines, qui travaillent sans relâche à le débarasser de ce sable; mais tout ce qu'elles peuvent

faire, c'eſt de tenir le baſſin en état de recevoir des vaiſſeaux marchands du port de quatre à cinq cents Tonneaux.

L'entrée de ce port eſt défendue par plusieurs batteries placées ſur la partie inférieure d'un promontoire bien fortifié, ſitué à droite du port quand on en ſort, & qui commande parfaitement le port & la ville. *Mongiovick* eſt le nom de ce promontoire au ſommet duquel on m'a dit qu'il ſe trouvoit encore quelques veſtiges d'un phare qui y avoit été placé par les Romains.

Des quatre portes de la ville, il y en a deux au bord de la mer, par l'une desquelles on ſort; mais il faut néceſſairement rentrer par l'autre. Cela n'eſt pas mal imaginé, & facilite beaucoup la viſite de tout ce qui ne doit entrer qu'après avoir préalablement acquité les droits de Douâne.

En dedans de la ville, & tout près de la Comédie, eſt une grande place nommée la *Rambla*, où les ſoirées d'été les femmes & les hommes ſe raſſemblent pour ſe promener, & s'entretenir jusqu'à l'heure du ſoupé, & quelquefois même pendant la meilleure partie de la nuit, ainſi que cela ſe pratique aſſez

généralement dans toutes les parties méridionales de l'Espagne, où chaque ville a sa place, ou au défaut une rue, destinée à ces conversations nocturnes.

La Citadelle dont j'ai déjà parlé est si bien entretenue, que l'on croiroit quelle n'a été bâtie que depuis fort peu de temps quoiqu'elle ait près de deux siecles. C'est un exagone grand & régulier, avec des fossés profonds & des demi-lunes sur chaque courtine, outre quelques ouvrages avancés du côté de la campagne, qui sont tous minés. Elle a depuis longtemps la réputation d'être aussi forte qu'aucune qu'il y ait en Flandre ; mais semblable à toutes les Citadelles qui ont trop d'étendue, & sont situées sur un terrein plat ; il ne faut guere moins d'une année entiere pour la défendre ; vous savez quels sont les inconvéniens qu'entraine un nombreuse garnison, qui est bientôt affamée lorsque l'ennemi est une fois maître du pays qui l'environne.



LETTRE LXXVI.

Ville nouvelle. MM. Minas & Gage *sont deux braves hommes.*

Barcelone, 30 *Octobre* 1760.

Le commerce a fait ici depuis quelques années de si grands progrès, & a si fort augmenté la population, que le Gouvernement ne voulant point agrandir Barcelone aux dépens des fortifications qui l'entourent, & porté cependant à favoriser cette augmentation que le manque de place auroit pu arrêter, a ordonné qu'on bâtit une nouvelle ville à environ un mille de distance de celle-ci.

Il ne paroit pas encore décidé quel nom portera cette nouvelle ville. Les uns l'appellent. *La ville neuve* d'autres *Barcelone la neuve*, & même *Barceloneta*. Je m'imagine que ses limites dépendront du concours de ceux qui se présenteront pour bâtir; & s'y établir, qui fera retrécir, ou agrandir l'enceinte nouvellement tracée, qui renferme un quarré oblong

qui a d'un côté un demi mille d'étendue, & trois quarts de l'autre.

On contemple avec plaisir la régularité de la partie déjà bâtie, toutes les maisons qui composent une rue sont exactement paralleles d'un bout à l'autre: il n'y en a aucune qui ait plus de deux étages outre le rez de chaussée; & les rues sont assez larges pour que deux ou trois voitures puissent y passer de front: l'extérieur de chaque maison est enduit & blanchi de beau plâtre; qui étant fort poli, brille comme du marbre à moitié travaillé. Cette grande blancheur n'est pourtant point incommode, parce que l'entre-deux des colomnes est coloré avec un rouge pâle, & les volets des fenêtres (tous placés en dehors) sont peints en verd.

Pourvu qu'on se conforme à ce plan; qu'on observe la plus grande uniformité, & qu'on soit Catholique Romain; il est permis aux étrangers tout comme aux gens du pays sans aucune distinction d'y bâtir autant de maisons qu'ils jugent à propos, on leur concede gratis, & en toute propriété le sol.

A cet avantage on peut en joindre encore deux autres: celui d'obtenir tout de suite la naturalisation sans qu'il soit besoin

d'aucune autre formalité ; & d'avoir la parole du Gouvernement, qu'on ne payera jamais aucune rente fonciere, ni nulle autre taxe rélativement à aucun bâtiment, soit maison, magazin ou de toute autre espece qu'on puisse y faire construire.

Le célebre Marquis *de las Minas*, qui est depuis quelques années le Gouverneur de cette Principauté, ne se donne aucun repos & fait tout ce qu'il peut pour accélérer l'entreprise, ses efforts ont eu un si grand succès que cette nouvelle ville contient déja trois mille habitans; parmi lesquels il s'en trouve beaucoup qui font un commerce assez considérable.

Outre les secours pécuniaires que le Seigneur a accordé a quelques personnes pour les aider à bâtir leurs maisons, & les différentes sommes prétées sans intérêt à d'autres; afin de les mettre en état de s'y établir. Il a encore employé plusieurs milliers de pistoles (vingt mille) à bâtir une superbe Eglise, qui doit servir de Cathédrale à la nouvelle ville. Une partie de cet Edifice est de marbre blanc surtout le frontispice, qui est bien décoré de colomnes, de statues, &

d'autres ornemens magnifiques. Ce *Las Minas* eſt un Seigneur bien reſpectable, & beaucoup plus eſtimable par le zele qui le porte à encourager cet ouvrage, que pour ſon habileté dans l'art militaire, qui l'a rendu formidable en Italie où il commandoit les armées pendant la derniere guerre. Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer, que les deux Généraux qui ont commandé avec le plus de gloire pendant cette guerre contre nous & les Allemands, ſe trouvent être devenus à l'époque préſente, les deux plus grands bienfaiteurs de cette Monarchie. *Las Minas* s'occupe à jeter les fondemens d'une nouvelle ville en Catalogne, tandis que *Gage* conſtruit de nouvelles routes dans toute la Navarre.



LETTRE LXXVII.

Couteaux attachés aux tables. Différentes Manufactures. Abondance de tailleurs, & pourquoi. Carosse loué.

Barcelone, 31 Octobre 1760.

L'IMPOT additionnel de quarante quatre réaux, ne fut pas la seule punition infligée aux Catalans pour avoir pris le parti du compétiteur de Philippe V. on leur interdit l'usage de toute espece d'armes, & cela avec tant de rigueur, qu'on leur défendit non-seulement sous les plus féveres peines de porter un couteau dans leurs poches; mais qu'on ne leur permit pas même d'en avoir plus d'un seul sur leur table; & il leur fut encore enjoint de l'y attacher par une longue chaîne, pour qu'il ne pût servir qu'à découper les viandes qu'ils mangeoient à leurs repas.

Il est vraisemblable que les Catalans ne manquerent pas de se conformer à cette loi ridicule pendant sa nouveauté.

Mais comme depuis longtemps le gouvernement n'a eu aucune raiſon de les croire mal affectionnés, perſonne ne prend garde s'ils ont des couteaux dans leur poche, ni au nombre qu'ils en ont ſur leurs tables. Cet uſage dure cependant encore parmi le petit peuple, & dans les *Poſadas* & *Ventas;* on y trouve un grand coutêau à découper, attaché à une chaine de fer, laquelle eſt clouée à un des coins de la table.

Loin d'être peu attachés au gouvernement préſent, les Catalans paroiſſent paſſionnés de leur Roi; ce n'eſt pas ſans raiſon, ſa Majeſté ayant fait remiſe à la principauté juſqu'au dernier *Maravedi* de toutes les ſommes arriérées, dues au tréſor Royal, le jour qu'il y mit pied à terre lors de ſon arrivée de Naples. Ces arrérages s'étoient conſidérablement augmentés durant trois ou quatre ans, que les recoltes avoient été peu abondantes, & montoient à peu de choſe près à quatre millions deux cents mille livres de France, à cette époque. La remiſe d'une pareille ſomme fut un acte de munificence, qui fut accompagné de la part du Roi de pluſieurs expreſſions gracieuſes, qui lui gagnerent le cœur de ces peuples,

& il paroit qu'il ne conſerve plus aucun reſſentiment des outrages & des tourmens qu'il a autrefois ſouffert: la memoire en eſt tout à fait éffacée.

Comme Cadix eſt la ville la plus floriſſante que les Eſpagnols poſſedent ſur l'ocean, Barcelone eſt dans le même cas ſur la méditerannée. Il y a ici un grand nombre de manufactures qui travaillent, & ſont ſoutenues avec une ardeur peu commune dans les autres provinces d'Eſpagne: celle qui m'a parue la plus conſidérable eſt celle des armes à feu, dont les armuriers de cette ville fabriquent aſſez pour pouvoir en fournir preſque tout le Royaume; outre la grande quantite exportée dans les poſſeſſions Eſpagnoles du nouveau monde: on m'a même aſſuré que les troupes Napolitaines tiroient leurs piſtolets de cette ville en conformité des réglemens faits par le Roi avant qu'il eût placé ſon fils ſur le trône qu'il quittoit pour venir remplir celui de cette Monarchie.

Après la manufacture d'armes à feu, vient celle des armes blanches, juſqu'aux raſoirs incluſivement, avec tout ce qui eſt compris ſous le nom de quincaillerie

en acier. Les Lames d'épée de Barcelone ont la réputation de le céder à peine à celles de Tolede, & les rasoirs qui se fabriquent ici, me paroissent à présent que j'en ai fait usage, préférables à ceux d'Angleterre, non par leur beauté, ou leur délicatesse, mais seulement par leur forme, qui est plus propre à débarasser promptement d'une forte barbe, étant plus larges & plus pesans que les Anglois.

La manufacture des couvertures de laine est aussi une des plus considérables. On n'en exporte pas moins annuellement de quatre vingt mille pour l'étranger. Les Italiens en prennent environ six mille pour leur part. Je tiens cette particularité d'un Gentil-homme qui a quelque inspection sur les manufactures & sur le commerce de cette ville, que j'ai rencontré chez *Don Miguel*.

Il est inutile de parler des mouchoirs de soie de Barcelone, ils sont tout aussi connus dans toute l'Italie, que ceux de *Vigevant*. On m'en a montré quelques-uns qui se vendent jusqu'a quatre vingt & même cent reaux: j'avoue que je n'ai jamais rien vu, dans ce genre, de plus beau.

Les premiers en qualité qu'on apporte des Indes orientales ne font rien, comparés à ceux que l'on fabrique ici.

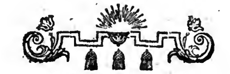
Peu de villes, proportionellement à son étendue, ont une aussi grande quantité de tailleurs que Barcelone, cette quantité vient de ce que la majeure partie de l'habillement des troupes Espagnoles tant celles qui sont dans le royaume, qu'au dela de la mer, se faitdans ses murs.

J'ai obtenu par l'intercession de *Don Miguel*, la permission de voir la *Farazana*; c'est-à-dire l'arsenal, ou le chantier, dans lequel il ne se construit que peu de vaisseaux, & seulement de la plus petite espece. Mais c'est l'endroit ou le Roi d'Espagne a sa principale fonderie de gros canons, & ou l'on fond presque tous ceux dont on se sert dans le Royaume, & tout ceux qu'on envoie à l'Amérique. Il sort encore de cet arsenal toutes sortes de munitions de guerre, tant pour le service maritime que pour celui de terre; l'énumeration en seroit trop longue, & trop ennuyeuse.

Il est près de midi, & *Cornacchini* m'appelle pour diner, pour pouvoir partir ensuite, & faire encore quelques lieues avant la nuit. Nous avons loué

en ſociété avec un Eccléſiaſtique, un Caroſſe qui doit nous conduire juſqu'à *Antibes* pour vingt-cinq Piſtolles. Il ſera tiré par ſix mules, & nous aurons deux hommes robuſtes pour les conduire. *Baptiſte* & le domeſtique de *Cornacchini* ſe mettront ſur le ſiege du cocher, vû la quantité de bagage que nous avons avec nous, & la diſtance qu'il y a de Barcelone à Antibes; il me paroit que cela n'eſt pas cher. L'Eccléſiaſtique n'a qu'un petit porte-manteau & point de domeſtique; en conſéquence nous ſommes convenus qu'il ne payeroit qu'une bagatelle; nous lui aurions même accordé une place uniquement pour avoir ſa compagnie, s'il avoit voulu l'accepter gratis. Juſqu'à préſent il nous eſt parfaitement inconnu étant venu nous chercher dans notre hotellerie où il ne logeoit pas, pour ſavoir ſi nous pourrions le prendre dans notre voiture. Il a l'air plus ſombre que ſerain, nous n'eſpérons pas qu'il ſoit auſſi aimable que mon Chanoine de Siguenza. Je me flatte pourtant, qu'avec le ſecours de *Cornacchini* nous parviendrons à le rendre gai & ſociable quoique ſa figure ne ſemble pas nous le promettre.

Je n'ai plus rien à ajouter au sujet de Barcelone, si ce n'est que la *locanda* ou *l'hotellerie* nommée la *fonda*, est à toutes sortes d'égards la meilleure où j'aie encore logé depuis que j'ai quitté Londres. L'hote est un honnête Milanois, qui fait un gros commerce de vin, & en envoie une grande quantité dans différentes parties de l'Europe. Ses caves sont une des curiosités de cette ville. Il m'a fait payer quatorze reaux par jour pour un bon diné, un bon soupé, & un bon lit. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup gagné à ce marché.



LETTRE LXXVIII.

Politesse des Commis de la Douane. Façon de voyager en Catalogne, brodequins de Catalogne. Noms des mules.

Linaz ou Linarez, 31 Octobre au soir, 1760.

PARMI les bienfaiteurs de l'humanité; il n'en est aucun pour lequel j'aie une plus grande vénération, que pour celui qui a inventé les lettres de l'alphabet. Au moyen d'environ deux douzaines de signes, on parvient sans peine à instruire ceux même qui sont encore à naitre, de tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on fait: cet art est bien surprenant! Que bénie soit la mémoire de celui à qui nous le devons! (14)

J'ai

(14) On se rappellera ici, sans cette belle définition de l'écriture.

.... cet art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par cent traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

J'ai longtemps travaillé à acquérir la réputation d'habile homme dans cet art, & je ne me sens point enclin à croire que mes efforts aient été absolument inutiles: mais en m'accordant que mon talent dans la combinaison de ces vingt-quatre signes, fut même prodigieux, il ne me seroit nullement possible de composer une lettre intéressante, en n'y insérant que le recit de ce que j'ai vu, entendu, pensé, & fait dans l'espace qu'il y a entre la ville de Barcelone, & le village de Linaz; car je n'ai ni vu, ni entendu, ni pensé, ni fait rien qui mérite la moindre décoration alphabétique: & je vous éviterois la peine d'en lire la rélation, sans l'espece d'obligation que je me suis imposée de suivre ma méthode journaliere de me mettre à écrire toutes les fois qu'il me reste un quart d'heure de loisir.

Nous avons quitté Barcelone un peu après une heure: à la porte par laquelle nous en sommes sortis, les commis de la Douanne s'en sont fiés aux assurances verbales que nous leur avons données qu'il ne se trouvoit rien dans nos malles sujet aux droits de sortie, & nous ont très-poliment épargné le chagrin de voir ou-

vrir nos malles, & déranger tout ce qu'elles contenoient. Il eſt dit dans pluſieurs voyages imprimés d'Eſpagne, que les étrangers ſont maltraités par cette eſpece de gens; qui tachent de leur extorquer ce qui ne leur eſt pas dû; quelle qu'ait pu être leur conduite au temps paſſé, je peux à préſent d'après ma propre expérience certifier qu'elle n'eſt plus la même: j'ai éprouvé tout le contraire à Badajoz, à Tolede, à Madrid, à Saragosſe, & à Barcelone qui ſont les cinq Bureaux où j'ai paſſé. (15)

Nos mules n'ont ceſſé de troter, & de galoper juſqu'à ſix heures que nous ſommes arrivés à ce village de *Linaz.* Tout le pays que nous avons traverſé eſt beau, & bien peuplé de volailles & de cochons ainſi que d'hommes. Nous avons fait à peu près ſept lieues en cinq heures. Je dois vous dire la maniere dont nos muletiers voyagent. L'un d'eux eſt aſſis ſur le ſiege du Caroſſe, non pour

(15) Cependant l'auteur s'eſt plaint précedemment de l'incommodité des Douanniers, de ces fureteurs ennuyeux &c. mais attribuons ſon Indulgence actuelle, à la bonne humeur que lui ont inſpirés les honnêtes commis de Barcelonne, & prévenons toujours les voyageurs de ne pas trop compter ſur cette honnêteté.

y tenir les rênes ou les brides, qui ne font point partie de l'accoutrement des bêtes: mais seulement pour les frapper avec un long fouet, huer, & crier, pour les faire avancer en droite ligne, tandis que l'autre fait la même chose en courant à côté d'elles. Chaque mule fait son nom, on le lui a appris à force de coups à ce que je m'imagine; & il est surprenant de voir combien elles sont obeissantes à la voix de nos conducteurs, & avec quelle promptitude chacune hâte ou ralentit son pas, & se conforme à la marche des autres, à l'instant qu'on le lui ordonne.

Le drôle qui est sur le siege, saute à terre au bout d'un mille ou d'un mille & demi, & son compagnon y monte avec une agilité comparable à celle d'un chat. Voilà quel sera alternativement leur exercice pendant tout le voyage. Ils ont tous deux des vestes legeres, & des culottes à la matelotte de toile, leurs pieds sont ornés de brodequins Catalans, qui sont composés d'un morceau de cuir qui enveloppe le pied, & est lié au-dessus de la cheville d'une maniere assez singuliere pour quelqu'un qui n'y est pas accoutumé. Je ne pourrai guere me

promener en France, si ces drôles vont toujours du train dont ils ont été cet après-midi; par conséquent je n'aurai pas beaucoup de choses à vous mander; car celui qui court au lieu de se promener, ne voit presque rien: eût-il les yeux d'Argus.

Voici le nom de nos mules. *Roxa*, *Fea*, *Mohina*, *Parda*, *Chica*, *Raposa.* (16)

(16) Ici tout lecteur reconnoissant doit remercier l'Auteur de son exactitude & de sa galanterie. Ne pas oublier jusqu'au nom des Mules! Certes c'est faire la barbe à tous les historiens & faiseurs de relations. Nous sommes fachés de ne pas trouver aussi le nom des Postillons, car, à tout prendre, l'un vaut bien l'autre. Il est bien étonnant encore que M. BARETTI ne nous ait pas régalé de la généalogie de ses mules, dont les noms sonores annonceut une origine illustre. Un plaisant ajouteroit peut-être que cela seroit digne du narrateur & du pays qu'il d'écrit si savammement. Pour nous, nous rendons de bonne foi justice à la mémoire sublime de l'Auteur: nous avouons avec honte que nous voyagerions longtemps avant de pouvoir retenir le nom de six mules qui nous auroient trainé une partie du chemin, & nous engageons tous les historiens à venir, à prendre exemple sur ces Lettres, & à connoitre enfin jusqu'où doit s'étendre leur exactitude.

LETTRE LXXIX.

Les grandes montagnes en vue. Aventure qui donne lieu à quelques réfléxions politiques.

Puente Mayor, 1 *Novembre* 1760.

J'AI eu aujourd'hui pour la premiere fois de ma vie l'honneur de voir le noble aſpect des Pyrenées, honneur que j'ambitionnois depuis pluſieurs années, ayant oui dire ſouvent qu'elles étoient les ſeules rivales que leurs alteſſes les Alpes euſſent, pour leur hauteur, en Europe.

Plus je me ſuis approché de ces montagnes redoutables, depuis que j'ai traverſé la riviere de *Cinca*, plus j'ai trouvé les habitans honnêtes, & reſpectueux. Presque tous les hommes que je rencontre, m'otent leurs chapeaux, & toutes les femmes me font la révérence. Ni Mule-

tier, ni Mercier, ni Payſan que je trouve mangeant dans les hotelleries où j'entre, ne manque jamais de me montrer le plat qu'il a devant lui d'un air poli, & de me ſupplier de prendre ma part de ſon repas, ſurtout s'il s'apperçoit que mes yeux ſe fixent ſur ce qu'il mange, ou lorſque je lui fais le compliment uſité de grand bien vous faſſe.

Ayant diné dans un endroit nommé *Las Mallorquinas* nous avons traverſé vers le ſoir *Girone*, & ſommes venus coucher à ce village de *Puente Mayor.*

Girone eſt une grande ville fortifiée, qui m'a parue très-peuplée ; elle a de belles promenades publiques, hors des portes, & un territoire qui paroit excellent. C'eſt tout ce que je peux vous en dire, nous n'avons fait que la traverſer ſans nous y arrêter: Mais nous y avons eu une petite aventure, que je crois digne d'être racontée.

Comme nous entrions par l'une des portes, un officier de la garniſon, qui y étoit de garde, nous a dit d'un ton aſſez inſolent, de montrer nos paſſeports, nous regardant d'un air de mauvaiſe humeur, en nous faiſant les queſtions d'u-

ſage ſur nos qualités reſpectives, & en affectant de nous fixer avec mépris; ce qui n'a pas laiſſé que de nous déplaire.

Il eſt étonnant, que quelqu'un ait l'esprit aſſez mal fait, pour ſe rendre déſagréable ſans aucune eſpece de raiſon, & cherche à offenſer ſans que cela lui fait d'aucune utilite, Cependant, il eſt certain qu'il y a des hommes dans le monde, qui ſe conduiſent avec une groſſiereté marquée, uniquement pour faire appercevoir aux autres, qu'ils ſont de véritables brutaux dignes d'être deteſtés; & qu'ils oſent ſe montrer tels qu'ils ſont.

Mon officier eſt le ſecond Eſpagnol de ſon eſpece, que j'aie encore rencontré. Vous ſouvenez-vous du vieux Colonel de St. *Pierre* (17). Ce Colonel étoit le premier. Le plus impudent des deux étoit ſans contredit l'officier, qui outre ſon abſurde malhonnêtété à notre égard, a pris la liberté de donner un coup de pied à l'un de nos muletiers, ſeulement parce qu'il témoignoit quelque impatience de ce qu'il nous arrêtoit plus longtemps qu'il

(17) *Voyez Lettre XLII. Tome III.*

ne falloit pour lire nos passeports, tandis que la nuit approchoit, & que nous avions encore deux lieues à faire.

L'insolence de cet officier ainsi que celle du vieux Colonel de St. Pierre me font penser que les militaires s'arrogent plus de pouvoir qu'ils n'en ont réelement dans ce pays ce qui arrive aussi assez communément dans plusieurs autres: dans notre cher Piémont, par exemple, souvent les formidables enfans de Mars osent abuser du privilege de leur place, & traiter durement les gens du commun, uniquement parce qu'ils sont assurés de l'impunité.

Quelle différence entre ces pays, & l'Isle de la Grande Bretagne, où ni Colonel, ni Capitaine, ni aucune personne, quelque soit son rang, n'ose menacer le moindre plébéien, ni le traiter avec l'indignité que l'Officier de *Girone* à traité notre muletier, ou le Colonel de St. *Pierre* nos Calesséros!

Jusque là, me direz-vous, les Anglois ont raison, & se comportent mieux que les Espagnols & les Piémontois: jusque-là la constitution de cette nation devroit-être celle de toutes les autres. Mais cha-

chaque Médaille a ſon revers, comme l'on dit, & pour contrebalancer cet avantage, les Anglois ont un déſavantage qui ſeroit auſſi inſupportable aux Eſpagnols & aux Piémontois, que la conduite arbitraire de l'officier Eſpagnol envers le muletier le ſeroit à un Anglois.

Le déſavantage dont je veux parler, eſt que la populace en Angleterre fait trop peu de cas des gens au-deſſus d'elle, & paroit n'avoir aucune conſidération pour ceux qui dans d'autres pays ſont regardés, & diſtingués comme tenant le premier rang. La populace Angloiſe ne forcera que trop ſouvent un ſeigneur qualifié, à pouſſer un cri ridicule en faveur d'un Candidat, lors d'un élection, & renverſera un gentilhomme dans la boue, ou lancera des pierres contre ſon caroſſe, ou caſſera ſes vitres, ſi elle apprend qu'il n'eſt pas du parti, qu'un pur hazard, ou ſon goût pour le tapage, ou toute autre cauſe auſſi importante, lui a fait épouſer le jour ou la ſemaine précédente. La populace Angloiſe arrêtera la voiture d'une Dame allant au bal, & la forcera avec une violence arbitraire à ſe démaſquer, afin de pouvoir la voir tout à ſon

aiſe: groſſiérété que perſonne ne ſauroit approuver, à moins que d'être enthouſiaſte & partiſan des abus & des irrégularités nationales les plus barbares. Quelle néceſſité y a-t-il de citer, des exemples de l'irréverence & du mépris avec leſquels les petits traitent les gens en place, en Angleterre? On n'en connoit qu'un trop grand nombre, qui produiroient ſur l'eſprit d'un Eſpagnol le même effet que la conduite de l'officier d'aujourd'hui a produite ſur le mien.

Telle eſt la perverſité de la nature humaine & il ne ſera jamais poſſible à la ſagacité & à la prudence de former un Code de loix, capable de contenir les grands & les petits dans leurs juſtes bornes & de placer le pouvoir dans un juſte équilibre, auſſi éloigné de la tyrannie que de la licence. Confiez aux gens du premier rang quelque portion du pouvoir arbitraire, vous les rendrez fiers, & oppreſſeurs: d'un autre côté, quelle ſera la conſéquence de la diminution de la diſtance qui ſe trouve entre les grands & les petits par le moyen de loix tendantes à abolir toute diſtinction, & qui voudroient par ce moyen adoucir l'amertume

naturelle de la vie qui mene la multitude? c'eſt qu'elle ne tardera pas à devenir entreprenante; elle ſera mal affectionnée, & peu reſpectueuſe; même elle ſe montrera tyrannique en pluſieurs occaſions. Lequel de ces deux maux vous paroit le plus ſupportable, l'inſolence des grands envers les petits, ou celle des petits envers les grands?

Baſtien, ais-je dit au Muletier pendant que nous étions à ſouper: je dois vous remercier de votre prudence à n'avoir fait aucune attention à la brutalité du Capitaine de *Gironne*. (18) Si vous en aviez témoigné du reſſentiment, qui ſait comment les ſoldats qui étoient de garde nous auroient traité, & combien ils nous auroient retenus à cette porte?

(18) Cette ville, dont on vient de parler plus haut, eſt la capitale d'une viguerie fort grande dans la Catalogne & le ſiege d'un Evêché. Les François la prirent en 1794 & la rendirent par la paix de Riswick; les Miquelets la prirent en 1705 le Maréchal de Noailles en 1711. Elle eſt ſur une colline au bord de la petite riviere d'Onhal. Quoique cette ville ne ſoit pas grande, le commerce y eſt très-floriſſant. Son égliſe fut fondée en 247 ce qui la fait regarder comme très-ancienne.

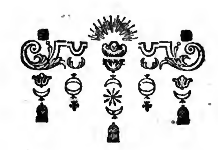
Quant à moi, a dit Baptiste en corere, & m'interrompant, si l'officier m'avoit traité comme il a traité *Bastiano*, je lui aurois lâché un coup de pistolet.

Hablas comoloca, a dit *Bastiano*.

Baptiste, ais-je dit, votre ami *Bastiano* prétend que *vous parlez comme un sot*. Mais, je vous prie, Monsieur le Bravache, de quel pistolet auriez-vous fait usage pour tuer cet officier? Avez-vous oublié que vous avez perdu à *Saragosse* le seul qui nous restoit depuis que l'autre nous a été volé parles soldats à *Talavera*? Mais écoutez, mon ami *Bastiano*. Je dis, que j'approuve fort la modération que vous avez montrée à *Gironne*, c'est pour vous en récompenser que le seigneur *Cornacchi* & moi avons résolu de vous faire ce petit présent: par votre prudence vous nous avez évité de l'embarras: & cela mérite quelque chose de notre part. Continuez à en agir de même jusqu'à la fin du voyage, évitez avec le plus grand soin de vous mêler non plus que nous dans aucune querelle, & lorsque nous serons arrivés à Antibes, nous ne vous oublierons pas non plus que votre compagnon: ne faites aucune atten-

tion à cet étourdi de François, qui bavarde, fait le rodomont, & tranche des montagnes, parce qu'il n'a pas votre bon ſens, & votre ſens froid chrétien.

Cette courte exhortation, que j'ai crue néceſſaire à la veille de notre entrée en France, produira, j'eſpere un bon effet ſur l'eſprit de nos deux Muletiers; chez leſquels j'ai cru remarquer quelque antipatie nationale, dont aucun voyageur ne doit être entiché perſonnellement, & qu'il doit empêcher par toutes ſortes de moyens ſes gens de manifeſter.



LETTRE LXXX.

Hotellerie brulée. Paſſage des Pyrenées à la clarté de la Lune. Arrivée à Perpignan.

Fitou 3 *Novembre* 1660.

Nous ſommes arrivés hier à cinq heures du ſoir à la *Jonquiera*. Chétif village, & le dernier de ce côté de l'Eſpagne une heure après nous avons traverſé une riviere peu conſidérable, ſur un pont, dont une moitié appartient à l'Eſpagne, & l'autre à la France. Depuis ce pont nous avons monté par un chemin éſcarpé, & une heure après, nous avons eu une vue imparfaite d'une fortereſſe nommée *Bellegarde* (19). que l'on prétend être imprénable parce qu'on ne ſauroit en approcher? Si elle eſt réelement in-

(19) Place forte dans le Rouſſillon au-deſſus du col de Pertuis ſur la frontiere de Catalogne: les Eſpagnols la prirent en 1674. Le Maréchal de Schomberg la reprit l'année ſuivante. Elle a été fortifiée de nouveau, après la paix de Nimegue en 1679.

approchable, il eſt certain qu'elle doit être imprenable.

Nous nous ſommes arrêtés à fort peu de diſtance, de cette fortereſſe, ſur une petite plaine environnée de rochers auſſi hauts que les clochers les plus élevés. Nos muletiers nous avoient aſſurés que nous y aurions un excellent ſoupé, & de bons lits. Mais le malheur a voulu que l'hôtellerie ou nous comptions trouver tout cela fût incendiée, depuis huit jours le feu y avoit pris par accident; & elle avoit été preſque entiérement conſumée, de ſorte que le bon ſoupé, ſur lequel nous comptions, s'eſt réduit à un morceau de pain, & de fromage: & quand aux lits, nous avons trouvé moyen d'en arranger un dans une chambre toute découverte, dans lequel nous avons placé notre gentil muſicien, comme étant le plus délicat de la compagnie, à condition qu'il nous chanteroit un air avant que de s'endormir. Nous nous ſommes après cela couchés dans le même appartement, ſans nous deshabiller, ſur quelques bottes de paille, que nous nous étions procurées d'une écurie voiſine.

A quatre heures du matin je me ſuis reveillé, & comme mon lit n'étoit pas

des meilleurs je n'ai pas jugé à-propos de me tourner de l'autre côté ; je me suis levé, & j'ai passé dans un autre endroit sans toit qui portoit il n'y a que huit jours le nom de cuisine. Le pauvre hôte ruiné s'y trouvoit avec sa femme & son fils, préparant le déjeuné des Muletiers. J'ai prié cet enfant de venir me montrer le chemin, me proposant de gagner à pied la ville voisine, & d'y attendre la voiture. La lune, quoique sur son déclin donnoit encore assez de clarté pour appercevoir plusieurs éminences, d'où je voyois assez pour pouvoir me former une idée des lieux inaccessibles & des précipices au travers desquels on avoit tracé une route aussi large & aussi commode que si elle avoit été tracée au milieu d'une plaine : ce chemin doit avoir couté des sommes considérables.

Je ne saurois exprimer la satisfaction & la sombre mélancolie que j'ai éprouvée en parcourant l'immense majesté de ces redoutables montagnes, il me seroit aussi impossible de vous rendre compte des idées philosophiques & peu suivies qui m'ont passé par la tête, environné comme je l'étois de cette vaste solitude. J'avois éprouvé quelques sensations du même genre, &

auſſi difficiles à expliquer, lorſque le Royaume d'Angleterre devint un terrein qu'on pouvoit à peine reconnoître, & qu'une ondulation extraordinaire ne préſentoit à mon eſprit d'autre idée que celle de l'eau.

Il étoit grand jour lorſque je ſuis arrivé au village de *Boulon*, déſeſpéré par une faim canine; qui je crois n'auroit pas tarde à ſe tourner en rage, ſi un Cabaretier ne m'avoit ſecouru d'abord en me donnant à manger. Il eſt ſurprenant à quel point la digeſtion eſt facilitée par l'air vif des hautes montagnes: il y avoit ſi longtemps que j'en connoiſſois les effets que je ne ſuis pas excuſable d'avoir oublié de mettre un morceau de pain dans ma poche.

C'eſt de cette maniere que j'exécutai le paſſage des pirenées, qui dans toute leur longueur ne ſont nulle part auſſi étroites qu'entre le pont de la *Jonquiére* & le village de *Boulon*, l'eſpace qui ſe trouve entre l'un & l'autre n'étant que de trois lieues: je voudrois bien qu'il dépendit de moi, de les parcourir toutes entieres de la même façon que j'ai fait, depuis l'hotellerie incendiée juſqu'à *Boulon*, & de m'inſtruire à fond de leur nature & de leurs

productions; & ce qui me donneroit encore une plus grande satisfaction seroit de connoître par moi même les différens langages, & les usages de leurs habitants! Une exacte description de ces montagnes d'une mer jusqu'à l'autre, feroit selon moi une des plus intéressantes & des plus curieuses que l'on ai encore publiées: mais *non omnia possumus omnes*. Les souhaits & les projets des hommes sont toujours fort au-dessus de leurs forces.

A la fin, nous avons laissé l'Espagne derriere nous, & j'en serai bientôt assez éloigné pour ne pouvoir pas même discerner les sommets les plus élévés de ces montagnes qui la séparent de la France. Mais avant que je sois à une plus grande distance, de ces masses énormes, permettez que je vous entretienne encore un instant des Espagnols, & que je condamne, & abjure les idées peu avantageuses que je métois formées de cette nation, longtemps avant que j'entreprisse ce Voyage.

Je m'étois imaginé sur la foi de plusieurs livres, que l'on ne rencontroit dans toute l'étendue de cette vastes Monarchie, que paresse & superstition, accompagnées de fierté & d'impertinence. J'avois lu que les grands d'Espagne, & la

premiere Nobleſſe, étoient élevés d'une maniere ſi ſinguliere, qu'ils croyoient honteuſement déroger lorſqu'ils s'appliquoient à quelque étude particuliere; qu'en conſéquence l'ignorance chez la plûpart étoit parvenue au point qu'à peine pouvoient-ils lire les ouvrages compoſés dans leur propre langue; & qu'ils ne connoiſſoient même qu'imparfaitement la valeur de leurs monnoies.

J'avois lu, que parmi les gens du ſecond ou moyen ordre l'étude n'étoit pas tout à fait mépriſée; mais que ſur dix perſonnes il s'en trouvoit neuf qui portoient de grandes lunettes même au logis; afin de faire croire à ceux qui les voyoient qu'ils étoient fort ſavans; & qu'ils avoient acquis leur ſcience enpartie aux dépens de leur vue. Quand à ceux qui compoſent la populace j'aurois preſque fait ſerment, qu'il ne ſe trouveroit pas un ſeul homme ſur mille, qui eût aſſez de génie pour faire un ſimple bouton, je ne m'attendois pas non plus à rencontrer un ſeul payſan qui fût aſſez habile dans la culture des terres, pour ſavoir comment il falloit fumer un champ, creuſer un foſſé, traire une vache, ou tailler un ſaule.

Telles étoient, ou à peu près telles seront les idées que se formeront ceux, qui ajouteront une foi implicite à la plus grande partie des rélations composées par des voyageurs, qui ont parlé de l'Espagne & de ses habitants. Vous verrez par vous même le cas que je fais de ces idées lorsque vous aurez fini de lire ce journal, & pésé le degré de probabilité qui se trouve dans les détails que vous y trouverez. J'espire que vous n'aurez aucune raison de dire, qu'ils ont été dictés par le préjugé, la bigoterie, ou la mauvaise foi.

Le Carosse est arrivé à *Boulon* précisément comme je finissois de déjeuner, & les commis étoient prêts à visiter nos valises, ou plutôt à recevoir quelque argent pour nous épargner la peine de les ouvrir. Conformément à l'usage François ils les ont plombées: avec cette précaution les voyageurs sont dans le cas de traverser tout le Royaume s'ils le jugent à-propos, sans être molestés dans les autres Bureaux, à moins qu'ils n'arrachent ces plombs.

Nous avons continué au trot notre route pour *Perpignan*, qui est la capitale du Roussillon, je ne saurois en rien dire, n'y

étant point entré ; parce que nous nous ſommes arrêtés dans le faubourg où nous avons diné. Elle eſt fortifiée, & a une Citadelle, qui eſt ſituée ſur une éminence voiſine, où l'on montre une guérite placée au coin d'un baſtion, où l'Empereur Charles V. faiſant ſeul une nuit la ronde trouva une ſentinelle endormie qu'il pouſſa dans le foſſé, & y reſta en faction à ſa place juſqu'au moment où on vint le relever.

J'aurois eu envie de voir la Cathédrale de Perpignan, que l'on m'a dit être un des plus vaſtes édifices gothiques qu'il y eût en France, je n'en ai pas eu le temps.

Pendant toute l'après dinée nous avons eu le plus beau chemin qu'il y ait au monde, & nous ſommes arrivés au ſoleil couchant à ce village de *Titou* Le langage de *Rouſſillon* eſt tout auſſi difficile à entendre que le Catalan : nous n'avons trouvé perſonne à l'hôtellerie de Perpignan qui ſçût le François ou l'Eſpagnol.

LETTRE LXXXI.

Nouvelle méthode adoptée. Légére mention de plusieurs endroits.

Beziers 4 Novembre 1760.

Quoique je me trouve encore à neuf cent ou mille milles de la maison paternelle, vous devez regarder mon journal comme étant sur sa fin, ne nous arretant nulle part assez longtemps pour pouvoir rien observer, & faire des recherches.

La France d'ailleurs a été visitee par tant de voyageurs, & chacune de ses parties si souvent, & exactement décrites, qu'il feroit très-difficile pour moi de découvrir de nouveaux objets dignes de remarque, & faire de nouvelles additions à ce qui a été dit dans plusieurs livres; eussais-je même tout le loisir necessaire pour regarder, & inspecter tous les lieux par où nous passons, surtout ignorant le langage qui se parle dans le Roussillon, & le Languedoc.

En conséquence, je me propose, de m'exempter pendant plusieurs soirées de mes écritures ordinaires, & de rester sans rien faire jusqu'à ce que je rencontre quelque chose qui me paroisse mériter d'être le sujet d'une lettre. Je noterai cependant le nom des lieux où nous passerons successivement; & ferai même de legéres remarques sur quelques uns d'eux; précisément comme elles se présenteront; plutôt pour me servir de mémorial à moi même, que dans la vue ordinaire de vous donner quelque lumiere à cet égard. Voici un échantillon de la nouvelle méthode que je me propose de suivre dans la continuation de mon itinéraire.

4 Novembre. Diné à Narbonne, & soupé à Beziers.

Narbonne, ville considérable, séparée en deux par un Canal artificiel, que l'on a tiré de la riviere *Aude*. Ce Canal est n'avigable pour des bateaux du port de trente à quarante tonneaux. Par le moyen de ces bâteaux les habitans de Narbonne peuvent faire quelque commerce, leur Canal communiquant tant avec la mer, qu'avec le célebre *Canal de Languedoc*.

Les curiosités des Narbonne sont, la Cathédrale, & le palais de l'Archevêque,

un College nommé le *séminaire*, & je ne ſais quoi d'autre. Mais ce qui m'a paru très-remarquable, ſont les jupes courtes des femmes, qui deſcendent à peine au-deſſous des genoux. Notre Compagnon Andalous a paru tout à fait choqué de cette mode. Narbonne eſt dans une ſituation déſagréable, elle eſt dans un fonds entourré de montagnes que l'on regarde comme récréatives & fertiles.

Beziers, petite ville, ſituée ſur une éminence, d'où l'on découvre une vue charmante; je n'ai rien vu qui fût digne de remarque. A l'exception d'une groſſiere ſtatue de pierre, qui eſt celle d'un vigoureux perſonnage, qui du temps *de la pucelle* défit ſeul une armée Angloiſe.

Novembre 5. Diné à *Pézenas*, & ſoupé à *Gigean*; *Gigean* n'eſt rien: *Pézenas* eſt une petite ville, auſſi agréablement ſituée qu'on puiſſe ſe l'imaginer: tout auprès de cette ville ſe trouve la *Grange des près*, que l'on aſſure être la plus belle maiſon de tout le Languedoc: elle appartient à un Prince du ſang, qui ne l'habite jamais.

Novembre 6. Diné à *Montpellier* & ſoupé au *Pont de Lunel.*

Mont-

Montpellier, nommé en latin *Monspuellarum* la *montagne des filles*, parce qu'elle a été fondée dans le voisinage d'un hermitage habité par quelques saintes filles. Mais nos filles modernes (disent les plaisans de Montpellier) s'embarassent plus d'instruction que de sainteté; & sont en général si bien éduquées qu'il leur reste peu de chose à apprendre le jour de leurs noces.

La ville est laide & irréguliere, elle a un grand nombre d'apotiquaires, de chymistes, & de charlatans de toute espece, qui remplissent l'univers d'Alkermès, de Mithridate, de Thériaque, d'Eaux, d'Huiles, de Sirops, de Pomades, de Parfums, & d'autres drogues de cette espece. L'on dit que le jeune Scaliger préféroit Montpellier à toutes les autres villes de France, pour l'agrément de sa situation, la pureté de l'air, & l'esprit social de ses habitans. Je n'ai rien à dire contre les deux premiers avantages de cette ville; mais comment pouvoit-on se récrier sur la sociabilité de ses habitans, dans le temps justement que le Calvinisme & la discorde causoient les plus grands désordres parmi eux, & donnoient lieu

aux ſcenes les plus ſanglantes dans tout le Languedoc?

Les environs du *Pont de Lunel* produiſent un vin muſcat, qui a de la réputation.

Novembre 7. Le matin, paſſé près de Nimes: nous avons apperçu (de la voiture) un côté de ſon amphithéâtre. Diné à *Taraſcon*, & ſoupé à St. *Remy*.

Les habitans de Taraſcon diſent que leur ville tire ſon nom d'un ſerpent, nommé *Taraſca*, que *Ste. Marthe*, ſœur de Ste. *Marie Magdeleine* avoit apprivoiſé. On appelle en Eſpagne *Taraſca* un gros ſerpent factice, & un énorme géant de bois, que l'on porte les jours de fêtes à la tête des proceſſions. La ville de *Taraſcon* & celle de *Beaucaire* ſont vis-à-vis l'une de l'autre, le Rhône coule entre deux. Elles ſont jointes par un pont.

8 Novembre. Diné à *Orgon* & ſoupé à *Lambès*.

Deux petites villes, appartenant au *Comte de Brionne*. Grand Seigneur François qui vit à Paris.

9 Novembre. Diné à la *Puiſiere*, & ſoupé à St. *Maximin*.

A St. *Maximin* nombre de reliques ſont gardées dans la chapelle ſouterraine

d'une Eglise consacrée au saint qui a donné son nom à la ville.

Voici quelles sont les plus considérables de ces reliques.

Une *fiole* que *l'on prétend contenir du sang de notre sauveur*, receuilli sur le mont Calvaire par Marie Magdeleine, & apportée par elle dans cette partie du monde.

La *tête de Marie Magdeleine*, où il ne manque qu'une seule dent, volée par un Archevéque, & portée à Toulouse.

Les deux coudes de Ste. Marthe, sœur de *Marie Magdeleine*, qu'elle accompagna en Provence après la mort du sauveur, elles furent suivies par St *Maximin* qui étoit un des septante Disciples.

Les os des bras & les côtes de la chaste Susanne, cum multis aliis.

Quoiqu'il fût tout à fait nuit lorsque nous sommes arrivés à *St Maximin*; le prêtre Andalous & moi avons trouvé moyen d'engager un Dominicain à nous faire voir l'Eglise. Elle est beaucoup plus vaste qu'aucune que nous ayons à Turin; autant que j'ai pu en juger à travers l'obscurité, foiblement dissipée par la lumiere d'une lanterne que nous avions avec nous, & de deux ou trois lampes

allumées, pendues au devant de même nombre d'autels.

Etes-vous sûr (ais-je dit au moine) que ces reliques soient authentiques?

Tout le monde ici (m'a-t-il répondu) le croit comme un article de foi.

Le grand commerce de St. *Maximin* ainsi que celui de *Lorette*, consiste en chapelets de verres, que les femmes de la ville obligent les étrangers à achepter, qu'ils en aient envie, ou non. Un nombre de ces femmes est entré dans ma chambre à l'hotellerie, j'ai été forcé malgré mes dents de les débarasser d'un rosaire. Heureusement il ne m'en a couté que quelques liards; elles m'ont prodigué au moins pour un Louis d'or de flatteries.

10 Novembre. Nous avons été incommodés toute la journée d'une forte pluie; qui a inondé le chemin de maniere que nous aurions été en danger, si nous n'avions pas payé plusieurs paysans pour soutenir le carosse, & l'empêcher en plusieurs endroits de verser. Nous avons eu un mauvais diné à *Bagnoles* & un plus mauvais soupé à *Luc*.

LETTRE LXXXII.

Lieu favorisé une fois de la présence de César. Epicurien Andalous, & savant Cabaretier.

Frejus. 11 *Novembre* 1760.

La pluie a continué avec tant de violence depuis notre départ de St. *Maximin*, qu'elle nous a retenus jusqu'à midi tout a fait renfermés dans la misérable hôtellerie de *Luc*. A midi le ciel s'étant un peu éclairci, nous nous sommes mis en route, & avons fait six lieues sans nous arrêter : ce qui nous a conduit à cette petite ville de *Fréjus*. La majeure partie du chemin étoit entierement sous l'eau, ce qui, à ce que l'on ma dit, arrive toutes les fois qu'il pleut un jour entier; à cause du grand nombre de torrents, qui se joignent à la descente des montagnes voisines; de sorte que nous avons été obligés une seconde fois de prendre des paysans avec nous, quelques-uns pour nous précéder dans l'eau, & montrer le chemin aux Muletiers, d'autres pour rester à nos côtés, & sou-

tenir le caroſſe en cas d'accident. Sans cela il auroit été impoſſible d'aller en avant ſans riſquer d'être verſés.

Mon hôte de *Fréjus*, qui ſe pique de littérature, m'a montré ſes livres pendant qu'on nous préparoit à ſouper; il m'a appris qu'on trouvoit dans cette ville les reſtes d'un amphithéâtre, & d'un aqueduc, tous deux bâtis à ce qu'on prétend, par *Jules César*, qui y a fait quelque ſéjour, & lui a donné ſon nom, l'appellant *Forum Julii*, dont on a fait par la ſuite *Fréjus*. Céſar, a continué le ſavant cabaretier, avoit coutume d'y entretenir une flotte formidable; car *Forum Julii* étoit de ſon temps une ville maritime, & non un pauvre bourg, telle qu'elle eſt à préſent. Il y a déjà du temps que la mer ſe retire de nous, elle eſt actuellement éloignée d'une demie lieue; de ſorte que les vignes & les oliviers croiſſent à préſent aux mêmes lieux où les *triremes* & les *quinqueremes* avoient coutume de jeter l'ancre.

Il étoit tout à fait nuit à notre arrivée: ainſi au lieu d'aller viſiter ces anciens veſtiges, nous nous ſommes mis à manger un ſoupé moderne, que *Cornacchini* & moi avons trouvé excellent. Notre com-

pagnon Andalous n'en a pas jugé de même, il l'a trouvé exécrable : il paroit avoir conçu en naiffant une averfion mortelle pour les turbots & les pigeons. Il n'a voulu goûter ni de l'un, ni de l'autre, parce qu'aucun des deux n'étoit affaifonné avec ce beure falé que les Flamands envoient en gros barrils dans fon pays. Pauvre homme ! Il a mené une vie fort auftere depuis notre entrée en France, où il eft impoffible de fe procurer des pois chiches cuits avec des oignons, de la morue étuvée dans l'huile avec de l'ail, & des olives pourries en guife de deffert. Les gouts des hommes font fi différens, que ce qui eft un mets exquis pour l'un, paroit du poifon à l'autre. Grace à mon heureufe étoile j'ai un palais tel que doit l'avoir celui qui aime à voyager : un palais univerfel qui ne redoute aucune des chofes auxquelles on peut avec quelque apparence de raifon donner le nom de comeftible. Qu'il foit feulement l'heure de diner, & je ferai fort peu fort peu de différence entre les *Maccaronis*, & *l'Aloyau*, les harangs & les grenouilles, *l'olla* & le *fauteraut* : Je fuis un vrai Cofmopolite fur l'article de la table.

LETTRE LXXXIII.

Vestiges d'un Aqueduc. Sagesse des Romains. La Madronno. *Ile* Ste. Marguerite. *Situation d'Antibes.*

Antibes, 12 *Novembre* 1760.

Ayant quitté Fréjus ce matin à la pointe du jour, nous avons bientôt apperçu, des deux côtés du chemin, plusieurs vestiges de l'Aqueduc Romain dont le savant antiquaire notre hôte nous entretint hier: ces vestiges ont quelque chose de rural & de majestueux; ils sont richement décorés d'arbrisseaux & de plantes sauvages de différentes especes, surtout de lierre d'une grandeur extraordinaire.

Cet Aqueduc, à en juger par ses ruines, s'étendoit fort loin dans la campagne, & conduisoit l'eau de quelque source ou de quelque riviere éloignée, dont on ne retrouve plus aucune trace. Cet ouvrage est une des preuves les plus incontestables de la sagesse des Romains, qui

qui en construisoient plusieurs de la même espece dans tous les lieux de leur vaste Empire, où ils étoient nécessaires pour fertiliser les terres qui en étoient le moins susceptibles. De cette façon ils faisoient cesser la stérilité, dans les déserts mêmes les plus incultes: & par tout où ils pouvoient conduire des eaux par le moyen d'un aqueduc, aucune terre ne restoit en friche; & c'est selon moi, la véritable raison pour laquelle l'Espagne lorsqu'elle étoit sous leur domination avoit plusieurs millions d'habitans de plus qu'elle n'a aujourd'hui; parceque le sol fécondé par différentes eaux conduites dans toutes ses provinces, produisoit assez de quoi nourrir beaucoup plus de gens qu'il ne fait à présent. On pourroit dire la même chose de plusieurs autres pays, qui étoient alors, à ce que rapporte les historiens, la gloire de l'Univers, & qui se trouvent actuellement presque dénués d'habitans. L'acquisition de la meilleure province de France, n'ajouteroit peut-être pas autant de pouvoir & de richesse intrinseques & ne contribueroit pas d'avantage à l'accroissement des forces de la Monarchie Espagnole, qu'un aqueduc pareil à celui de Ségovie,

qui passeroit par les parties intérieures du Royaume, & parcoureroit seulement cinquante lieues de pays.

A environ trois lieues de Fréjus, nous avons commencé à monter plusieurs éminences qui se succedent, & deviennent graduellement plus considérables pendant deux heures; ensuite nous avons descendu deux autres heures, au bout desquelles nous avons trouvé la petite ville de *Cannes*, où nous nous sommes arrêtés pour diner. Il seroit difficile de donner une juste idée de la beauté de ces montagnes, partie cultivées, & partie en friches. Ce délicieux espace de terre offre des vues charmantes & variées. Parmi les différentes plantes, & les divers arbrisseaux qui croissent sans culture de tous côtés, le plus remarquable est une espece de laurier, qui produit une baye très-singuliere, presque aussi grosse qu'une noix, d'une forme parfaitement globulaire, verd de pois lorsqu'elle n'est pas mure, & écarlate dans sa parfaite maturité. Sa peau est tachetée, comme celles des fraises, vous ne sauriez vous imaginer combien elle est agréable à la vue dans cet état de perfection. J'en ignore le nom, n'en ayant jamais vu au-

paravant. Notre Ecclésiastique assure qu'elle abonde dans toutes les Montagnes d'Andalousie, où on la nomme *Madronno*, & ajoute, que les paysans s'imaginent que si l'on en mangeoit en quantité, elle enivreroit. J'en ai pourtant mangé une douzaine, sans qu'elles aient produit cet effet. Mais je les ai trouvées aussi fades que peu nuisibles, si l'on cultivoit cette plante dans les jardins ; ce seroit un nouvel ornement qui ne les dépareroit pas dans cette saison.

Des fenêtres de notre hôtellerie à *Cannes*, nous avons apperçu la petite Isle de *Sainte Marguerite*, défendue par un fort dans lequel plusieurs prisonniers d'Etat ont fini leurs jours dans une triste captivité. Après diné, en suivant les bords de la mer, nous sommes venus à *Antibes*. Nous avons été obligés de donner une compte exact de nos personnes, à la porte par laquelle nous sommes entrés, à un Officier qui y étoit placé avec charge expresse d'examiner ceux qui entrent, & qui sortent: dans cette circonstance tout est suspect. Quelques vaisseaux Anglois ont paru à la hauteur des isles *d'Hieres*, & ont allarmé toute la côte.

Antibes est situé sur une langue de terre, qui s'avançe dans la mer, & forme une espece de péninsule. La pleine mer vient se briser contre son côté méridional; au côté Occidental est une large Baye, dans laquelle il n'est point de flotte qui ne puisse être à l'abri des vents de terre; le côté Oriental, qui est situé vis-à-vis de Nice, forme un excellent port à l'aide d'un long môle bâti avec de larges pierres; & le côté du Nord de la ville est entouré d'une chaine de Montagnes.

Ces Montagnes sont très-fertiles, & produisent d'excellent vin & de l'huile en abondance: mais elles commandent si absolument la ville, qu'elles rendroient les fortifications inutiles, dans le cas ou elle seroit vigoureusement attaquée du côté de terre. Une batterie de vingt canons seulement, détruiroit à ce que j'imagine, en très-peu de jours, les trois grands bastions qui la défendent de ce côté, malgré les Cavaliers très-élevés qui sont derriere, & le château défendu par quatre bastions qui est vis-à-vis le port. Je ne comprends pas comment dans la derniere guerre les troupes Allemandes jointes aux nôtres, ont pu ne pas s'en emparer, après avoir été

pendant quelques jours maîtres des hauteurs. Je m'imagine que le manque d'un train d'artillerie de siege fit échouer cette entreprise.

Notre bagage vient dans l'instant d'être embarqué à bord d'une felouque que nous avons frétée pour *Gênes*, le Gouverneur nous a promis nos passeports & billets de santé pour demain. Plaise à Dieu, que le vent puisse cesser cette nuit, ainsi que la forte pluie qui ne nous a point quittés depuis *Cannes* jusqu'ici. Je suis impatient d'être en route pour *Nice*, & d'avoir la terre Italienne sous mes pieds: nous pourrions aisément y être rendu demain au soir: ce trajet n'est pas de plus de seize milles. Mais une violente tempête, qui exerce sa furie depuis vingt-quatre heures, nous retiendra peut-être ici quelques jours; nous ne saurions faire le Voyage par terre puis que l'on a apporté ce matin la nouvelle, que le pont du Var, qui sépare les Etats de notre Roi, de la France, a été emporté cette nuit par une forte inondation des Montagnes.

LETTRE LXXXIV.

Navigation courte, mais effrayante, Dangereux Savetier. Secours venu à-propos. Montalban & Ville Franche. *Belle vallée. Simplicité d'un jeune homme de* St. Remo.

Nice 14 *Novembre* 1760.

J'AI couru risque une ou deux fois dans mes différents voyages de perdre la vie, mais je n'avois point vu encore la mort d'aussi près que hier dans l'après midi que nous avons quitté *Antibes*, & tandis que nous étions en route pour *Nice*, dans une felouque montée de douze rameurs.

Il étoit près de midi lorsque nous sommes sortis de cette rade. Le vent ayant beaucoup diminué de la violence avec laquelle il avoit souflé pendant toute la nuit. Il est vrai que la mer étoit toujours fort grosse, & que le *Patron Antoine*, qui étoit le maître de la felouque, étoit d'avis

de ne partir que lorſqu'il ſeroit tout à fait apaiſé. Mais un excès déplacé d'impatience m'a fait inſiſter pour le départ, & je ſuis parvenu au moyen d'un *Louis d'or* que je lui ai promis, de plus que le prix convenu, de le décider à ſe rendre à mes inſtances.

A peine étions-nous avancés de quatre milles qu'un furieux *Libeccio*, ou vent du-ſud, nous eſt tombé deſſus le corps, chaſſant de ſi groſſes vagues du côté de terre, que nos gens ont parus tout penſifs, & ont continué à râmer dans le plus morne ſilence.

Je ne veux point remplir ma lettre de la pompeuſe deſcription de la tempête dont nous avons été aſſaillis & que nous avons cru à chaque moment devoir nous faire périr. Il ſuffira de vous dire, qu'en tirant pendant trois heures fortement à la rame, & tachant de ne pas nous approcher de terre, nous ſommes arrivés à la vue de *Nice*. Au moyen de ma longue vue j'ai vu les deux côtés de la rade couverts de monde, qui, à ce qu'on m'a dit depuis, nous regardoient avec admiration, perſuadés que nous ne tarderions pas à aller nous briſer contre un écueil nommé le *Savetier* (Il Ciabattino) qui eſt à envi-

ron un demi mille de la rade ; voyant que le vent nous y pouſſoit malgré nous, & que nous n'avions pas un équipage aſſez conſidérable pour pouvoir nous faire prendre une direction contraire à celle que nous ſuivions.

Mais ce qui rendoit notre ſituation déſeſpérée, étoit, que ces gens, incapables de concevoir qu'on eût pu être aſſez téméraires pour ſortir *d'Antibes* par un ſi mauvais temps, ſe mirent dans la tête, qu'il falloit que nous fiſſions partie de l'équipage de quelque pirate de Barbarie ſéparé par accident de ſon vaiſſeau. D'après cette ſuppoſition ils s'imaginerent qu'à tout événement nous avions réſolu de gagner terre, & de nous dévouer à une captivité inévitable, plutôt que de périr en nous obſtinant à tenir la mer avec un auſſi frêle bâtiment.

Dans cette idée, qui prévalut ſur le champ dans tous les eſprits, aucun d'eux ne penſa pendant aſſez longtemps à venir à notre ſecours, comme ils auroient fait s'ils avoient pu s'imaginer que nous n'étions pas ce qu'ils nous croyoient. Nous conſidérant donc comme un petit nombre de voleurs Africains ; ils nous abandonnerent à nous mêmes ; perſuadés ainſi qu'on

l'eſt tout le long de cette côte, que les pirates *Barbareſques* ont toujours la peſte à leur bord; ce préjugé empêche que perſonne oſe jamais ſe hazarder à les ſecourir; toutes les fois qu'il arrive (ce qui eſt très rare) qu'une de leurs petites Barques ſoit apperçue à une petite diſtance dans un état de détreſſe pareil à celui où nous étions alors. Perſonne ne cherchant volontairement à s'expoſer à une ennuyeuſe quarantaine, qui eſt inévitable, dans le cas même où l'on n'auroit fait que parler à un bâtiment qui ne ſeroit pas pourvu d'un *billet de ſanté*, ſurtout s'il appartenoit à l'un des Etats Barbareſques.

Le *Patron Antoine*, devinant bientôt ce qui ſe paſſoit, commençoit à déſeſpérer de notre délivrance; ce qui ne l'a pas empêché de faire des ſignes avec ſon chapeau, dès qu'il a cru que nous pouvions être apperçus de terre, & a tâché par ce moyen d'engager à venir nous ſecourir. Mais le mauvais temps, & l'agitation extraordinaire de la mer a empêché pendant quelque temps que les gens qui étoient à la côte nous apperçuſſent diſtinctement, en conſéquence ils ont été longtemps ſans faire le moindre mouvement en notre faveur; nous approchions aſſez promptement

pendant cet intervalle du lieu où nous devions trouver notre perte inévitable. A la fin il a plu à Dieu, de permettre qu'ils aient reconnus nos vêtemens Européens, surtout l'habit rouge de *Cornacchini* avec un galon d'or. Dès l'instant qu'ils ont été convaincus que nous n'étions pas Africains, une barque montée de vingt quatre rameurs est venue à nous & nos gens qui l'ont vue venir, ont repris assez de courage pour ramer avec une nouvelle force pour empêcher la felouque de s'avancer aussi vîte qu'elle le faisoit vers ce vilain *Savetier*. La barque nous a joint au moment où nous étions à peine éloignés de quarante verges de notre mortel ennemi. Ils nous ont jeté un bout de corde, que nous avons eu le bonheur de saisir dès la premiere fois, & que nous avons lié sans perte de temps autour de notre mât. Si nous l'avions manqué, la minute d'après nous aurions été perdus. Nos libérateurs ont ramé de toutes leurs forces pour retourner au lieu d'où ils étoient partis, leurs forces & les nôtres réunies nous ont sur le champ retirés d'auprès de ce terrible écueil. Nous sommes entrés dans l'embouchure du port liés l'un à l'autre, au grand étonnement de plu-

ſieurs centaines de ſpectateurs, dont les clameurs, les cris, & les témoignages de joie ont été très-bruyans au moment de notre entrée. Les Officiers de ſanté, ont examiné ſoigneuſement nos certificats, & nous ont tout de ſuite permis de débarquer: nous avons été entourés par la multitude; quelques-uns nous ont touché la main, d'autres nous ont embraſſés, les uns ont grondé le *Patron Antoine* d'être parti d'Antibes par un temps auſſi épouvantable; tous nous ont félicité de notre conſervation miraculeuſe. Nous avons pris des chaiſes à porteurs pour nous rendre à l'hôtellerie la plus voiſine, nous nous ſommes fait mettre tout de ſuite au lit: outre l'effroi, nous avons été entièrement dérangés par la grande agitation de la felouque, qui nous avoit donné à tous le mal de mer: on auroit pris l'Eccléſiaſtique Andalous, & Baptiſte pour de vrais ſpectres. *Cornacchini* & ſon domeſtique avoient tous deux vomi juſqu'au ſang: & je ne pouvois plus me tenir ſur mes jambes. Cependant après deux heures de repos nous nous ſommes trouvés ſi parfaitement rétablis, que nous avons pu avaler un bouillon: après quoi nous nous ſommes endormis; mon ſommeil n'a

cependant pas été bien tranquille, l'image du *Savetier* écumant ne cessant de se présenter à mon imagination.

Ce matin, en déjeunant, nous avons reçu la visite de quelques-uns de nos braves libérateurs, qui nous ont félicité en leur nom, & en celui de leurs camarades de notre heureuse délivrance; *Cornacchini*, & moi leur avons fait un présent de nature à les convaincre que nous étions reconnoissans du zele qu'ils avoient témoigné en notre faveur; souhaitant qu'il nous eût été possible de les mieux récompenser. Ils ont paru très-satisfaits. Quant à notre bon Andalous, je suis fâché d'être obligé de dire, que sa générosité ne va pas jusqu'à la bourse; c'est envain que la monnoie du Pape nous rappelle par son inscription que *melius est dare quam accipere.* Il est très-doux & très-humble; il marmote des prieres presque toute la journée; il seroit charmé que nous nous joignissions à lui pour dire le rosaire, & réciter des litanies; mais je ne me suis point encore apperçu que la libéralité fût une de ses vertus; quant à la reconnoissance on ne sauroit l'accuser d'en manquer dans cette circonstance; le mal de mer l'a si fort tour-

menté pendant le danger, qu'il y a été tout à fait insensible; il ne croit pas qu'il ait été aussi éminent que nous le lui disons; il ne veut pas nous en croire sur notre simple parole; s'il y ajoutoit foi ce ne pourroit être qu'aux dépens de sa bourse. Si j'avois à choisir un compagnon de voyage pour faire avec moi le tour de monde, ce ne feroit pas sur lui que je jeterois les yeux, malgré sa grande dévotion.

Cette journée a été très-belle, le soleil a paru dans tout son éclat: cependant la mer n'étant pas encore aussi tranquille que nous l'aurions souhaité; nous n'avons pas jugé à propos de remonter dans notre félouque; nous avons tous mal à la gorge; ce qui est la suite des efforts que nous avons faits pour vomir. J'ai monté ce matin un mulet, & ai été me promener sur une haute montagne à l'opposite de la ville pour reconnoitre le château de *Montalban* situé à sa cime. On peut bien plutôt le nommer une tour quarrée, qu'un fort; car il est sans bastions, & ses fossés ne sont point aussi profonds qu'ils devroient l'être; mais la difficulté d'y monter le fait regarder comme très-fort; & ce ne fut qu'après avoir perdu

bien du monde que les François s'en emparerent dans la derniere guerre. Du côté de l'Eſt, & beaucoup au deſſous, au bord de la mer, eſt la Citadelle, la ville, & la rade de *Ville franche*, le tout commandé par ce petit fort de *Montalban*. La vallée qui eſt entre *Montalban*, & *Nice* eſt une des plus riantes que l'on puiſſe voir. Plantées d'oliviers, d'arbres fruitiers, & pleine d'habitations, dont la plûpart ſont des maiſons de Campagne appartenantes aux gens de *Nice*. Cette ville avoit autrefois une autre fortreſſe qui y étoit contigue; mais après un ſiege long & meurtrier étant tombée entre les mains des François, elle fut non ſeulement démantelée par ordre de Louis XIV, mais les pierres de ſes murailles furent encores tranſportées à *Antibes*, dont elles ont ſervi à augmenter les fortifications. Ce Roi de guerriere mémoire nous a joué pluſieurs tours de cette eſpece, & n'a pas détruit moins de dix Citadelles que nous avions alors dans les différentes parties des Etats de notre Souverain. Cependant depuis nous en avons conſtruit un ſi grand nombre de nouvelles, que lorſque les François ſe foureront dans la tête de venir nous

attaquer, nous trouverons toujours moyen de leur tailler assez de besogne.

L'air de *Nice* & celui des montagnes qui l'environnent, est regardé comme un des plus salutaires que ceux qui sont attaqués de phtisie puissent respirer. Cette prévention que je m'imagine être fondée sur l'expérience, est cause que plusieurs étrangers affligés de cette maladie, y viennent de temps en temps. Mais *Nice* est une si vilaine ville, & est si fort dénuée d'amusements, qu'il n'y a que le desir de prolonger mes jours, qui pût m'engager à m'y fixer.

Nous avons diné aujourd'hui à table d'hôte avec quelques personnes qui arrivoient de St. *Remo*, ville de cette côte appartenante aux Génois. Il s'est trouvé dans ce nombre un jeune homme dont les manieres douces & polies ont attiré mon attention : après diné je l'ai choisi pour faire une longue promenade avec moi. Comme nous revenions à l'hotellerie, en nous entretenant de nos poëtes Italiens, qu'il paroit connoitre assez passablement ; il a tout d'un coup cessé de parler, & a regardé avec un air détonnement très-fortement exprimé,

un Caroſſe qui a paſſé près de nous, & qui alloit de la ville au port.

Connoitriez-vous lui ais-je dit, les Dames qui ſont dans ce Caroſſe, & que vous me paroiſſez regarder ſi attentivement?

Eſt-ce-là, m'a-t-il répondu, ce qu'on appelle un Caroſſe?

Certainement, lui ais-je dit, c'eſt le premier que vous voyez?

Je n'en avois jamais vu de ma vie, dit-il, n'ayant encore jamais quitté le lieu de ma naiſſance, & ceci eſt ma premiere ſortie. Je ſuis venu avec quelques parents pour chercher un ami que nous devons ramener à St. *Remo.*

Quoique ce Caroſſe n'eût rien d'extraordinaire; voyant qu'il s'arrêtoit & que les Dames qui y étoient en ſortoient pour ſe promener, nous avons été l'examiner: je lui ai expliqué l'uſage de ſes différentes parties auſſi clairement, & auſſi exactement que je l'ai pu, à ſa grande ſatisfaction. Je n'avois jamais cru auparavant qu'il eût pu ſe trouver quelqu'un en Italie qui eût atteint ſa vingtieme année, ſans avoir vu de Caroſſe.

Il me conviendroit tout auſſi bien de cette

cette ville, de traverſer la grande montagne de *Tende* & paſſant par *Cuneo* & *Raconigi* de me rendre à Turin; mais il eſt déjà tombé une trop grande quantité de neige ſur cette montagne, à ce qu'on m'a dit; ainſi je m'en tiendrai à mon premier projet qui eſt de la côtoyer ſous la conduite du *Patron Antoine*, jusqu'à Gênes; & de me rendre de là au logis par la voie d'Alexandrie & de Caſal; ce chemin eſt plus long, mais il eſt moins pénible.



LETRRE LXXXV.

Poudre à Canon sous l'eau. Nice *rivale peu formidable de* Gênes *&* *de* Livourne. *Véracité Espagnole. Menteries Françoises, & urbanité Françoise.*

Monaco, 15 *Novembre* 1760.

J'AI paſſé preſque toute ma matinée à regarder quelques ouvriers occupés à briſer un rocher qui ſe trouve à-peu-près au milieu de la rade de *Nice*. Quoiqu'il ſoit preſqu'entierement ſous l'eau, ils ont une méthode par le moyen de laquelle ils le perforent, & y font pluſieurs trous qui ont, à ce qu'on m'a dit, près d'une palme de profondeur, & qu'ils rempliſſent de poudre à canon. Comme cette opération eſt continuellement répétée, & que la poudre eſt allumée à l'aide d'un tube au même inſtant que le trou eſt fait & rempli, ce rocher ſera bientôt réduit en morceaux, & la rade

en état d'admettre de beaucoup plus gros vaiſſeaux que ceux qui y mouillent actuellement ; ce qui ne ſauroit manquer d'augmenter le commerce de la ville, qui a été déclarée, depuis peu d'années, port franc.

Nice ne ſera pourtant jamais une rivale bien formidable pour les deux ports francs qui ſont dans ſon voiſinage ; ſavoir *Gênes* & *Livourne* : de quelque nature que ſoient les privileges que le Souverain pourra lui accorder, à cauſe de la longue chaine de montagnes eſcarpées qui ſont derriere elle, & qui rendent le tranſport des marchandiſes qui entrent & ſortent du Piémont, & des autres états de notre Roi, trop couteux : d'ailleurs les productions de cette ville & de ſes environs ne ſont pas aſſez conſidérables pour fournir un certain fonds de commerce à ſes habitans, à l'exception de l'huile & du vin, qui, quoiqu'excellents dans leurs qualités reſpectives, ne ſont pas aſſez abondants pour pouvoir fournir des Cargaiſons à un grand nombre de vaiſſeaux marchands.

Vers les trois heures de l'après-midi, la mer étant tout à fait calme, nous nous ſommes mis en route pour *Monaco* en

tournant autour d'un Cap qui s'avance dans la mer au point de tripler la diſtance qu'il y a par eau de *Nice* à cette ville, qui en traverſant les montagnes n'eſt que de trois milles.

Il étoit ſi tard lorſque nous ſommes arrivés, qu'il ne nous a pas été poſſible de voir la ville, qui eſt ſituée ſur la hauteur d'un promontoire ſtérile ; & que nous avons été forcés de nous loger dans une hôtellerie voiſine du port ; ſi nous ne partons pas demain de trop bonne heure j'aurai vraiſemblablement quelque choſe de plus à vous dire de *Monaco* : mais en attendant pour allonger un peu ma lettre, & paſſer une demie heure ; permettez que, retournant en arriere, je jette un coup d'œil ſur le pays que j'ai traverſé depuis que j'ai quitté les Pyrenées, & qu'en véritable voyageur, je m'étende un peu ſur les qualités les plus remarquables de ſes habitans.

J'ai oui fréquemment répéter que les François étoient naturellement gais ; cette opinion eſt ſi bien enracinée chez nous, que je crains de paſſer pour un ridicule en me hazardant à la contredire. Mais pourquoi ne me feroit-il pas per-

mis de dire librement mon ſentiment ſur cette matiere, auſſi bien que les voyageurs, qui m'ont précédé ; moi qui ai traverſé ce Royaume en tous ſens, & y ai ſéjourné à diverſes repriſes, tant dans la Capitale que dans les Provinces?

Peut-être y a-t-il de ma faute ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'ai jamais apperçu chez les François ce penchant général à la gaieté que l'on prétend leur être naturel ; ainſi je ne ſaurois convenir que cette qualité ſoit un de leurs caracteres nationaux.

Il y a certainement une différence très-remarquable entre les François que je vois depuis quinze jours, & ceux qui habitent les provinces oppoſées. Les Languedociens & les Provençaux ont réellement en général une phiſionomie qui annonce une plus grande vivacité que celle des Normands & des Picards. Cependant que les François généralement parlant ſoient naturellement plus gais que leurs voiſins, c'eſt ce que leur extérieur n'a jamais pu me faire comprendre ; & ſi l'on venoit à me demander ma façon de penſer à ce ſujet, & que l'on exigeât que je decidaſſe qui l'emporte, d'eux ou

des Eſpagnols, je n'héſiterois pas un moment à me déclarer en faveur de ces derniers, dont la gaieté eſt plus conſtante, & paroit plus fréquemment, & plus ouvertement.

Parcourez l'Eſpagne, comme je viens de faire, & au moins tous les ſoirs, il y a dix contre un à parier, que partout où vous arriverez, vous trouverez des gens qui feront éclater leur gaieté par leurs chants & par leurs danſes ; l'on doit ſans doute être convaincu que le peuple le plus enjoué eſt celui qui donne le plus de marques de joie. Il n'y a presque perſonne en Eſpagne qui ne ſache manier la guitarre & les caſtagnettes, & il ne ſe trouvera pas une ſeule perſonne ſur cent qui ne ſache danſer. Le *Fandango* & la *Séguedilla*, qui ſont leurs danſes nationales, ſont danſées tous les jours, en tous lieux, & par toute espece de gens. Il n'en eſt pas de même des François: traverſez tout le Royaume vingt fois de ſuite par différens côtés, à peine rencontrerez-vous une ſeule fois dans votre route un cercle de payſans dans les villages, ou de gens du peuple dans les villes, aſſemblés pour danſer; nul

inſtrument particulier n'eſt généralement en vogue dans aucune de leurs provinces, excepté en Provence, qui eſt la ſeule dans laquelle on voie un peu fréquemment les gens de la campagne excités à la joie & à la danſe, par le ſon du *fifre* & du *tambourin.*

Si les actions les plus ſouvent répétées par la multitude dans chaque pays, doivent être réputées dénoter le caractere de la nation qui l'habite, je ſerois tenté d'avancer, que l'un des caractériſques les plus remarquables du François, du moins du gros de la nation, c'eſt-à-dire des gens de la derniere claſſe, eſt plutôt la fauſſeté que la gaieté: il n'eſt pas moins ſurprenant que déſagréable de voir combien ce vice mépriſable a d'empire dans toutes les parties du Royaume que j'ai viſitées. Entrez dans une boutique pour y acheter quelque choſe, & ſoyez ſur que le marchand, ſa femme, ſon fils, ſa fille, ſon garçon de boutique, ſa ſervante, tous ceux qui l'environnent, vous aſſureront ſur leur *honneur*, ſur *leur foi*, & ſur leur *parole*, que ce que vous marchandez lui coute *vingt* ſols, quoiqu'il vous le donne ſouvent pour dix, pourvû

que vous ayez la patience d'attendre, il vous le donnera bientôt pour ce que vous lui offrez. La question la moins importante eſt généralement répondue par une menterie, ſoit à l'hotellerie ou à la poſte; je n'ai jamais mangé à table d'hôte, que je n'aie été dans le cas de m'appercevoir que des gens que l'on auroit pris à leur habillement pour des gens de marque, ſe trouvoient entichés de ce vice. Il eſt vrai que leurs menteries ordinaires ſont de peu d'importance; ce ſont cependant toujours des menteries dans toutes les formes, & généralement ſi palpables, que ceux qui les diſent doivent s'appercevoir eux-mêmes que les gens les plus crédules ne ſauroient les prendre pour des vérités, j'en ai cependant entendu débiter une ſi grande quantité pendant tout un diné; & cela avec tant d'aſſurance & d'impudence, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver un pareil exemple, du moins autant que j'ai pu l'obſerver, dans aucun autre pays.

Il n'eſt perſonne qui ait obſervé l'eſpece humaine avec un peu d'attention, qui ne convienne que le nombre de gens qui ſe plaiſent à mentir ne ſoit très-conſidé-

ſidérable par tout. Mais je ne ſaurois m'empêcher de dire en faveur des Eſpagnols, qu'ils ont plus d'amour pour la vérité qu'aucune nation que j'aie encore viſitée. Ils ont un proverbe qui dit. *El Eſpagnol no dice mentira. L'Eſpagnol ne ment point:* tous en général, autant que j'ai pu le voir dans ce voyage, prouvent la juſteſſe de ce proverbe.

Mais afin que vous n'inferiez pas de cette remarque un peu ſévere ſur ce vice caractériſtique de la nation Françoiſe que mon long ſéjour en Angleterre m'ait inſpiré cette ſotte antipathie pour eux, qui n'y eſt que trop générale, je dois vous dire, que je ſuis fort éloigné de penſer que les François valent moins qu'aucun autre peuple. Il eſt certain que le peu de ſcrupule qu'ils ſe font de mentir, déplairoit ſouverainement aux étrangers, ſi ce vice n'étoit pas racheté par un grand nombre d'excellentes qualités, qui ſont plus communes dans ce pays que dans aucun de ceux que j'ai parcourus, juſqu'à préſent.

La réputation que les François ont d'être la nation la plus polie de l'Europe, me paroît bien méritée par cette com-

plaisance, cet empressement d'obliger, & cette civilité que non contents d'exercer mutuellement entr'eux, ils témoignent en toute occasion aux étrangers qui voyagent dans le Royaume. Il y a une certaine souplesse dans leurs manieres, un penchant à plaire, & à être facilement contents des autres, un desir marqué d'être utile qui contribuent beaucoup à faire passer le temps agréablement & avec satisfaction. Les François caressent sans affection, flattent sans estimer, & savent servir sans penser à leurs intérêts: ils font tout cela avec une aisance, avec une promptitude, & surtout avec un air d'amitié qui ne sauroit manquer de captiver l'homme le plus froid, & de mettre de bonne humeur le plus bourru.

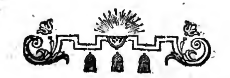
Comment peux-tu admirer les François (me direz-vous vraisemblablement,) pour de pareilles qualités? Pour une bonté qui n'est point bonté, puisqu'elle ne naît ni du cœur, ni du jugement?

Doucement, mes chers amis, ne vous pressez pas de me condamner avant d'entendre ce que j'ai à dire pour la justification de mon admiration & même de ma vénération pour les manieres Françoises.

Je m'imagine, que vous conviendrez ſans peine, que telle eſt la foibleſſe de la nature humaine qu'il eſt impoſſible, même au mortel le plus vertueux, d'aimer un grand nombre de gens avec un certain degré de chaleur, & de les ſervir tous avec un même zele.

Cela une fois poſé, je crois être fondé à dire, que l'on doit faire un grand cas des François à cauſe de leur caractere général de politeſſe ou d'urbanité: donnez lui le nom qui vous conviendra le mieux. Que peuvent-ils faire de plus, que d'en agir avec tous les hommes à peu de choſe près auſſi bien qu'on en agiroit avec ſon intime ami? Ne dois-je pas être plus reconnoiſſant d'une politeſſe que l'on me fait ſans aucune raiſon antérieure, que d'une autre qui aura en quelque maniere été extorquée par l'amitié, l'eſpérance, le vrai mérite, ou quelque autre motif auſſi puiſſant? N'eſt-ce pas être fort humain, de traiter un étranger tout à fait inconnu, avec une bonté qui, quoiqu'elle ne dérive pas d'une amitie ſincere, produit pourtant le même, ou à-peu-près le même effet, & me rend à-peu-près auſſi heureux

pour le moment ? Ce monde-ci feroit bien malheureux, fi perfonne n'étoit traité poliment qu'autant qu'il feroit d'un mérite reconnu & qu'on auroit de l'affection pour lui. En conféquence les François ont droit à mon eftime & à mes louanges, pour leur penchant décidé à l'urbanité qui les engage à être polis envers tous les hommes indiftinctement, fans fe montrer trop fcrupuleux fur le plus ou moins de mérite ; & ne confultant uniquement que l'intérêt général de l'humanité.



LETTRE LXXXVI.

Royaume en mignature, & ce qu'il contient.

Monaco, 16 *Novembre* 1760.

NOUS ſommes dans une ſaiſon orageuſe; & une tempête qui a regné toute la nuit, nous a retenus ici malgré nous: je ſuis pourtant enchanté qu'elle ne nous ait pas aſſailli en mer comme la derniere: nous ſommes à peine remis de la terreur qu'elle nous a cauſé. Le vent eſt actuellement beaucoup moins fort, & le ciel eſt redevenu ſerain; mais il faut que la mer ſoit tout à fait calme avant que nous oſions nous aventurer dans un bâtiment auſſi petit que notre felouque.

Ce délai me procure le moyen de pouvoir vous donner quelque détail ſur cette place que je n'aurois pas pu viſiter ſans cela.

Monaco, ainſi que je vous l'ai dit hier, eſt ſituée ſur un rocher ſi ſtérile qu'il a donné lieu à ce proverbe rimé.

Son Monaco sopp' uno scoglio.
Non semino, e non riceglio:
Eppure mangiar voglio.

C'est-à-dire: Je suis Monaco, situé sur un roc, je ne seme, ni ne moissonne, cependant je ne veux pas me passer de manger. Ce dernier vers fait l'éloge de ses habitans.

La principauté, dont Monaco est la Capitale, est placée entre une suite de montagnes à-peu-près perpendiculaires, dont la partie la plus élevée est absolument nue & pelée: mais l'inférieure est presque toujours verte, étant arrosée par l'eau qui filtre à travers les rochers, & ombragée par une grande quantité d'arbres, parmi lesquels l'olivier, & le citronier dominent; on y voit aussi un peu de vignes répandues çà & là.

La principauté a à-peu-près sept milles d'étendue du côté de l'est de *Monaco*, & n'a pas plus d'un mille de largeur dans l'endroit où elle en a le plus. On pourroit aisément faire une Isle de cette ville en coupant une petite langue de terre qui la joint au continent. Elle est fortifiée, & a un bataillon de troupes Françoises qui forme sa garnison. Je ne conçois

pas pourquoi ce Prince y reçoit des soldats qui sont sous les ordres d'un Commandant qui ne dépend point de lui: ni notre Roi, ni les Génois, qui sont ses seuls voisins n'ont jamais formé la moindre prétention sur son chétif Empire, ni ne penseront jamais qu'il vaille la peine de lui être enlevé. Si cela arrivoit jamais, surtout de la part de notre Monarque, à quoi pourroit servir cette garnison? La ville & la principauté ne tiendroient pas bien longtemps, car la partie élevée des montagnes est de la dépendance de *Nice*; & de ces hauteurs dont elle est commandée de toutes parts, il seroit facile de la foudroyer, & de la forcer à se rendre.

Ce matin, à la pointe du jour, j'ai été visiter cette humble Métropole; j'ai grimpé un chemin fort escarpé, pavé de briques, dont il n'y a que les hommes de pied, & les ânes qui puissent faire usage. Il n'est pas permis aux chevaux & aux mulets d'y passer; leurs fers pourroient l'endommager.

Vous-vous imaginez bien que ma curiosité n'a pas eu besoin de beaucoup de temps pour être satisfaite; car la ville

ne contient guere que deux cents maisons très-ordinaires, qui forment trois ou quatre rues fort petites: on m'avoit assuré hier au soir qu'il ne s'y trouvoit point de potence parce que les habitans ne commettent jamais de crimes qui la méritent. Une partie de cette assertion s'est trouvée destituée de fondement; puisque l'un des premiers objets qui m'a frappé a été une potence bâtie en briques placée sur l'un des remparts. Il est vrai qu'elle étoit en ruines & qu'elle ne m'a pas paru avoir été, depuis plusieurs années, en état de servir.

Les deux principaux édifices de la ville (outre le palais du Prince) sont deux Eglises; l'une desquelles est accompagnée d'un couvent, où une douzaine de Religieuses élevent un nombre à-peu-près égal de jeunes pensionnaires. Ces deux édifices sont proportionnés aux autres bâtimens de la ville, & ressemblent à de petites Chapelles.

Quant au palais, du Prince; c'est un édifice qui ne feroit point déshonneur à aucune de nos villes d'Italie. Les murs extérieurs sont peints, & représentent des soldats armés de toutes pieces. L'air

de *Monaco* eſt ſi pur, que ces figures n'en ont point été endommagées, quoiqu'elles exiſtent depuis plus d'un ſiecle: on m'a aſſuré qu'il avoit pluſieurs appartements magnifiques, très bien meublés, & décorés de tableaux de nos plus fameux peintres. Comme il eſt ſitué ſur le bord d'un rocher élevé, on a de ſes fenêtres une vue très-étendue de la mer, & celle de toutes les poſſeſſions du propriétaire.

Monaco n'eſt pourtant pas la ſeule ville qui ſe trouve dans cette principauté. Il y a encore *Menton* à l'une des extrémités du pays, qui eſt beaucoup plus conſidérable que la capitale & contient près de mille habitans de plus. Le Prince a dans cette derniere ville un ſecond palais, outre une maiſon de plaiſance près du village de *Roccabruna* qui eſt préciſément à moitié chemin entre *Menton* & *Monaco.*

Le Souverain actuel, qui vit en France, & eſt Duc & Pair du Royaume ſous le tître de *Valentinois*, vient quelquefois viſiter ſes ſujets : vous ne ſauriez vous imaginer quelle eſt leur ſatisfaction lorsqu'ils le poſſedent. Il n'y en a point au monde qui chériſſent plus leur Prince que ceux-ci; ce n'eſt pas ſans raiſon, puiſqu'il

n'en exige jamais d'impôt. Le ſeul qui ſubſiſte eſt un treizieme du produit annuel de leurs terres; encore ont-ils l'option de le payer en nature ou en argent: vous ſentez qu'ils ne ſont pas trop foulés.

Toute la principauté n'ayant que quatre milles quarrés, on s'imagineroit que la treizieme partie de ſes productions devroit former un revenu bien peu conſidérable: il eſt cependant certain qu'il ne va pas à moins de cent mille Livres. Il y a une ſi grande différence entre nos terres des environs de Turin & celles de ce pays, que vingt de nos arpents n'en valent pas un de ceux-ci; parce que ces derniers produiſent des oliviers, dont un ſeul vaut un champ ſemé en bled ou en tout autre grain.

Le produit de cette étroite ſuperficie, en y joignant ce qu'on tire de la mer, & d'un petit commerce, nourrit tous les habitants de ce petit coin du monde, dont aucun n'a l'air indigent, quoiqu'il n'y en ait aucun qu'on puiſſe nommer opulent: les plus riches Bourgeois de *Monaco*, à ce qu'on m'a aſſuré, ayant à peine mille livres de revenu: cependant leur nombre monte à ſix mille, ſavoir deux mille à

Monaco trois à *Menton*, environ cinq cents à *Roccabruna* & les autres cinq cents desperſés dans le reſte du pays.

La monnoie courante ici, eſt l'argent de France, de Piémont, de Gênes, & celle du pays. Je me ſuis procuré un *liard*, un *ſol*, & une piece de *douze ſols* de cette derniere. Le liard & le ſol ſont de cuivre, & la piece de douze ſols eſt d'argent; elle a d'un côté l'effigie du Prince avec cette légende D. G. *princeps Monœci*, c'eſt-à-dire, par la Grace de Dieu Prince de *Monaco*. Les armes du Prince occupent le revers avec ces mots autour: *Dux Valent. Par. Franciæ.* (Duc de Valentinois, Pair de France) on m'a dit qu'il y avoit encore des pieces de *vingt-quatre ſols* d'argent, & des *piſtoles d'or* valant vingt-quatre livres de France, mais il ne m'a pas été poſſible de me procurer ces deux dernieres, parce qu'il n'y a point ici de monnoie plus rare que celle du Souverain qui n'a point de balancier & eſt obligé de la faire fabriquer en France; ce qu'il n'a pas jugé à-propos de faire depuis pluſieurs années.

Comme la pluie a duré toute la matinée, j'ai été obligé de me ſervir d'un parapluie pendant ma promenade dans la

plus grande partie de cet Etat. Je l'ai faite le long d'un beau chemin de Caroſſe que le Prince a fait faire depuis peu, de *Monaco* à *Menton*, ſur le bord de la mer, pour la commodité de ſon épouſe, qui lorſqu'elle eſt ici, ſe promene dans ſon Caroſſe, qui eſt le ſeul qu'on y ait jamais vu. Ils ont pour leurs perſonnes une garde de vingt hommes, qui ſont en habits d'écarlatte galonnés en argent; cette troupe compoſe toute l'armée de ce Prince. Quant à ſa marine elle eſt un peu plus conſidérable, conſiſtant en deux barques ou vaiſſeaux; donnez leur le nom que vous voudrez, l'une deſquelles porte quarante hommes armés de fuſils & de ſabres, l'autre ſoixante hommes & huit pierriers; forces de pigmées, me direz-vous: elles ſont cependant ſuffiſantes pour mettre à contribution tous les petits bâtimens qu'on peut appercevoir; il n'y a aucun vaiſſeau ou barque plus foiblement armée, qui oſât ramer ou faire voile dans cette mer, ſans payer une ſomme modique, que ce Prince a le droit indiſputable d'exiger pour l'entretien des différens fanaux qu'il fait allumer dans pluſieurs endroits de la côte pour l'utilité des navigateurs. Notre felouque, qui n'a pour toute défenſe

qu'une demie douzaine de couteaux rouillés qui peuvent à peine couper du pain, n'a pas été dans le cas de se soustraire à cet impôt; le *Patron Antoine* a été obligé de débourser vingt sols en entrant dans le port, qu'on nommeroit à plus juste titre étang, si l'un de ses côtés n'étoit pas ouvert, & ne donnoit pas une libre entrée à la mer qui lui fournit un peu d'eau; il n'a pas assez de profondeur pour admettre des bâtimens de quelque conséquence.

Je crains que ma rélation ne vous fasse rire; il est bien difficile de s'en empêcher lorsqu'il est question de choses d'une si petite importance. Mais ne seriez vous pas bien fiers si vous vous trouviez Souverains d'un Empire, fût-il encore plus en mignature que celui-ci? Quelque méprisable que puisse paroître celui de *Monaco*, comparé à l'ancien Empire Romain, à celui des Macédoniens; les gens les plus sensés se garderont bien de le regarder comme tel, en réfléchissant un instant au grand nombre de millions d'hommes qui ne possèdent pas un seul pouce de la superficie de ce globe. Je vous ai déja dit, que celle de cet Etat en a plusieurs, puisqu'il a près de quatre milles en quarré.

Badinage à part, il y a peu d'eſpace de terrein qui delecte autant la vue que celui-ci. Son ſol, couvert de quantité de plantes, forme un beau contraſte avec les rochers ſtériles qui l'environnent d'un côté, & avec la vaſte plaine liquide qui l'entoure de l'autre: il y a encore un ruiſſeau qui ſe précipte du haut de la montagne près de *Roccabruna* que l'on pourroit admirer pendant une demie heure entiere ſans trouver le temps long.

Mais j'entends une ſentinelle ſur le rempart crier *prenez garde à vous*; il faut que je prenne donc garde à moi, & que j'aille me coucher, la nuit étant déjà fort avancée.

Je ne dois pas oublier de vous dire, que le langage de ce peuple eſt un ſingulier dialecte, moitié Provençal & moitié Génois. Il y a beaucoup de gens parmi eux qui parlent François, & qui l'ont appris des ſoldats de la garniſon. L'univerſité de Monaco conſiſte en un College où l'on enſeigne les rudiments. Le temps ne m'a pas permis de m'informer de ce qui regarde la Juriſprudence du pays, & de la maniere dont la juſtice y eſt adminiſtrée.

LETTRE LXXVII.

Chapelle ſingulierement ornée. Point d'aventure en mer. Oies de mer. Anchiſe portant Enée. Ne mordez pas avec de mauvaiſes dents. Femmes modeſtes.

St. Remo, 17 Novembre 1760.

L'AIR étoit ſi peu agité ce matin, le ciel ſi pur, & la mer ſi paiſible, que nous ſommes partis de Monaco à ſept heures du matin, après avoir entendu la meſſe dans une chapelle éloignée d'environ un demi mille de l'hôtellerie. Le dedans de cette chapelle eſt ſingulierement orné de chaines, de fers, d'épées, de ſabres, de coutelas, de fuſils & de piſtolets pendus le long des murs, en forme d'*Ex-voto.* Elle eſt dédiée a *Ste. Dévote*, dont je ne me ſouviens pas d'avoir lu le nom dans le *Martyrologe.* Elle eſt patrone de la petite Monarchie, & eſt toute auſſi miraculeuſe que celles de ſon eſpece le ſont dans tous les lieux peu conſidérables

où elles le font beaucoup: témoin cette quantité d'inftruments de carnage & de mort qui font dans fa chapelle & qui par fa puiffante interceffion n'ont fait aucun mal à ceux qui les y ont dépofés.

Comme nous côtoyons la terre de fort près, nous avons apperçu *Lete*, joli village qui touche prefque la ville de *Ventimiglio*, dont la jurifdiction Epifcopale s'étend fur une partie de la dépendance de Nice, quoiqu'appartenante à un autre Souverain.

A *Lete*, qui n'eft pas éloigné de deux milles de *Menton*, commence le territoire de Gênes. *Ventimiglio* eft fortifiée; mais d'une maniere fi peu redoutable, que dans la derniere guerre nos troupes s'en emparerent en moins de huit jours.

Nous fommes arrivés ici à trois heures de l'après-midi. Comme St. *Remo* n'a point de port, il a fallu échouer la felouque fur un banc de fable, & les matelots nous ont portés à terre fur leurs épaules. Ainfi s'eft terminée notre navigation de la journée, qui n'a été que de trente à quarante milles; & ne nous a procuré aucune aventure bonne ou mauvaife, à l'exception de la rencontre d'un Sapin que le *Patron Antoine* préfume

avoir

avoir été déraciné & entrainé au bas des montagnes par la *Ventimiglié*, qui aura été grossie par les dernieres pluies qui l'auront rendue plus impétueuse.

Nous avons vu les traces de cette riviere qui s'étendoient à plus d'un mille du rivage; nous distinguions ses eaux de celles de la mer par leur mouvement progressif; & encore plus par la grande quantité de mousse, de feuilles, & de branches cassées dont elle étoit couverte. Une multitude *d'Ocha d'Aqua* ou d'oies marines voltigeoient tout autour, plongeoient pour en tirer je ne sais qu'elle espece de nourriture. *L'Ocha d'Aqua* est un bel oiseau autant que j'ai pu le voir, & prend son nom de la ressemblance, qu'il a avec une Oie ordinaire: si nous avions eu un fusil il nous auroit été facile d'en tirer plusieurs. Elles sont très-bonnes à manger à ce que nous a dit le *Patron Antoine*. Lorsqu'il m'a pris pour me porter à terre, il m'a fait naître l'idée d'un tableau qui contrasteroit merveilleusement avec celui Ed'née portant son pere: le *Patron* est à peu près du même âge qu'*Anchise* au moment que son fils se sauva avec lui de la ville embrasée, & je suis vraisemblablement tout aussi jeune que le héros Tro-

yen. Excusez la comparaison d'un héros Troyen avec votre frere; lorsque je manque de matiere il faut bien que j'écrive la premiere chose qui me passe par la tête.

St. *Remo* est une des villes les plus agréables de la côte de Ligurie: en général elle est bien bâtie, & a beaucoup d'apparence, vue de la mer. On assure qu'elle a plus de douze mille habitants, dont le principal revenu vient de la vente de leurs oranges & de leurs citrons, qui croissent sur les montagnes qui sont autour de la ville. On en donne ordinairement sur les lieux un millier pour deux Livres Génoises, & je vous laisse à penser combien il faut en vendre à ce prix pour entretenir une ville aussi peuplée: il ne leur est pas non plus permis d'en envoyer aucune à l'étranger, à moins qu'elle ne passe à travers d'une bague de fer, dont les Magistrats font usage au temps de la récolte. Ceux qui sont trop gros pour passer dans cette bague sont censés trop murs pour pouvoir être transportés.

Parmi les maisons de St. *Remo* la plus apparente est celle qui appartient à la famille des *Borias*, la plus opulente de la ville. Elle est si vaste quelle a précisé-

ment autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année lorſqu'elle n'eſt pas *Biſſextile:* du moins les habitans l'aſſurent; j'ai mieux aimé les croire ſur leur parole que de me donner la peine de les compter. Caprice ſingulier de celui qui l'a fait bâtir. Si le Gouvernement imitoit celui d'Angleterre en mettant un impôt ſur les fenêtres, ſes héritiers penſeroient vraiſemblablement qu'il leur ſeroit avantageux de la démolir. On prétend qu'il avoit un frere, qui ſe tourmenta beaucoup pour ſavoir exactement le nombre des confeſſionaux qui ſe trouvent dans les Egliſes de Rome. Il eſt difficile de décider qui étoit le plus ſot des deux.

Tandis qu'on préparoit le diné, j'ai été faire un tour dans la ville: ce que j'y ai vu de mieux a été une petite égliſe appartenante aux Religieuſes de la *viſitation.* Elle a trois autels du plus beau marbre. L'Egliſe des Jéſuites eſt auſſi très-jolie, & ornée avec goût. J'ai vu pluſieurs palmiers dans un jardin, dont les feuilles très-variées forment un joli ſpectacle; mais le climat eſt trop froid pour qu'ils produiſent des dattes comme en Afrique. Les gens de St. *Remo* jouiſſent depuis longtemps du privilege de fournir à Rome les

palmes dont on s'y sert le Dimanche des rameaux; ils sont obligés d'y en faire passer toutes les années une Cargaison. S'ils venoient à y manquer, ils perdroient ce privilege; mais tant qu'ils rempliront leur engagement il sera exclusif; il leur rapporte annuellement plusieurs milliers de scudis (20)

Les Génois ont depuis peu construit entre la ville & le bord de la mer, un petit fort pour tenir ce peuple en respect, il avoit cherché, il n'y a pas longtemps à secouer le joug de la République, sous prétexte qu'elle avoit voulu empiéter sur sa liberté, & lui avoit imposé des taxes qu'elle n'avoit pas le droit d'exiger. Les conséquences de cette révolte furent funestes à plusieurs des chefs, qui furent pris & envoyés aux galeres. Un corps de troupes Génoises les eut bientôt fait rentrer dans le devoir, & obligea quelques-uns des habitants les plus opulents à s'exiler de leur patrie, où ils laisserent leurs biens qui furent confisqués. Les bannis sont à présent occupés à solliciter à Vienne leur réhabilitation: vraisemblablement ils auront peine à l'obtenir, leur ville

(20) Un *scudi* vaut environ six Livres de France.

& leur territoire n'étant pas aſſez conſidérables pour mériter l'attention de cette Cour. Ils ont éprouvé par une triſte expérience, qu'ils auroient mieux fait de ſe tenir tranquilles, & de payer les impôts que la République a été forcée d'exiger après qu'elle a été épuiſée par nous & par les Allemands dans la derniere guerre. Avant de ſe hazarder à montrer les dents, il faut prudemment les eſſayer, & voir ſi les morſures qu'elles pourroient faire feroient utiles à quelque choſe: c'eſt à quoi ce peuple ne penſa pas; ce qui a rendu ſa condition pire qu'elle n'auroit été ſans cela; car le nouveau fort mettra leurs maîtres dans le cas de faire tout ce qu'ils voudront, ſans s'arrêter beaucoup à d'anciennes franchiſes, & à des droits négligés, & ſans force.

Malgré leur dernier accident, j'ai peu vu de peuple qui ſe préſentât d'une maniere plus avantageuſe; leurs habillemens ſont en général très-propres, j'ai beaucoup admiré la coeffure des femmes, qui n'eſt compoſée que d'un ruban rouge d'environ deux pouces de large, lié autour de la tête, & formant un gros nœud ſur le front. Elles ont leurs cheveux ſé-

parés par deux treſſes pendantes, ils ſont peignés avec ſoin. Quoique cette mode ſoit bien ſimple, elle donne à celles qui ſont naturellement jolies un air vif & piquant, & il y en a beaucoup de jolies. Un honnête marchand de citrons pour lequel mon petit ami de *Nice*, m'avoit donné un mot de recommandation, m'a aſſuré qu'il n'y avoit pas de femmes au monde auſſi douces, & auſſi modeſtes que celles-ci. Je ſuis aſſez porté à le croire, ſurtout lorſque je réfléchis que le luxe, ce grand corrupteur de l'innocence, n'a pu trouver moyen de s'introduire juſqu'ici & qu'il eſt aſſez probable qu'il ne s'y introduira jamais, St. *Remo* & ſon territoire étant entourés d'un côté par la mer & de l'autre par une montagne eſcarpée; de ſorte qu'il ſe trouve en quelque façon ſéparé du reſte du monde.



LETTRE LXXXVIII.

Felouque *mise à flot. Peu de gens placés dans le poste qu'ils devroient occuper.* Tonadillas, *chansons. Longue chaine d'habitations. Excellente fortresse.*

Savone, 18 *Novembre* 1760.

HIER, après que nous avons été portés à terre sur le dos de nos matelots, on a pareillement tiré la felouque de l'eau, de peur qu'un coup de mer ne vint à l'endommager, ou à l'enlever pendant la nuit. En conséquence il a fallu ce matin la remettre à flot avant notre départ: la maniere dont cette opération s'est faite a présenté un objet si pittoresque, que je n'ai pu m'empêcher d'être faché que mon ignorance du dessein m'empêchât d'en faire une esquisse. Imaginez-vous une partie de nos Argonautes se baissant jusqu'à terre pour excaver le sable qui se trouvoit devant la felouque avec leurs mains faute de pelles, afin quelle pût facilement arriver à la mer.

D'autres mettant des planches & des rouleaux deſſous pour l'aider à gliſſer: ceux-ci appuyant leurs épaules & leurs dos hallés contre ſes côtés : ceux là leurs têtes, & leurs hanches, tous s'aidants, tous faiſant des efforts ſur naturels, tous tendant chaque muſcle, & chaque nerf pour parvenir à leur but, leurs différens âges, le contraſte de leurs attitudes, leurs contorſions, les grimaces qu'ils faiſoient en travaillant avec tant d'ardeur, tout ſembloit demander un pinceau auſſi habile que celui de mon ami *Cipriani.* J'aurois bien voulu qu'il eût été là: je dis plus je voudrois qu'il fût toujours où je ſuis.

Tandis que je regardois attentivement nos Mariniers employés à un ouvrage auſſi rude, je me ſuis imaginé que la ſatisfaction d'une félouque ſeroit bien grande, ſi elle étoit ſuſceptible de quelque réflexion, & capable de goûter quelque plaiſir.

Une felouque (me ſuis-je dit) n'eſt utile que lorſqu'elle eſt dans l'eau ; & pour pouvoir la placer où elle ſerve à quelque choſe, voyez combien il faut de mains! ne ſeroit-ce pas une grande ſatisfaction que de ſe voir ainſi puiſſam-

ment

ment fecouru & fecondé pour arriver à la place où l'on pourroit fe diftinguer? Mais pourquoi cela eft-il fi rare à l'égard des hommes? Il y en a peu, oui très-peu, qui trouvent des mains de bonne volonté, & affez puiffantes pour les pouffer à des poftes, dans lefquels ils feroient de la plus grande utilité à leurs femblables: quels que foient vos talens, la force étrangere ne coopere jamais à vous faire parvenir où vous devriez être. En vain la nature vous auroit-elle doué des talens néceffaires pour devenir Poëte, ou Muficien, Hiftorien ou Miniftre d'Etat: vous vous trouverez obligé de conduire une charue, ou de porter un moufquet, ou de monter derriere un Caroffe en habit de livrée, ou même de remplir encore quelque emploi plus vil; parce que perfonne n'aura penfé à vous placer dans l'élément qui vous étoit convenable.

Il eft inutile de vous dire jufqu'où j'ai pouffé ces réflexions; vous pouvez les continuer vous mêmes à préfent que je vous ai mis fur la voie, & les laiffer aller auffi loin qu'elles pourront. Mais penfez combien il y a peu de gens, parmi ceux que vous connoiffez, & qui for-

ment le cercle de ceux avec qui vous vivez, qui aient jamais été ſecondés, & placés dans des poſtes convenables à leurs talens naturels & à leur génie. Je m'imagine, que vous aurez peine à en trouver un ſeul qui ait jamais eû le même bonheur que notre felouque a eu ce matin.

A peine étions nous éloignés d'un mille de St. *Remo*, qu'un petit vent frais de l'oueſt a fait quitter les rames à notre équipage, & tendre la voile, au moyen de laquelle nous avons fait trente milles dans l'eſpace d'un peu plus de trois heures: nous en avions encore autant juſqu'à *Savone*; un odieux calme ayant ſuccédé vers le midi à ce vent frais, les pauvres gens ont été obligés de ramer de toutes leurs forces juſqu'au ſoleil couché. Si *Cornacchini* n'avoit pas été avec nous, une navigation auſſi lente n'auroit pas manqué de nous paroitre aſſez ennuyeuſe, mais il avoit heureuſement acheté une guitarre à *Nice*, & il a charmé notre impatience par ſes ſons, & par ſon chant. Je n'ai jamais entendu perſonne mieux fredonner *ſotto voce* que lui: le grand nombre de *Seguedillas* & de *Tonadillas* qu'il a appris en Eſpagne, lui ont tout à fait

gagné le cœur de notre Andalous. Je crois vous avoir déjà dit qu'une *Tonadilla* eſt une ſinguliere compoſition en muſique, en partie chantée ſur différentes meſures, & en partie récitée: mais les couplets que l'on récite, doivent être prononcés de maniere, que le ton de la voix s'accorde avec le ſon : l'Italie n'a rien en fait de muſique, que j'aie jamais entendu d'auſſi véritablement gai qu'une *Tonadilla.*

Outre cet amuſement, j'ay eu encore celui d'examiner la côte à meſure que nous faiſions route: nous n'avons point voulu la perdre de. vue de crainte que dans cette ſaiſon peu conſtante le temps ne vint à changer ſubitement. Par ce moyen nous étions maitres d'aborder auſſitôt que nous le jugerions à propos; le ſouvenir du cruel *Savetier* n'eſt point encore ſorti de notre eſprit. Il n'y a pas dans l'univers entier un pays plus délicieux que la *Ligurie.* Il n'eſt compoſé, lorſqu'on le regarde de la mer, que de rochers & de vallées; le tout couvert de végétaux, qui font que la côte paroit toujours verte; Je m'étois d'abord propoſé de compter les villes & les villages qu'il y a depuis *Ventimiglio* juſqu'à

Gênes; mais leur grand nombre m'a bientôt fait oublier mon compte. Toute la côte ne paroit presque qu'une seule ville, tel est le nombre de ses habitans. En commençant particulierement au *Port Maurice* & finissant à *Oneglie*, la population est incroyable; car dans ce seul espace, qui n'a que cinq milles de longueur, & quatre de largeur, on compte, outre ces deux villes, pas moins de quarante villages.

Nous avons débarqué à *Savone* au moment que le soleil se couchoit, ainsi que je l'ai déjà dit, & avons été loger à une très-bonne hotellerie au dehors des murs. Si le temps continue à être aussi doux, nous partirons demain de bonne heure sans entrer dans la ville: ce sera sans regret de ma part, l'ayant déjà vue il y a quelques années. *Savone* est, après *Gênes*, la ville la plus considérable de la République, elle avoit autrefois un port très-vaste & très-sûr que l'on a en partie comblé, & mis hors d'état de recevoir de gros vaisseaux, parce qu'ils privoit *Gênes* d'une partie trop considérable de son commerce. Les habitans de *Savone* continuent à murmurer du tort qu'on leur a fait en gâtant leur

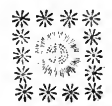
port ; mais ſuppoſant que leur ville fût le centre du pouvoir, à la place de Gênes, combien de temps croyez-vous que ſubſiſteroit le port de cette derniere ville? C'eſt l'intérêt, & non la méchanceté, qui a porté les Génois à ordonner la destruction du port de Savone: mais l'intérét à toujours l'air de la méchanceté, ſurtout lorſqu'il eſt ſoutenu par le pouvoir & qu'il eſt préjudiciable aux autres & il eſt auſſi naturel pour les gens de Savone de détéſter cet air, qu'il eſt naturel pour leur maîtres les Génois de tirer tout le parti poſſible de leur pouvoir.

Savone eſt commandée par une Citadelle, dont les murs & les foſſés ont été taillés dans le roc: cependant dans la derniere guerre nos troupes la prirent très-aiſément. Mais dès que notre Roi l'eut en ſa poſſeſſion, & qu'on lui eût donné des eſpérances quelle lui reſteroit pour toujours, il ordonna au *Chevalier Pinto*, qui avoit conduit ce ſiege, de la fortifier de ſon mieux. Ce brave ingénieur corrigea ſes nombreuſes irrégularités, éleva ſes murs, approfondit ſes foſſés, il la mit enfin dans un tel état, qu'elle paſſe à préſent pour imprénable. Je voudrois que cela fût vrai, & qu'il en fût de

même de toutes les fortreſſes d'Europe afin que les princes ne penſaſſent plus à faire la guerre, & à envahir mutuellement leurs poſſeſſions.

La ville de Savone ne contient pas moins de trente mille habitans, outre les cinq ou ſix mille de ſes fauxbourgs; & eſt une des mieux bâties que nous ayons en Italie, abondante en belles maiſons, en vaſtes Egliſes, en ſpacieux hôpitaux, & en toute autre eſpece d'édifices publics. Elle a un territoire fertile, qui a pluſieurs milles de largeur, & s'étend près de ſept milles dans les terres juſqu'à une énorme montagne, que j'ai une fois montée ſur une mule en deux heures. Nous étions alors en hiver, comme à préſent; je n'ai point oublié que je ſouffris beaucoup dans ce penible voyage. Le vent ſouffloit avec tant de violence ſur le ſommet de cette montagne, que je fus obligé de mettre pied à terre dans pluſieurs paſſages étroits, crainte d'être jeté dans des précipices. Qu'il eſt horrible de voyager comme je faiſois alors, à travers les montagnes de *Meſſanot* de *Malavſin* & de *Cartoz* dans un temps d'orage! toutes ces montagnes forment une longue chai-

ne, dont la partie ſeptentionale ſe trouve couverte de monceaux de neige gélés qui ont pluſieurs milles d'étendue : C'eſt la raiſon qui m'empêche de prendre la route qui traverſe le *haut Monferrat*, & m'ôte l'envie de viſiter dans ce moment le grand nombre de parens & d'amis que nous avons en différens endroits de cette province. Je ſais que mon arrivée imprévue leur ferait le plus grand plaiſir; & je ſuis ſûr qu'ils vuideroient plus d'une bouteille à l'honneur de mon heureuſe arrivée: mais la ſaiſon eſt beaucoup trop rude pour moi de ce côté pour que je quitte la felouque, Je les verrai au printemps prochain, ſans courir aucun riſque, & en voyageant tout à mon aiſe.



LETRRE LXXXIX.

Menteries des Aubergistes de Gênes. Dernier Gîte.

Gênes; 18. *Novembre*, 1760.

Nous sommes arrivés ici de *Savone* en moins de cinq heures, favorisés par un vent tout à fait prospere. L'horison étoit si clair au moment que nous sommes approchés de ce port, que nous avons été à même de jouir tout à notre aise de ce beau spectacle, & de contempler la ville entiere d'un coup d'œil. Quel magnifique demi-cercle! Rien à ce qu'on dit, ne sauroit y être comparé, que *Naples* & *Constantinople*. J'avois vu *Gênes*, plusieurs fois; mais aujourd'hui elle m'a plu, & m'étonne autant que jamais. C'est réellement une superbe ville.

Depuis dix ans que je ne l'ai vue, je m'apperçois que les Genois ont ajouté deux nouveaux fanaux à leur port, ce qui en rend l'entrée dans une nuit ob-

ſcure beaucoup moins difficile. Je n'ai pas pu m'empêcher de pouſſer un ſoupir en tournant la vue du côté de ces deux fanaux; en me rappellant qu'ils n'ont été placés dans cet endroit qu'à l'occaſion du naufrage d'un vaiſſeau dans lequel un de mes amis a perdu la vie, Pauvre *Guido Riviera!* Nous ne réciterons plus de vers enſemble.

Ayant montré nos billets au Bureau extérieur de ſanté, nous nous ſommes avancés vers le lieu du débarquement, où pluſieurs aubergiſtes nous attendoient pour nous offrir leurs ſervices.

Nous allons à *Ste. Marthe*, a dit *Cornacchini*, ainſi ne nous fatiguez pas par vos importunités.

Cette auberge, à répondu l'un d'eux, a été malheureuſement détruite par le feu il y a environ un mois, ainſi, Meſſieurs, vous ferez tout auſſi bien de venir à la *croix de Malthe*, où vous trouverez toutes ſortez de commodités, & ou vous ſerez tout auſſi bien traité que par tout ailleurs!

Si j'avois été ſeul, je ſerois tombé dans les filets de ce drôle, à la langue dorée; mais *Cornacchini*, qui connoiſſoit mieux que moi ces ſortes de gens, a per-

ſiſté à vouloir aller à *Ste. Marthe*, promettant ſeulement que ſi nous n'y trouvions point de logement nous irions à la croix de Malthe.

Mais, lui ais-je dit, pourquoi nous donner la peine d'aller chercher une hotellerie qui n'exiſte plus?

Parce que je ſuis ſûr, m'a-t-il répondu, que cet homme ment, & qu'elle n'eſt point brulée.

Cette réplique quoiqu'un peu bruſque, n'a point choqué notre homme: au lieu de témoigner du reſſentiment, il s'eſt contenté de ſoutenir ſon aſſertion, & de l'appuyer par des ſermens ſi poſitifs, & avec un air de ſi bonne foi, que j'ai été dans le cas de ne ſavoir qu'en croire, & que ce n'a pas été ſans peine que j'ai cédé aux inſtances de Cornacchini, & que je l'ai ſuivi à *Ste. Marthe*.

Les conjectures de *Cornacchini* ſe ſont trouvées juſtes; je n'aurois pu me taire ſur l'impudence, & la maniere effrontée avec laquelle ce premier aubergiſte avoit cherché à nous en impoſer, ſi un ſecond de la même eſpece ne m'avoit fermé la bouche: L'hote de *Ste. Marthe* a mis fin à ma ſurpriſe, en me diſant à notre entrée dans ſa maiſon que ce procédé

n'avoit rien que de fort ordinaire. J'ai moi même, dit-il, brulé si souvent son auberge, qu'il seroit un grand sot s'il laissoit échapper l'occasion de bruler la mienne toutes les fois qu'elle se présente. C'est notre coutume, a ajouté ce malheureux du plus grand sang froid, de nous incendier mutuellement de cette maniere; Chacun doit faire ses efforts pour attirer l'eau à son moulin.

Sans doute, lui ais-je répliqué, votre méthode est très-louable: Il est dommage qu'on ne vous mette pas tous à même de l'exercer aux galeres.

Bon, bon, m'a-t-il répondu, ne soyez point faché de nos plaisanteries. Nous vous traiterons très-bien.

J'ai été rendre visite sans perte de temps au Seigneur *Paolo Celesia*, mon digne ami, qui a résidé quelques années en Angleterre en qualité de ministre de la République, & s'y est marié avec une aimable Angloise. Il ne s'attendoient point l'un & l'autre à me voir, n'ayant point été prévenus de mon arrivée. J'ai passé dans leur compagnie, & dans celle de quelques anciennes connoissances une très-agréable soirée: Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour m'engager

à m'arrêter un ou deux jours ici; mais je me ſuis imaginé que vous commenceriez à être inquiet, ayant été beaucoup plus longtemps en chemin que je ne me le propoſois: d'ailleurs le voiſinage du lieu de ma naiſſance me donne envie de m'y rendre ſans m'expoſer à de nouveaux retards. Ainſi je prendrai la poſte demain à la pointe du jour, & j'eſpere être auprès de vous au ſoleil couchant. Après un ſi long & ſi heureux voyage: nous chanterons demain au ſoir tous enſemble dans la plus profonde humilité de nos cœurs, *Agimus tibi gratias, omnipotens Deus; pro univerſis beneficiis tuis, qui vivis & regnas in ſecula ſeculorom.*

FIN DU VOYAGE DE LONDRES À GÊNES.



APPENDIX

Pour l'Instruction de ceux, qui se proposent d'aller à Madrid par terre.

CHACUN sait que l'on ne peut entrer en Espagne, d'aucune province de France, qu'en traversant les Pirenées.

Les chemins à travers ces Montagnes ont chez les Espagnols deux dénominations différentes. Ceux qui admettent des voitures à roues portent le nom de *Caminos de ruedas*, & *Caminos de Herradura* sont ceux qui son trop étroits pour pareilles voitures. Un *Camino de Herradura* est généralement convenable pour une Mule. Il n'y a que les courriers qui y passent à cheval, changeant de chevaux aux différentes postes.

Le meilleur *Camino de ruedas* à travers ces Montagnes, est certainement celui que j'ai décrit dans les lettres précédentes. Mais pour épargner à mes lecteurs la peine de les parcourir une seconde fois, je vais le donner ici de nouveau, en commençant à *Perpignan* Capitale de la province de *Roussillon.*

ROUTE.

De *Perpignan* à *Madrid.*

	Nombre des lieues.
de *Perpignan* à *Boulon.*	5
de *Boulon* à *Bellegarde.* . . .	1
de *Bellegarde* à *Jonquiera*, premier village d'Eſpagne.	1
de *Jonquiera* à *Hoſtal nuevo.* .	2
d'*Hoſtal nuevo* à *Figueras.* . .	1½
de *Figueras* à *Sante Locaya.* . .	1
Ici on traverſe une riviere en bateau.	
de St. *Locaya* à *Boſcara.* . .	1½
de *Boſcara* à *Villa de muls.* . .	½
de *Villa de Muls* à *Medina.* . .	2
Ici on paſſe une Riviere ſur un pont.	
de *Medina* à *Girona.*	1
de *Girona* à *Hoſtal de Ceba.* . . .	1
d'*Hoſtal de Ceba à las Mallorquinas.*	2½
de *las Mallorquinas* à *Hoſtalrich.* .	2
d'*Hoſtalrich* à *Batloria.*	1
de *Batloria* à *Sanſeloni.*	1
de *Sanſeloni* à *Linarez.*	2
Ici on paſſe une riviere ſur un pont.	
de *Linarez* à la *Rocca.*	1
	27 lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	27
de la *Rocca* à *Monmélo.* . . .	1
de *Monmélo* à las *Hoſtals.* . .	1
de las *Hoſtals* à *Moncada.* . .	1
de *Moncada* à *ſant Andrés.* . .	1
de *ſant Andrés* à *Barcelonne.* . .	1
de *Barcelonne* à *Hoſpitalet.* . .	1
d'*Hoſpitalet* à *ſan Feliu.* . . .	- ¼
de *ſan Feliu* à *Molin de Reys.* .	- ½
Ici on paſſe une riviere ſur un pont.	
de *Molin de Reys* à *ſant Andrea.* .	1
Ici on paſſe une riviere ſur un pont.	
de *ſant Andréa* à *Martorel.* . .	1
de *Martorel* à *la Veguda.* . . .	1
de la *Veguda* à Piera. . .	2
de *Piera* à *Valbona.*	- ½
de *Valbona* à *Puente de la Reyna.*	- ½
Ici on paſſe une riviere à gué.	
de *Puente de la Reyna* à *la Pobla.*	1
On repaſſe ici à gué une ſeconde fois la même riviere.	
de la *Pobla* à *Villanova.* . .	- ¾
de *Villanova* à *Ignalada.* . . .	- ½
	42 lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	42
d'*Ignalada* à *Yorba*.	1
d'*Yorba* à *Meson del Gancho*. . .	1
de *Meson del Gancho* à *santa Maria*.	½
de *santa Maria* à *Porcarises*. .	1½
de *Porcarises* à *Meson nuevo de Monmaneu*.	½
de *Meson nuevo* à *Hostalets*. . .	1½
d'*Hostalets* à *Cerbera*.	1
de *Cerbera* à *Curulla*. . . .	1
de *Curulla* à *Sarrega*.	1
de *Sarrega* à *Villagrasa*. . . .	1
de *Villagrasa* à *Belpuch*. . . .	1
de *Belpuch* à *Gormez*.	1
de *Gormez* à *Mollerusa*. . . .	1
de *Mollerusa* à *Belloch*. . . .	2
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Belloch* à *Lerida*.	2
de *Lerida* à *Alcaraz* derniere ville de Catalogne.	2
Ici on passe une riviere sur un pont.	
d'*Alcaraz* à *Fraga* premiere ville d'Aragon.	3
de *Fraga* à *Venta de fraga*. . .	2
	66 lieues.

de

	Nombre des lieues.
d'autre part.	66
de *Venta de fraga* à *Candasnos*. .	2
de *Candasnos* à *Pennalba*. . .	$1\frac{1}{2}$
de *Pennalba* à *Bujalaroz*. . . .	$1\frac{1}{2}$
de *Bujalaroz* à *venta de ſanta Lucia*.	3
de *Venta de ſanta Lucia* à *Oſera*.	2
d'*Oſera* à *Villa franca de Ebro*. .	2
de *Villa Franca* à *Alfajarin*. . . .	1
d'*Alfajarin* à *Puebla de Alſinden*. . .	1

Ici on paſſe deux rivieres, le *Gallego* & *l'Ebre* ſur deux ponts.

de *Puebla* à *Saragoſſe*.	3
de *Saragoſſe* à *Santafé*. . . .	1
de *Santafé* à *Maria*.	1
de *Maria* à *Venta de Martorita*. . .	1
de *Venta de Martorita* à *Venta de Mazota*.	- $\frac{1}{2}$
de *Venta de Mazota* à *La muela*. .	- $\frac{1}{2}$
de *La Muela* à *Longares*. . .	3
de *Longares* à *Carinenna*. . . .	1
de *Carinenna* à *Venta de ſan Martin*.	2
de *Venta de ſan Martin* à *Maynar*.	$1\frac{1}{2}$
de *Maynar* à *Retaſcon*. . . .	1
	$95\frac{1}{2}$ lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	$95\frac{1}{2}$
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Retascon* à *Daroca*.	1
de *Daroca* à *Used* derniere ville d'Aragon.	2
d'*Used* à *Embid*.	3
d'*Embid* à *Fortuera*.	1
de *Fortuera* à *Tartanedo*.	2
de *Tartanedo* à *Concha*.	1
de *Concha* à *Anchuela del Campo* derniere ville du district nommé *El partido de Molina*.	1
d'*Anchuela del campo* à *Barbacil*. .	2
de *Barbacil* à *Maranchon*. . . .	1
de *Maranchon* à *Aquilarejo*. . . .	2
d'*Aquilarejo*, à *Alcolea* derniere ville de la province ou du district nommé *Desoria*. , ...	1
d'*Alcolea* à *Torremocha*. . . .	2
de *Torremocha* à *Algora*. . . .	1
d'*Algora* à *Grajanejos*.	4
de *Grajanejos* à *Triqueque*. . .	2
de *Triqueque* à *Torrija*. . . .	1
	$122\frac{1}{2}$ lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	$122\frac{1}{2}$
de *Torrija* à *Valdenoches.*	2
de *Valdenoches à Guadalaxara.* .	1

Ici on paſſe une riviere ſur un pont auquel finit le diſtrict ou *Partido* de *Guadalaxara* & commence celui de *Alcarria.*

de *Guadalaxara* à *Venta de ſan Juan.*	2
de *Venta de ſan Juan* à *Venta de Meco.* . . . . :	1
de *Venta de Meco* à *Alcala de henarez*, premiere ville de la nouvelle Caſtille.	1

Ici on paſſe deux petites rivieres à gué.

d'*Alcala* à *Forréjon de Ardoz.* .	2

Ici on paſſe encore une troiſieme riviere à gué.

d'*Ardoz* à *Puente de viveros.* . .	1
de *Puente de viveros* à *Réjas.* .	1
de *Réjas* à *Alameda.*	$\frac{1}{2}$
d'*Alameda* à *Camillejas.*	$\frac{1}{2}$
	$134\frac{1}{2}$ lieues.

Nombre des lieues.

d'autre part. 134½

Ici on passe une autre petite riviere à gué.

de *Canillejas* à *Madrid.* . . . 1

Total des lieues de *Perpignan* à *Madrid.* 135½

On sait très-bien, qu'on ne sauroit courir la poste en voiture dans aucune partie de l'Espagne, mais seulement à cheval à la maniere des courriers. Un de ceux-ci me dit, en Espagne, qu'il n'y a nulle part en Europe d'aussi bons chevaux pour cela que dans ce pays: peu de gens choisissent malgré cela cette maniere de voyager; & ceux qui sont dans l'intention de suivre la route que je viens de détailler ou toute autre d'Espagne, & qui ne se soucient pas de la faire à cheval, doivent avoir leur propre voiture, & louer des mules ou des chevaux: autrement ils sont obligés d'arrêter une voiture & des mules à *Perpignan*, où l'on peut toujours s'en procurer. Ceux qui font le voyage avec leurs propres voitures le trouveront fort cher, parce qu'en ce cas les muletiers ou les *Calesseros* doivent retourner de *Madrid*

à *Perpignan* pour aller chercher leurs chaises, & il est clair qu'il faut leur payer l'allée & le retour; ce qui feroit différent s'ils les avoient avec eux, & qu'ils eussent l'expectative de pouvoir ramener quelqu'autre voyageur. La dépense de deux mules & de leur conducteur se monte ordinairement de seize à dix-huit livres par jour, sur le pied de dix à onze lieues. Lorsqu'on veut aller plus vîte, il faut payer cinq à six francs de plus: les muletiers étant alors obligés de changer de bêtes à *Barcelonne* & à *Saragosse*.

Il y a deux autres grandes routes, ou *Caminos de ruedas* à travers les Pirenées; l'une va de *Bayonne* à *Pampelune*, l'autre de *Bayonne* à *Vittoria*. *Bayonne* est la derniere ville considérable de France du côté de la Biscaye. *Pampelune* est la capitale de la *Navarre*, & *Vittoria* (si je ne me trompe) est la principale ville de la petite Province d'*Alavala*.

ROUTE.

De *Bayonne* à *Pampelune*.

	Nombre des lieues.
de *Bayonne* à *Médiondo*. . . .	4
de *Médiondo* à *ſan Juan pie de puerto*.	4
de *ſan Juan* à *Roncesvalles*. . .	4
de *Roncesvalles* à *Burguete*. . .	2
de *Burguete* à *Eſpinar*. . . .	1
d'*Eſpinar* à *Eſcaret*.	1
d'*Eſcaret* à *Zubiri*.	1
de *Zubiri* à *Verdey*.	1
de *Verdey* à *Garſuena*.	½
de *Garſuena* à *Ancholit*. . . .	½
de *Ancholit* à *Irot*.	½
de *Irot* à *Zabaldica*.	1
de *Zabaldica* à *Ugarte*.	½
de *Ugarte* à *Villalva*.	1
de *Villalva* à *Pampelune*. . . .	1
Total des lieues de *Bayonne* à *Pampelune*.	23

Il y a pluſieurs endroits de cette route qui ſont très-mauvais. Entre *ſan Juan Pie de Puerto & Roncesvalles* on trouve

du côté de la France une affreuſe pente de montagne, que l'on ne ſauroit deſcendre en Caroſſe, ſans le ſecours de quatre paires de bœufs, c'eſt-à-dire une paire pour trainer la voiture, & les trois autres pour la retenir par derriere, afin qu'elle deſcende moins rapidement.

Le pays des environs de *Roncestalles*, (Ronçevaux) & de *ſan Juan* eſt pierreux de tous côtés pendant l'eſpace de pluſieurs lieues, il n'y en a cependant aucun dont il ſoit plus queſtion dans les anciens romans & dans les vieux poëmes; ni aucune bataille qui ait été plus ſouvent décrite, que celle de *Ronçevaux*, dans laquelle *Roland* & les douze pairs de France perdirent la vie. Les reſtes du brave Renaud ont été dépoſés dans la petite Egliſe du chetif village de *Roncevaux*; l'on y a conſervé pendant pluſieurs ſiecles ſon armure, ou partie de ſes armes. C'eſt du moins ce qu'aſſurent les gens du pays.

ROUTE.

De *Bayonne* à *Vittoria.*

	Nombre des lieues.
de *Bayonne* à la riviere de *Bidaſſoa* nommée *Beovia* par les Eſpagnols.	6
de cette riviere juſqu'à *Irun.* . .	$\frac{1}{2}$
d'*Irun* juſqu'à *ſan Sebaſtian.* . .	$1\frac{1}{2}$
de *ſan Sebaſtian* à *Urnieta.* . .	1
d'*Urnieta* à *Anduaein.*	2
d'*Anduaein* à *Villabona.*	1
de *Villabona* à *Irure.*	$\frac{1}{2}$
d'*Irure* à *Toloſa.*	1
de *Toloſa* à *Alégria.*	$\frac{1}{2}$
d'*Alégria* à *Caſtariéta.*	$\frac{1}{2}$
de *Caſtariéta* à *Legorrieta.* . .	$\frac{1}{2}$
de *Legorrieta* à *Villefranca.* . .	1
de *Villefranca* à *Segura.* . . .	2
de *Segura* à *Segama.*	1
de *Segama* à *Galarreta.* . . .	3
de *Galarreta* à *Lazurriaga.* . .	$\frac{1}{2}$
de *Lazurriaga* à *Heredia.* . . .	1
d'*Heredia* à *Audicana.*	$\frac{1}{2}$
d'*Audicana* à *Arbulni.*	$1\frac{1}{2}$
d'*Arbului* à *La Raza.*	$\frac{1}{2}$
de *La Raza* à *Lorriaga.*	$\frac{1}{2}$
de *Lorriaga* à *Vittoria.*	1

Total des lieues de *Bayonne* à *Vittoria.* . . . . $27\frac{1}{2}$ lieues.

A

A *Vittoria* on eſt tout-à-fait hors des Pirenées, & on peut continuer ſon voyage pour *Madrid* par la *Puebla*, & *Miranda de Ebro* juſqu'à *Ameyugo*, petite ville diſtante de huit lieues de *Vittoria*. Je décrirai bientôt la route de *Madrid* à *Ameyugo*, & ferai mention de quelques particularités de la route même, l'ayant faite récemment, c'eſt-à-dire en février 1769. permettez que je décrive auparavant celle de *Bayonne* à *Madrid* que je fis en 1768. en paſſant par *Pampelune* & non par *Vittoria*, quoique je fuſſe d'avance, qu'en traverſant les Pirenées par l'endroit où je les traverſai, j'aurois beaucoup plus de peine qu'en prenant l'autre chemin: mais je n'ai jamais beaucoup craint la peine en voyage, & j'ai ſuivi ce *Camino de Herradura* uniquement parce que peu de Voyageurs le prennent & que je me ſuis imaginé qu'il me procureroit la facilité de donner une deſcription que l'on ne trouveroit dans aucun autre livre.

ROUTE.

De *Bayonne* à *Pampelune*.

	Nombre des lieues.
de *Bayonne* à *Oſtariz*.	2
D'*Oſtariz* à *Annoá*.	2
D'*Annoá* à *Maya*.	2
de *Maya* à *Berroeta*.	2
de *Berroeta* à *Lanz*.	2
de *Lanz* à *Ortiz*.	2
d'*Ortiz* à *Pampelune*.	2
Total des lieues de *Bayonne* à *Pampelune*.	14

J'ai été quatre jours à faire ces quatorze lieues, je trouvai en pluſieurs endroits le chemin aſſez mauvais pour effrayer quelqu'un qui auroit été un peu poltron; mais le Diable n'eſt pas toujours auſſi noir qu'on le peint. Je rencontrai une compagnie de trois hommes, & de deux femmes qui le prenoient pour aller à *Pampelune*, & je me joignis à eux; nous convînmes avant notre départ, que le premier de nous qui feroit la moindre plainte contre la route, le temps ou les

auberges défrayeroit tout le reste de la Compagnie pendant tout le voyage. Ce marché singulier nous tint tous en joie, car, au lieu de nous plaindre, nous étions tous empressés à louer ce qui nous déplaisoit le plus. Ainsi le vent qui nous incommodoit fort sur le sommet des montagnes, passoit pour un zéphir charmant; nous appellions le temps de neige un beau soleil; nous nous imaginions que ce qu'on nous servoit étoit des chapons, des petits pois, & d'autres mets de cette espece, & que nous dormions sur sept matelats de soye, comme autant de Reines Espagnoles, quoique nos lits fussent aussi durs que des pierres.

Nous partîmes de *Bayonne* à midi, & fumes coucher à *Annoá*. Nous nommâmes ces quatre lieues un chemin excellent, surtout dans les endroits où nous passions à travers une boue épaisse & profonde; ce qui nous arriva plusieurs fois. Par tout cependant le pays avoit un bel aspect très-pittoresque, & un grand nombre d'arbres, malgré la saison avancée, conservoient leur verdure. La *Posada* à Annoá, fut beaucoup meilleure que je ne comptois, nous y trouvâmes un excellent soupé & des lits propres; nous

paſſames notre ſoirée à demander les noms de différentes choſes en *Baſque* aux gens de l'auberge, Je veux en donner ici quelques uns pour l'inſtruction des curieux auxquels il pourroit arriver de lire ma rélation, ou d'en avoir beſoin.

Dieu, Ghinquá.
Homme, Ghiſſoná.
Femme, Emaſtaquiá.
Oui, *Monſieur*, Bai yauna.
Non, *Monſieur*, Es yauna.
Oui, *Madame*, Bai Andriá.
Non, *Madame*, Es Andriá.
Le ſoleil, Igoſquiá.
La lune, Ilarguiá.
Les étoiles, Iſſarac.
Une maiſon, Achié.
Un chien, Sciaccourá.
Un chat, Catouya.
Un Rat, Arrotouiná.
Un cheval, Sammariá.
Une mule, Mandoá.
Un âne, Aſtoá.
Un bœuf, Illiá.
Une vache, Behiá.
Un mouton, Scicchirroà.
Un cochon, Scerriá.

Un loup, Oſtcioá.
Du pain, Oghiá.
Du vin, Arnoá.
De la viande, Arraghiá.
Du poiſſon, Arraina.
La tête, Borrouva.
Le nez, Sudurra.
La bouche, Ahoá.
La langue, Mihia.
La main, Eſcouva.
Un garcon, Multila.
Un jeune fille, Neſcachia.
Le feu, Shouva.
L'eau, Aura *ou* Urá.
L'air, Airia.
La terre, Loura *ou* Lura.
Le firmament ou les cieux. Serruá.
Pere, Aitá.
Mere, Ama.
Fils, Semeá.
Fille, Alavà.
Oncle, Oſſavá.
Tante, Izeba.
Couſin, } Iloba.
Neveu, }
Une ſervante, Neſcatoá.
Un homme marié, Ghiſſoná eſcondoá,
Une femme mariée. Andriá eſcondoá.

I 7

Ceux qui possedent le *Dictionnaire Biscayen* de *Laramendi*, peuvent par le moyen de ce petit nombre de mots, se former une idée de la différence qu'il y a entre le Biscayen & le Basque.

Le second jour nous dinâmes à *Maya*, ayant dans la matinée laissé derriere nous la petite ville ou plutôt le village d'*Ordac*, qui est le premier d'Espagne; La premiere chose qui me frappa en entrant sur le territoire Espagnol fut un magnifique couvent habité par vingt-deux moines. Les bons Peres possedent dans le voisinage des revenus plus que suffisans; cependant on m'a assuré qu'ils avoient trouvé moyen de s'attirer la haine de tous ceux qui les environnoient, parce qu'ils avoient depuis peu fait revivre certaines prétentions sur des terreins qui servoient depuis longtemps de Communes.

A *Maya* nous dinâmes autour d'un feu, qu'on avoit allumé au milieu d'une petite chambre; La fumée étoit fort incommode; mais en conséquence de notre accord nous la nommâmes un parfum. Le *Posadero*, nous donna des volailles fraichement tuées, du cochon mangea-

ble, un peu de morue, du fromage, & des chataignes rôties, & ne nous fit payer que quinze ſous par tête. Le pain étoit noir, mais de bon goût; & le vin auroit été excellent s'il avoit été plus vieux de quelques mois.

Avant le coucher du ſoleil nous arrivâmes à *Berroeta*, où nous eumes aſſez à manger, mais d'horribles chambres & des lits fort durs. Le matin nous montâmes pendant trois heures une montagne rapide, & dont le chemin étoit gâté en pluſieurs endroits; dans l'après-midi nous traverſâmes une large plaine, qui produit quantité de froment & de chanvre; il s'y trouve auſſi de temps en temps beaucoup de pommiers, du fruit desquels les habitans font un cidre paſſablement bon. Nous trouvâmes que la montée du matin étoit bordée des deux côtés d'arbres de différentes eſpeces ſurtout de chênes & de chataigners. Nous ne trouvâmes perſonne à *Berroeta*, qui entendît l'Eſpagnol, à l'exception d'une petite fille fort eveillée; Elle nous chanta pluſieurs chanſons baſques, dont les airs me plurent aſſez. J'y achetai d'un payſan *l'Imitation de Jéſus-Chriſt* traduite en Biſcayen du Latin de A *Kempis* par un

prêtre de St. *Jean de Luz* nommé L'abbé *Chouno*. Cet Abbé eſt mort depuis peu, & a laiſſé après lui une ſi bonne réputation, que l'on n'en parle qu'en l'appellant le Saint. Les gens de *Berroeta*, affirment bien poſitivement que, lorſqu'il mourut, toutes les cloches de *St. Jean de Luz* ſonnerent miraculeuſement d'elles-mêmes.

On brule à *Berroeta* une grande quantité de tiges de bled de turquie, ce qui prouve que cette production y eſt commune. Les habitans font du pain de ſa farine; ainſi qu'une eſpece de poudin ſemblable à la *polenta* des Italiens. Ils rempliſſent leurs paillaſſes des feuilles de cette plante, & comme elles ſont en quelque maniere élaſtiques; elles ôtent un peu de la dureté des matelats, qui ſont remboures d'étoupes au lieu de plume ou de laine: vous ne ſauriez vous imaginer combien leurs meubles ſont groſſiers. Leurs tables ne ſont autre choſe qu'une planche épaiſſe de chaine, mal taillée, ſoutenue par quatre bâtons, & leurs chaiſes ne ſont que l'abrégé de ces tables. Une grande figure, mal faite à laquelle ils donnent le nom de *Notre-Dame* eſt l'ornement ordinaire de chaque

chambre à coucher. Leurs cueilleres, & leurs fourchettes font de buis, comme ceux de nos Capucins; & vous pouvez compter que les manches de leurs couteaux ne font pas d'argent. On ne fait ce que c'eft qu'un fouflet, du moins dans les *pofadas*. Les femmes fouflent le feu avec leurs tabliers d'une maniere fort adroite. Ils n'avoient point de Chandelles à *Berroeta*; ils faifoient ufage de lampes de cuivre remplies d'une efpece d'huile de baleine, comme les Lapons.

Lorfque nous quittâmes nos lits le matin du troifieme jour, nous nous apperçumes qu'il avoit négé toute la nuit: ce qui ne nous empêcha pas de partir fur les fept heures, nous montâmes fucceffivement plufieurs hautes montagnes pendant deux heures, nous en remettant aux mules du foin de trouver le chemin, que la neige ne nous permettoit pas de voir nous mêmes. Entre neuf & dix heures nous nous trouvâmes dans une plaine pierreufe qui, autant que j'en pus juger, avoit environ une demie lieue: ce ne fut pas fans beaucoup de peine que nous la traverfâmes, le vent étoit fi violent & fi froid qu'il empêchoit quel-

quefois les mules d'avancer. Cependant nous en fûmes dehors en un heure de temps ; nous avions mis nos mouchoirs autour du visage, & nous arrivâmes heureusement & contre notre attente à la descente opposée. Il nous fallut encore une autre heure pour trouver *Lanz* ; nous étions à moitié gelés. Je n'ai jamais fait de ma vie deux lieues aussi pénibles, & je n'aurois jamais cru que nos deux Dames les eussent finies sans se plaindre ; elles s'en tirerent pourtant tout aussi bien que nous, & nous crierent plusieurs fois que cette plaine étoit *le Jardin des Pirenées*.

Nous eumes à *Lanz* un diner assez mauvais. Il ne consistoit qu'en *Abadejo* ou morue cuite à l'huile, que nous dévorâmes, l'air nous ayant à tous donné un appétit désordonné : nous fimes deux lieues de plus dans l'après midi, traversant une forêt garnie des plus gros chênes que j'eusse encore vus. Le Roi d'Espagne trouveroit dans cette seule forêt de quoi construire une marine formidable : la difficulté seroit de l'exploiter, les chemins étant impratiquables. Nous arrivâmes à *Ortiz* à la nuit, où nous trou-

vâmes la *posada* excellente, comparée aux trois précedentes : nous y eumes un soupé très-copieux & d'assez bons lits. Quelques uns des gens de la *posada* parloient un peu Castillan, surtout les trois filles de la Posadera, qui étoient grandes, bien faites & jolies, extrêmement honnêtes & très-obligeantes; nous en fumes tout très-satisfaits, & elles le furent de nous; nous passames une partie de la nuit à causer, à chanter & à boire.

Le territoire d'*Ortiz*, qui s'étend une lieue à la ronde, étoit partout verd, l'air y étoit aussi tranquille, aussi doux & aussi tempéré qu'en Angleterre dans les plus beaux jours d'été. Il est étonnant combien le climat avoit changé en peu d'heures, & s'étoit radouci.

Le quatrieme jour nous ne fimes que deux lieues dans la matinée, & arrivâmes à *Pampelune* pour diner. La beauté romanesque de ce chemin ne sauroit se décrire. La route qui passe successivement dans le fond de plusieurs vallées étoit bordée en grande partie des deux côtés par des hayes de myrthes : nombre de ruisseaux arrosent ces vallées & les rendent très-fertiles. Tout près *d'Or*-

tiz, ſe trouve une riviere, à côté de laquelle on a formé un canal artificiel, dont l'eau eſt diſtribuée en différens endroits, & égaye des champs & des prairies: tout le pays fourmille d'habitations.

C'eſt de cette façon que je traverſai les Pirénées de ce côté de l'Eſpagne. Les logemens en général ne paroitroient pas trop ſupportables à des gens un peu difficiles; pour moi j'étois étonné qu'ils ne fuſſent pas plus mauvais, vû que presqu'aucun voyageur de quelques conſidération ne prend cette route; & qu'elle n'eſt fréquentée que par un petit nombre de pauvres muletiers; qui ne s'embaraſſent guere des commodités de la vie, mangent tout ce qu'on leur préſente, & dorment partout également. J'obſervai pourtant dans quelques villages des maiſons qui me parurent aſſez bien bâties, avec des volets verds en dehors des fenêtres. Les habitans ne ſe contentent point ordinairement de guenilles, mais ſont proprement vétus, les hommes s'enveloppant d'amples manteaux bruns lorſqu'ils ſortent, & les femmes ayant ſur le cou de beaux mou-

choirs de foye, avec des manches étroites qui joignent & fe ferment au poignet, leurs doubles treffes tombant le long de leurs épaules, entrelaffés de larges rubans de différentes couleurs. Vous concevrez aifément que les gens de tout ce canton doivent être fort ignorans; étant en quelque façon féparés du refte des humains; fans entendre ni être entendus par le petit nombre de gens auxquels il arrive par hazard de traverfer leur pays. Ils ne manquent cependant, autant qu'il m'a été poffible d'en juger, ni de gentilleffe, ni de gayete. Ils paroiffent affez contents de leur fort, ils le font pour le moins autant que ceux qui jouiffent de tous les agrémens de la vie.

Mes compagnons de voyage me quitterent à *Pampelune*, où je louai une chaife pour Madrid.



ROUTE.

De *Pampelune* à *Madrid.*

	Nombre des lieues.
de *Pampelune* à *Venta Vieja.* . . .	1
de *Venta Vieja* à *venta del Piejo.*	2
de *venta del piejo* à *Mendivil.* .	1
de *Mendivil* à *Barasuacin.* . .	1
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Barasuacin* à *Tafalla.*	1
de *Tafalla* à *venta del Morillete.*	3
de *venta del Morillete* à *Caparosso.*	1
de *Caparosso* à *Baltierra.*	3
Ici l'on passe l'Ebre dans un batteau.	
de *Baltierra* à *venta de Castejon.*	1
de *venta de Castejon* à *Cintruenigo*	3
Tout près de *Cintruenigo*, finit le Royaume de *Navarre*, & celui de la *vieille Castille* commence.	
de *Cintruénigo* à *venta del postacillo.*	2
de *venta del postacillo* à *Agreda.* .	2
d'*Agreda* à *Hinojosa.*	3
d'*Hinojosa* à *Almenar.*	2
d'*Almenar* à *Tapuelo.*	$\frac{1}{2}$
	$26\frac{1}{2}$ lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	26½
de *Tapuela* à *Zamarcon.*	½
de *Zamarcon* à *Almaray.*	2
d'*Almaray* à *Almanzan.*	2
d'*Almanzan* à *Almantiga.*	1½
d'*Almantiga* à *Cobertolada.* . . .	1
de *Cobertolada* à *Villages.*	1½
de *Villages* à *Barahona.*	1½
de *Barahona* à *Paredes.*	1½
de *Paredes* à *venta de Riofrir.* . .	3
de *venta de Riofrir* à *Riofrir.* .	½
Ici on entre dans la *Nouvelle Castille.*	
de *Riofrir* à *Rebollosa.*	½
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Rebollosa* à *Jérueque.*	2½
de *Jérueque* à *Jadraque.*	½
de *Jadraque* à *Casas de Galindo.* . .	½
de *Casas de Galindo* à *Padilla.* .	½
de *Padilla* à *Hita.*	½
de *Hita* à *Sopetran.*	½
On repasse ici une seconde fois la précedente riviere dans un bac.	
de *Sopetran* à *Héras.*	1
	48 lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	48
de *Héras* à *Hontenar.*	1
de *Hontanar* à *Marchamalo.* . .	1
de *Marchamalo* à *Aloera.*	½
d'*Aloera* à *Azuqueca.*	½
d'*Azuqueca* à *venta de Meco.* . .	2
de *Venta de Meco* à *Alcala de henarez.*	1
d'*Alcala* à *Madrid.*	6
Total des lieues de *Pampelune* à *Madrid.*	60.

Détails fur cette route.

Pampelune, quoique petite, a une Citadelle, une place & quelques promenades publiques, qui meritent l'attention des voyageurs. Sa Cathedrale eſt Gothique ; ſa façade eſt bizarement ornée de figures, de chats, de cochons de lait, de ſinges, & d'autres animaux; repréſentés en différentes attitudes groteſques, cette façade m'a rappellé l'Eglife des *Bénédictins de Bordeaux*, bâtie à ce que ces moines prétendent par Henri II. Roi d'Angleterre du temps que les Anglois poſſédoient la Guyenne. Cette Eglife

Eglise a trois portes; les arches qui sont au dessus des deux latérales présentent plusieurs petites figures nues d'hommes & de femmes, dans des attitudes très-indécentes. Les architectes dans le goût Gothique avoient souvent, si j'en juge par ce que j'ai vu d'eux, les idées du monde les plus baroques. Le nombre des habitans de *Pampelune* ne se monte qu'à sept mille, quoique cette ville soit la Capitale d'un Royaume, dont deux des premiers monarques du monde ne dédaignent pas de se dire Rois.

16 *Décembre* 1768.

Je partis de *Pampelune* vers le midi, & fus coucher à *Tafalla*.

Lorsque la *Navarre* avoit ses propres Souverains, & avant qu'elle appartînt à l'Espagne, *Tafalla* étoit une ville de quelque considération, & avoit une université: à présent je n'y ai trouvé de remarquable qu'une *posada*, l'une des meilleures que j'eusse rencontrées en Espagne. C'est dans cette ville où le Biscayen finit entierement, & qu'on commence à parler *Espagnol*. Je fus incommodé à *Pampelune* & à *Tafalla* des mou-

ches : cette circonſtance vous donnera une idée de la douceur du climat dans cette ſaiſon. L'eſpace qui ſe trouve entre ces deux villes eſt principalement ſemé en bled, & eſt par-tout uni. Les hautes montagnes qui entourent cette plaine de tous côtés préſentent un coup d'œil magnifique.

17 Décembre.

Diné à *Caparroſo*, & ſoupé à *Baltierra* ou *Voltierra.*

La route du matin étoit à travers une plaine ſtérile, & l'après midi à travers une autre fertile: à *Baltierra* & à *Caparroſo* on brule une grande quantité de romarin, en guiſe de bois, qui donne une odeur agréable aux cuiſines; la charge d'une âne de cette plante ne coute qu'un real, ou environ douze ſols. Je demandai à une jeune & jolie femme de *Caparroſo* ſi elle étoit mariée, elle me répondit que non. Quelqu'un de la compagnie ayant inſiſté, & l'ayant priée de lui dire ſi elle n'avoit pas envie de l'être; *El deſſeo no falta*, ajouta-t-elle gravement, *mas los hombros buenos faltan: L'envie ne manque pas, mais les*

bons maris manquent. La précision de cette expression me fit tant de plaisir que je la notai sur mes tablettes.

Caparroso est fameuse dans toute l'Espagne, pour une race de *Perdigueros* ou de chiens couchants que l'on regarde comme les meilleurs du Royaume.

18 *Décembre.*

Je traversai dans la matinée un Désert qui ne produit que du thin, & par-ci par-là une plante de romarin; j'ai passé dans un bateau la riviere *d'Ebro:* j'ai diné à *Cintruénigo* & soupé à la *venta del Portacillo*, ou de *Cervera* selon d'autres.

Cintruénigo, village dans une situation très-champêtre, est environné de beaux vignobles & de bois d'oliviers. Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux que ceux-ci, je n'avois point l'idée qu'il y en eût d'aussi hauts & d'aussi gros. Me promenant dans les environs pendant qu'on préparoit le diné, j'ai vu nombre d'hommes sur ces arbres, faisant tomber les olives que des femmes & des enfans, qui étoient dessous, ramassoient dans des paniers d'ozier & portoient ensuite au logis.

Les olives de ce pays, lorſqu'elles ſont dans leur parfaite maturité, ſont d'une couleur tirant ſur le bleu & rendent, lorſqu'elles ſont douçement préſſées, une liqueur d'un beau cramoiſi. J'ai gouté de cette liqueur du bout de la langue ; elle a un goût déſagréable, une odeur qui répugne, & elle a une qualité ſi cauſtique qu'elle fait venir ſur le champ des veſſies à ceux mêmes qui ont la peau la plus dure. Il eſt étonnant qu'une pareille liqueur puiſſe devenir douce & perdre ſa qualité nocible, après avoir été miſe ſous le preſſoir, & avoir un peu fermenté.

On me ſervit à diné d'excellent mouton, & une omelette à l'huile au lieu de beurre, & des raiſins pourprés, tout auſſi bons que s'ils venoient d'être cueillis, les grains en étoient extraordinairement gros. Dans la chambre où je mangeai ſe trouvoit un St. François ou un St. Antoine auſſi grand que nature, tenant un enfant dans ſes bras qui avoit à peine un empan de long. Cette diſproportion me parut abſurde ; la maitreſſe de la *Poſada* ne s'en appercevoit point, & lui faiſoit de profondes révérences, ainſi que les autres femmes, tou-

tes les fois qu'elles paſſoient devant lui, les hommes lui ôtoient leurs chapeaux & le ſaluoient.

La *Venta del Portacillo* eſt le plus mauvais logement que j'aie jamais eu. Les voyageurs feront bien, s'il leur eſt poſſible, de l'éviter, ſurtout le ſoir; le peu de chambres qui s'y trouvent ſont ſi dégoutantes, qu'à peine voudrois-je permettre à mon chien de les habiter. Il eſt inutile de dire ce qui les rend telles. J'ai paſſé la nuit aſſis, & ſommeillant dans ma voiture avec mon Calcſſero qui avoit le droit d'y coucher toutes les nuits; j'aimai mieux en faire de même, que de dormir à terre dans l'écurie, ainſi que font ordinairement les muletiers, envéloppés dans les couvertures de leurs mules. Le ſoupé qu'on me ſervit, étoit aſſorti au logement, il conſiſtoit en viande de chevre hachée, frite dans une poëlle de fer avec un peu de lard rance: pour rendre ce mêts plus délicieux, on l'avoit fortement aſſaiſonné d'aux d'oignons, & de poivre. Ce ragout parut excellent à une bande de muletiers qui le dévorerent avec la plus grande voracité. Pour moi je trempai quelque peu de pain

dans du chocolât & je donnai à ce repas le nom de déjeuné du soir.

Cette *Venta* se trouve isolée au fond d'une vallée pierreuse. Je charmai les ennuis de la soirée en causant avec ces muletiers devant le feu d'une cuisine sombre au plein pied qui étoit pavée de cailloux de différentes formes. Il ne s'y trouvoit point de jolies filles gaies & coquettes, comme il s'en trouve ordinairement dans plusieurs autres endroits de la *Navarre* & dans la *Biscaye*, mais seulement deux femmes laides, toutes deux de mauvaise humeur contre leurs maris, leurs hôtes, leurs chats & elles mêmes. Je fus enchanté lorsque le jour commença à paroitre.

Toute la route de *Pampelune* jusqu'à *venta del Portacillo* est aussi large & aussi belle que celles de France. Le brave Général *Gage*, dernier Vice-Roi de Navarre, l'a fait finir depuis peu d'années. Il se proposoit de faire élargir, & réparer tous les grands chemins de son gouvernement: mais la mort la empêché d'exécuter son dessein. Il forçoit les paysans d'y travailler tour à tour, & par corvées comme on fait en France; & afin de les

empêcher de murmurer, il leur faisoit distribuer de l'argent de ses propres deniers, en si grande quantité qu'il s'est ruiné & est mort tout-à-fait pauvre. On lui a élevé un superbe mausolée aux dépens du public, dans une des Eglises de *Pampelune.* C'est dommage que tous les Vice-Rois, & tous les Gouverneurs de Provinces d'Espagne ne soient pas animés du même esprit.

19 *Décembre.*

Diné à *Agreda* & soupé à *Hinojosa.*

De la *venta del Portacillo* jusqu'à *Agreda*, la route étoit pierreuse, & mauvaise: elle l'étoit encore plus d'*Agreda* à *Hinajosa;* il faut monter une montagne escarpée connue sous le nom de *Monte Madero.* J'en eus pendant toute la journée une autre en vûe, nommée *La Sierra de Mayo*, dont le sommet élevé est toujours couvert de neige, ainsi que ceux des montagnes les plus élevées des Alpes.

Agreda est une vilaine ville, située sur le côté d'une éminence, Je n'ai jamais vu de rues aussi mal pavées & aussi incommodes; son territoire paroît

cependant fertile, & préſente plusieurs vues pittoreſques. Les habitans ont la plus grande dévotion à une ſainte nommée *Marie d'Agreda*, dont ils racontent nombre d'hiſtoires abſurdes, & puériles. Il eſt étonnant que le Pere *Frai Ximenès de Samaniégo*, ait oſé mettre les contes qu'il a inventés, pour honorer cette ſainte de ſon pays, dans la vie qu'il a publiée d'elle. Je n'ai jamais lu de livre plus ridicule: il ſuffiroit ſeul pour juſtifier le proverbe François. *Il eſt menteur comme la vie des ſaints.*

Les murs de la chambre de la *poſada* à *Agreda*, étoient barbouillés de vers & de proſe. J'en ai parcouru une partie, je n'ai jamais vu pareil mélange de dévotion mal entendue, & de ſottiſes ſans ſel.

Les voyageurs ſont obligés à *Agreda* d'aller à un Bureau pour y demander un *Guia* ou *paſſe-port* pour leur perſonne & pour leur bagage. Ces *Guias* s'accordent *gratis*: le commis qui me donna le mien, me reçut très-poliment, & quitta ſon diné pour l'écrire.

Hinojoſa, eſt un pauvre village, ſitué au ſommet d'une Montagne. Les gens de la *Poſada* furent très-honnêtes, & firent de

de leur mieux pour me bien coucher; ils remplirent pour cela une paillasse de paille fraiche. Ils furent tous fort étonnés en me voyant écrire avec une *pluma de palo sin tenta.* Une plume de bois sans encre. C'est ainsi qu'ils nommoient mon crayon ; la bonne *posadera* parut fort reconnoissante de la grande générosité avec laquelle j'en donnai un à son fils, après lui avoir montré comment il falloit le tailler. Personne des *assistans* n'en avoit aucune idée, tous l'examinerent très attentivement; ce qui ne laissa pas que de m'amuser. Dans différens autres endroits de l'Espagne & dans le pays des *Basques*, j'ai trouvé bien des gens qui admiroient cette invention, & regardoient un crayon comme quelque chose de merveilleux.

20 *Décembre.*

Diné à *Almaray* & soupé à *Almazan.* D'*Hinojosa* à *Almaray* le pays est rempli de sources, au point qu'elles rendent en quelques endroits le chemin impraticquable, & ce ne fut qu'en redoublant d'efforts, que les mules parvinrent à tirer la chaise des fréquentes fondrieres. Tant

à *Almaray* qu'à *Almazan*, les *Posadas* sont très mauvaises. On y a de mauvais pain, de mauvais vin, de mauvaise viande, de mauvaises chambres, & de mauvais lits.

21 *Décembre.*

Dîné à *Barahona* qu'on prononce ordinairement *Barauna*, & soupé à *Riofrio*. *Barahona*, distinguée par l'épithete ridicule de *Lugar de Brujas*, *Ville des sorcieres*. Lorsqu'il est question, dans une Comédie Espagnole, d'une femme de *Barahona*, souvenez-vous que cela signifie, une *vieille sorciere*, *une vieille magicienne;* c'est une des plaisanteries les plus ordinaires des Espagnols, dont je n'ai pu encore découvrir l'origine. Le Docteur *Aldrete* dans son *Dictionnaire Etymologique Espagnol*, dit seulement au mot *Barahona:* „ que „ l'on assure que dans ce Canton les sorciers des deux sexes s'assembloient pour „ y célébrer leurs abominations, incités à „ cela par le Démon." Il ajoute encore ce peu de mots avec une gravité digne d'un Espagnol. „ C'est une fable à „ laquelle on ne doit point ajouter foi."

Quoique le soleil parût dans tout son brillant, & qu'on vît fort clair dehors,

nous ne pouvions point nous reconnoître les uns les autres dans la cuisine de la *Posada*, qui est distribuée de façon qu'elle n'a d'autre lumiere, que celle qu'elle tire d'une petite ouverture au plancher, au travers de laqu'elle la fumée de la cheminée sort avec beaucoup de peine. Ce fut auprès de ce feu que je dinai avec un officier Espagnol: on nous servit quelques œufs durs, & du *Piment*, ou *Poivre d'Espagne confit au vinaigre.* L'officier se vengea de la mauvaise chere, en tourmentant la vieille *posadera* par quantité de plaisanteries contre les vieilles femmes du pays, & la mit si fort en colere qu'elle lui prodigua les injures les plus grossieres: ce qui amusa beaucoup quelques soldats qu'il avoit à sa suite, & qui rirent de tout leur cœur. Je n'ai jamais entendu de plus plaisant dialogue.

Mon soupé à *Riofrio*, ne fut pas beaucoup meilleur que mon diné de *Barahona*; mais je fus spectateur d'une danse vive & gaie qui s'exécuta tout près de la table où je mangeois; ce qui rendit ma soirée assez supportable. Je passai la nuit dans une chambre sans fenêtres, & dans un lit trop court, ce qui fut encore pire. Les Castillans ainsi que les Navarrois sont en géné-

ral d'une taille aſſez avantageuſe ; cependant dans la Navarre & dans la Caſtille les lits ſont ſi courts, qu'un homme de grandeur ordinaire ne ſauroit s'y étendre.

Comme je faiſois route dans la matinée, je rencontrai trois hommes qui s'en alloient à pied à *Madrid*. Je marchai pendant quelque temps avec eux, après leur avoir donné la permiſſion de mettre leurs *Capas* ou *Manteaux* qui les embarraſſoient, en marchant, dans ma chaiſe. Outre ſa *Capa* l'un d'eux y mit auſſi ſon chapeau, mais il le placa ſi négligemment qu'il tomba ſans qu'on s'en apperçût & fut perdu. *Alabado ſea el ſantiſſimo* (loué ſoit le très-ſaint) dit le pauvre homme, au moment qu'il fut inſtruit de cet accident ; il prononça ces mots d'un ton ſi pénétré & avec un ſi grand air de réſignation que j'en fus vivement touché ; en pareille occaſion un Anglois auroit plutôt juré que prié ; mais il s'en manque de beaucoup que les Eſpagnols ſoient auſſi prêts à jurer & à maudire que ces premiers. Une prompte & ſage réflexion, accompagnée de patience dans les malheurs ſans remede, ſont des vertus, autant que j'ai pu m'en appercevoir, que l'on pratique plus fréquem-

ment en Eſpagne, que dans aucun autre pays Chrétien. Mon Caleſſero dans les pas les plus difficiles, ne perdoit jamais ou très-rarement ſon ſens froid; il faiſoit tous les efforts poſſibles pour ſoutenir la chaiſe, & encourager ſes mules, ſans faire uſage de juremens, ſe contentant ſeulement de les appeller Démons, lorſqu'il s'appercevoit qu'elles ne lui obéiſſoient pas auſſitôt qu'il l'auroit voulu.

22 *Décembre*.

Diné à *Jadraque* & ſoupé à *Padilla*.

Notre marche du matin dura trois grandes heures à travers d'un pays montueux, dont une partie étoit couverte d'arbres monſtrueux; le reſte cultivé & ſemé en froment. On doit obſerver qu'en Eſpagne, le laboureur ne trace point ſes ſillons auſſi droits, & auſſi égaux que les cultivateurs Anglois & Italiens: cette négligence eſt ſurtout remarquable dans les champs que j'ai vus dans la journée.

J'envoyai chercher à *Jadraque* un barbier pour me coëffer, il me fit répondre qu'il ne pouvoit pas venir; parce qu'il faiſoit un ſi beau ſoleil, qu'il ſeroit dommage de n'en pas jouir, ſurtout après les

temps nébuleux qui avoient duré ſi longtemps. Avez-vous jamais oui parler d'un pareil Héliotrope? Il n'y a qu'un Eſpagnol qui eut oſé alléguer une pareille raiſon pour ſe diſpenſer dans une circonſtance ſemblable de gagner quelques ſous.

Je vis près de *Padilla*, une femme qui vendoit des pommes à la livre; ſes balances étoient deux petits panniers d'oſier, le fleau un bâton, les panniers pendoient à des ficelles: cette invention me parut fort ſimple.

23 *Décembre.*

Diné à *Hontanar* & ſoupé à *Aloèra* ou *La Louera*, pauvre *Poſada* au premier de ces endroits, & une encore plus pauvre au ſecond, cependant à *Aloèra* je m'amuſai à entendre des *Seguedillas* impromptues, chantées par deux jolies filles qui, en partant, ne voulurent me permettre de baiſer que leurs fronts, quoique l'une n'eut que onze & l'autre dix ans.

24 *Décembre.*

Traverſé *Alcala de henarez* avant jour; j'eus un aſſez bon diné à *Torrejo de Ar-*

doz & arrivai le ſoir à Madrid. A la *Puente de Viveros*, je lus ſur la muraille d'une petite & aſſez méchante maiſon, habitée par un homme chargé de recevoir un droit modique de ceux qui paſſent ſur le pont; cette inſcription. *Hiro eſt a obra ſiendo corregidor de la villa de Madrid & ſennor Don Alonzo Peres Delgado. Cet ouvrage a été fait par Don Alonzo Peres Delgado tandis qu'il étoit Corregidor de la ville de Madrid.* J'aime beaucoup la ſimplicité de cette inſcription, quoiqu'il me paroiſſe aſſez ridicule, qu'un premier Magiſtrat ſoit ſi avide de réputation, qu'il cherche à tranſmettre ſon nom à la poſtérité, à l'occaſion d'une maiſon auſſi chétive que celle de ce pontenier.

C'eſt ainſi que je finis heureuſement mon voyage de *Bayonne* à *Madrid* quoiqu'entrepris dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, à travers des Montagnes très pénibles, & des régions dont les habitants ſont encore fort inférieurs à ceux des autres nations, rélativement aux commodités de la vie. Dans la *Vieille Caſtille*, ſurtout on s'apperçoit de cette infériorité dans l'art de bâtir, qui parmi les arts néceſſaires, doit être regardé comme le plus indiſpenſable; l'entrée des maiſons

de la *vieille Castille* eſt ordinairement par l'écurie, ce qui, ainſi qu'il vous eſt facile de vous l'imaginer, cauſe une grande malpropreté dans toute la maiſon, à laquelle on ne ſauroit remédier. Il y en a peu qui aient plus d'un étage au-deſſus du rés de chauſſée, & il eſt aſſez ordinaire d'en trouver où il y ait deux ou trois chambres abſolument ſans fenêtres, & qui ne reçoivent qu'un peu de jour ſoit par la porte ou par une ouverture au plancher. Le dedans de leurs murailles reſſemble aſſez à l'extérieur, n'étant couvertes ni de plâtre, ni de papier, ni de planches, ni d'aucune autre choſe; leurs parquets ne ſont pas plus beaux que leurs murailles, ne conſiſtant qu'en une rangée de briques, quelquefois de cailloux groſſierement joints par du mortier, ſi mal compoſé qu'il ſe diſſipe bientôt en pouſſiere, & laiſſe les briques & les cailloux ſans aucune liaiſon: il en eſt de même des eſcaliers; qui paroiſſent en général deſtinés à faire rompre le cou de ceux qui les montent, les marches en étant inégales, quelques-unes hautes, & d'autres baſſes, de ſorte qu'on ne ſauroit trop prendre garde à ſoi: malgré cela, la façade de pluſieurs de ces maiſons, toutes chétives qu'elles ſont, eſt

ſouvent décorée des armes du propriétaire ſculptées en pierre & fixées ſur la principale porte.

Les Caves ſous terre, ne ſont pas trop en uſage dans *la vieille Caſtille*, & je n'y ai vu d'autre cheminée que celle de la Cuiſine. C'eſt devant ce feu que chaque voyageur doit prendre place en hiver avec le *poſadero* & ſa famille, & preſque toujours avec une foule de muletiers, de conducteurs d'ânes, & de payſans de toute eſpece, chacun fumant ſa *Cigarra*, c'eſt-à-dire un petit bout de tabac plié dans du papier, qui lui ſert de pipe (21).

Souvent aux *poſadas* vous n'avez d'autre table que vos genoux, ou un banc ſur lequel vous vous mettez à cheval: vous vous imaginez bien que des gens qui n'ont ni tables, ni chaiſes, doivent manquer auſſi de pluſieurs autres meubles, ſurtout de linge de table & de draps de lit; & que le peu qu'ils en ont eſt bien éloigné d'être beau, & bien

(21) L'Auteur ſe trompe, la *Cigarra*, *Cigale*, eſt compoſée de pluſieurs feuilles de tabac roulées enſemble, en forme de tuyau, il n'y entre point de papier; ce tuyau eſt ce qui ſert de pipe.

travaillé: l'uſage des chandeles & des chandéliers leur eſt entierement inconnu, on ne s'en ſert preſque nulle part: leurs luminaires ordinaires ſont des eſpeces de coupes de fer pleines de mauvaiſe huile, ou de quelqu'autre matiere graisſeuſe qu'ils pendent, par un manche, ou par une courte chaine de fer, à un clou au deſſous de la cheminée, plaçent ſur une chaiſe, ou poſent à terre comme cela ſe rencontre: j'ai déjà dit qu'en pluſieurs endroits ils n'avoient que des cueilleres & des fourchettes de buis. Les portes de leurs chambres (dont quelques unes n'en ont point du tout,) paroiſſent généralement avoir été faites ſans le ſecours du charpentier ou du ſerrurier. Deſorte qu'à peine en peut-on trouver une ſeule qu'on ne force facilement en la pouſſant très-légerement. Il eſt vrai qu'une bonne porte, & une forte ſerrure, ſont peu néceſſaires dans un pays, où il n'y a preſque rien qui vaille la peine d'être volé, & où par conſéquent, les gens ne ſont guere accoutumés à s'aproppriér ce qui appartient aux autres. Il eſt cependant toujours très-prudent à un voyageur, de prendre ſoin de ce qu'il a, & de ne point tenter,

perſonne: les *poſaderos* n'étant point réſponſables dans aucune province d'Eſpagne, de ce que l'on peut voler chez eux aux étrangers.

L'habillement des hommes depuis *Pampelune* juſqu'à *Madrid*, eſt ſemblable à celui de tous les Européens, & conſiſte en un habit, une veſte & une paire de culottes; mais les habitans de la *Vieille Caſtille* & les *Navarrois* portent par deſſus, la *Capa*, que j'ai déja décrite; ainſi que la plûpart des autres Eſpagnols. L'habit de leurs femmes, ne differe pas non plus de celui qu'on porte dans les autres Provinces, excepté que leurs jupes ſont ordinairement vertes.

Tant les Navarrois que les habitans de la *Vieille Caſtille* ſont de belle taille, & paroiſſent en général très-robuſtes. La plus grande partie ont de grands yeux noirs fort vifs & les nés parfaitement bien faits. Leur teint eſt auſſi moins brun que celui des habitans de la *Nouvelle Caſtille* & de l'*Eſtramadour*.

En mettant pied à terre dans une poſada, à peine quelqu'un de la maiſon vous fait-il compliment ſur votre arrivée, & fait attention à vous juſqu'à ce que vous demandiez quelque choſe. Des

voyageurs un peu pointilleux ne s'accomodent guere d'une pareille réception ; ils se fâchent, parlent haut, & mettent les autres d'aussi mauvaise humeur qu'eux par leurs gronderies & leurs juremens. Mais on ne sauroit détruire des usages enracinés par le temps & l'habitude; chaque nation a les siens. Les Espagnols semblent penser qu'il est inutile d'offrir leurs services avant qu'on les leur demande: permettez moi donc, de recommander, comme la méthode la plus efficace, celle de se tenir tranquille, d'agir & de parler sans humeur & poliment. En m'y conformant j'ai toujours trouvé le moyen en peu de minutes d'avoir les maîtres & les domestiques à ma disposition; & j'ai eu rarement sujet de me plaindre de leur grossiereté ou de leur manque d'attention. Une assez longue expérience m'a appris qu'il étoit très-facile de rendre les gens de cette espece honnêtes & serviables, & qu'il ne dépendoit que d'un étranger d'avoir bientôt autant de domestiques à ses ordres qu'il y a de gens dans la *Posada*, sans en excepter même les plus rustres muletiers, avec lesquels, soit dit en passant, je n'ai jamais hésité un

moment de boire, de manger, & de faire la converſation lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée, & je m'en ſuis toujours bien trouvé; car autrement j'aurois ſouvent été obligé de me tenir ſeul dans mon coin, ſans avoir perſonne à qui parler. Les muletiers en Eſpagne ne forment pas la partie la moins conſidérable de la nation; on m'a aſſuré qu'il y en avoit pluſieurs parmi eux qui poſſédoient de grandes richeſſes. On en rencontre des troupes très-nombreuſes dans tous les grands chemins, & on les entend de loin au moyen du *Cencerro*, qui eſt une eſpece de groſſe ſonnette toute particuliere, pendue au côté d'une des mules toutes les fois qu'il y en a pluſieurs enſemble. Il eſt temps à préſent de parler un peu de Madrid.

L'entrée par la porte d'Alcala offre une très-belle perſpective; on trouve d'abord une rue en pente, qui a près d'un demi mille de longueur, & qui eſt pour le moins auſſi large que la plus large de Londres, avec pluſieurs bonnes & vaſtes maiſons & autres édifices des deux côtés. Ce fut quelque choſe de bien agréable pour moi de la voir ſans ordures, ce qui n'étoit pas à beaucoup

près la même chose lorsque j'y passai pour la premiere fois, huit ans auparavant.

Je me logeai à la *fontana d'Oro*. (La fontaine d'or) qui passe pour la meilleure auberge de Madrid; mais quoique j'y fusse passablement bien logé & bien traité, comme je me proposois d'y passer le Carnaval, je crus qu'il convenoit de prendre un appartement en maison bourgeoise; & il ne sera pas hors de propos de dire pour l'instruction des voyageurs, qu'à l'auberge on me faisoit payer sur le pied de six reaux par jour pour le loyer de deux chambres, dix reaux pour mon diné, & huit pour mon soupé. La dépense dans mon appartement bourgeois se montoit à quelque chose de plus; mais mes chambres étoient aussi plus grandes, & plus décemment meublées. Ajoutant huit ou neuf réaux par jour pour un valet, & trente pour un Carosse de remise, la dépense nécessaire d'un étranger d'une condition ordinaire se montera à environ quatre piastres fortes par jour: j'ai déjà dit qu'une piastre forte valoit environ cinq Livres, cinq sols.

Pendant les deux mois que j'ai sé-

journé dans cette ville, il eſt aiſé de s'imaginer qu'ayant ci-devant écrit la rélation de mon précédent voyage en Eſpagne: je n'ai pas manqué de chercher à me procurer des informations, qui me miſſent à même de corriger mes fautes & de l'augmenter de maniere à pouvoir le publier en toute aſſurance. Dans cette vue j'ai fréquenté aſſidûment tous les lieux publics & j'ai recherché autant qu'il m'a été poſſible la ſociété des gens du pays; ainſi que celle des étrangers qui y avoient réſidé quelque temps: & j'ai été aſſez heureux, malgré la perte que j'avois faite de mon ami Don Felix d'Abreu, que la mort m'avoit enlevé, pour trouver d'autres amis & d'autres connoiſſances qui me préſenterent en peu de jours chez un bon nombre de gens de différentes conditions & profeſſions; de ſorte qu'outre que je paſſai ce court intervale avec beaucoup de ſatisfaction, je parvins en même temps au but que je m'étois propoſé de corriger quelques erreurs qui s'étoient gliſſées dans la premiere rélation de mon voyage, & de l'augmenter d'un nombre conſidérable de particularités qui m'ont parues intéreſſantes; & j'eſpere que par leur moyen mes lec-

teurs feront mieux en état de fe former une jufte idée de la nation Efpagnole, que fi je m'étois apéfanti fur leurs mœurs & leurs coutumes avec une affectation pédantefque, ainfi que plufieurs voyageurs ont ofé le faire avant moi; méthode qui me paroît ne leur avoir pas fait un grand honneur.

J'ai déjà dit dans mes précédentes lettres tout ce que j'avois à dire de la langue & de la littérature Efpagnole. J'ajouterai feulement rélativement au Théatre Efpagnol, que je n'ai pas été auffi content que je l'efpérois de la repréfentation de leurs Tragédies & de leurs Comédies. La façon de leurs acteurs, en prononcant leurs fréquens octofillabes d'une maniere auffi lente qu'ils le font, m'a parue plutôt défagréable à l'oreille que mélodieufe, & m'a fouvent fait fouhaiter que leur débit fût un peu plus vif & plus prompt. Je ne dois cependant pas m'en prendre de l'ennui que j'ai eu au peu de talent des acteurs que j'ai vu repréfenter, encore moins à aucun défaut de la verfification Efpagnole. La raifon de ce dégoût pourroit bien venir du peu d'habitude que j'ai de leur déclamation théatrale.

Je

Je pourrois encore dire que leurs Comédiens m'ont tout autant surpris par leur jeu que par leur déclamation ; & pour vous dire mon sentiment, il m'a paru que dans la Tragédie ils démontoient leur figure & poussoient la gesticulation jusqu'à l'extravagance & jusqu'à la caricature dans la Comédie : on ne doit pas non plus faire grand cas de cette décision ; je ne vous la donne que comme un avertissement aux voyageurs étrangers pour ne pas trop précipiter leurs Jugemens ainsi qu'ils le font ordinairement. Je n'ai pas encore oublié les détails prématurés que j'envoyai à mes amis d'Italie sur l'inimitable *Garrick* lors de mon premier Voyage à Londres ; J'en ai depuis souvent rougi. Le jugement précipité que je portai contre lui & contre quelques autres Acteurs Anglois m'empêche d'en dire davantage pour le présent des Acteurs Espagnols. Si j'avois à demeurer seulement une année à Madrid, il est plus que probable que je me familiariserois avec la prononciation & le jeu de ceux que les Espagnols s'accordent à trouver bons Acteurs.

Les Espagnols ont une espece de Drame en musique qu'ils nomment *Zar-*

zuelas burlescas. Non seulement ces Drames m'ont fait plaisir; mais ils m'ont paru encore plus amusans que nos Opera Comiques Italiens. La musique d'un *Opera Buffa* (boufon) est peut-être plus savante, (comme disent les François) que celle d'une *Zarzuela burlesca*; il me paroît jusque-là que l'avantage est en notre faveur, mais d'un autre côté nos drames de cette espece sont de si détestables rapsodies, si peu spirituelles & si grossieres, que l'excellence de la musique ne sauroit jamais compenser leur sottise, & leur défaut d'invention, tandis que dans les *Zarzuelas* des Espagnols, le musicien ne fait pas seul tous les frais; l'auteur des paroles entre pour quelque chose & tâche de partager au moins l'honneur du succès. Ce cas a été celui d'une de ces pieces intitulée *Las Segadoras* (Les moissonneuses) représentée à Madrid en 1768, composée par *Don Ramon de la Cruz*, & mise en musique par *Don Antonio Rodriguez de Hira*: plusieurs scenes m'ont parues assez insipides; mais la rusticité des paysans Espagnols y est peinte au naturel & bien soutenue; seulement le *Cavallero de Madrid*, avec sa trop affectée *Criada*, paroissent s'éloigner

trop de la vérité; les acteurs ne s'occupoient pas uniquement comme font les nôtres de leurs ports de voix & de leurs cadences; mais ils exprimoient le ſens des paroles, & avec une propriété tout à fait inconnue à la plus grande partie des nôtres, qui prennent ſouvent la grimace pour l'expreſſion, la boufonnerie pour la vivacité, & l'impudence la plus indécente pour la grace & le feu.

Les ſalles de ſpectacle de Madrid ont leur diſpoſition particuliere ainſi que celles d'Angleterre, de France & d'Italie: voici relativement aux ſpectateurs quelles ſont les différentes parties d'une ſalle de Comédie Eſpagnole. *El Patio*, la *Luneta*, las *Gradas*, la *Cazuela*, la *Tertulia* los *Apoſentos* & los *Aloſeros*. Il faut que je vous explique ces différens termes.

El *Patio*.

C'eſt ainſi qu'on nomme le *Parterre*, dans lequel n'entrent que des hommes: on s'y tient de bout, & il n'eſt fréquenté que par la populace.

La *Luneta.*

Ceci eſt un lieu renfermé entre *l'Orcheſtra* & le *Patio* qui ne contient que deux ou trois bancs, & où ſe placent ſeulement des Gentils-hommes.

Las *Gradas.*

Ce ſont quelques rangs de marches, qui ſont à la droite & à la gauche du *Patio*, diſpoſés en forme d'Amphithéâtre: cette place eſt pour des Gentils-hommes comme la *Luneta.*

La *Cazuela.*

C'eſt une eſpece de galerie vis-à-vis du théâtre, & deſtinée à des femmes du commun, les hommes n'y entrent point.

La *Tertulia.*

C'eſt une autre gallerie au-deſſus de la *Cazuela.* La *Cazuela* & la *Tertulia* ont des bancs qui s'élevent graduellement les uns derriere les autres. La *Tertulia* étoit autrefois la place où les Réligieux s'aſſeyoient pour voir repréſenter les *Au-*

tos Sacramentales; mais depuis qu'ils ſont défendus, tout le monde peut s'y mettre.

Las *Apoſentos.*

C'eſt ainſi que ſe nomment les *loges*, dont il y a trois rangs. Les loges formant le premier & le ſecond, (ſauf erreur) ſont appellés *Apoſentos principales*, & ſont ſuppoſées occupées par les gens du premier rang. Chaque loge eſt aſſez vaſte pour pouvoir contenir huit ou dix perſonnes. Elle eſt louée pour une repréſentation, les hommes & les femmes s'y placent indifféremment.

Los *Aloſeros.*

On nomme ainſi les deux loges du coin des deux côtés du théâtre, & joignant les *Gradas*. L'une des deux eſt deſtinée à *l'Alcaldé de Corte* ou l'Officier de la police qui aſſiſte à toutes les repréſentations pour maintenir l'ordre : ſon rang eſt un des plus diſtingués, & ſi conſidérable que quand il quitte ſa place il devient ordinairement membre du Conſeil Royal de Caſtille, qui eſt le Conſeil d'Etat.

Je n'ai pas grand chose à dire en faveur de cette disposition d'une Salle de Comédie; le coup d'œil qu'elle présente n'étant pas fort brillant. D'ailleurs les Espagnols, ainsi que les Italiens, épargnent trop les lumieres dans leur partere & dans leurs loges. Les *Aposentos principales* sont si élévées au dessus des *Gradas*, qu'il faut avoir de très-bons yeux pour distinguer les traits des Dames d'aucun endroit de la salle. Il n'y a pas non plus beaucoup de plaisir à regarder les femmes qui sont dans la *Cazuela*, elles ont la tête couverte de leurs *Mantillas* qui les cache. D'ailleurs ceux qui ne sont pas accoutumés à cet usage ne sauroient voir qu'avec répugnance les bonnêts de nuit que plusieurs de ceux qui sont placés dans la *Tertulia* mettent sur la tête pendant la représentation, personne n'ayant jamais le chapeau sur la tête à la Comédie.

Les spectateurs Espagnols ne font pas le moindre bruit avant le commencement de la piece, comme font les Anglois; il n'est permis ni aux vendeuses d'oranges, ni à personne d'étourdir la compagnie par leurs vilains cris. Les maris, ou les *Cortejos*, se chargent du soin

de fournir aux Dames de leur compagnie les fruits, & les confitures seches, dont ils ont ordinairement une poche pleine; l'on a un domestique qui se tient en dedans ou en dehors de la loge, prêt à aller chercher des rafraichissemens toutes les fois qu'on en demande.

Les Dames Espagnoles, ainsi que les Italiennes, reçoivent des visites dans leurs loges, & y parlent tout aussi haut qu'elles veulent, sans craindre qu'aucune voix indiscrete ose leur crier de garder le silence. Les Espagnols sont trop polis, pour trouver jamais mauvais ce que les Dames font. Il est inutile de dire que chaque place a son prix particulier. Une petite partie des revenus de la Comédie est destinée à l'entretien de quelque maison de charité.

Je souhaiterois pouvoir joindre à ce détail peu important, celui du systême politique que l'on suit dans le Gouvernement de cette Monarchie: le peu de temps que j'ai passé en Espagne, & l'embarras du Carnaval à Madrid, ne m'ont pas permis de ramasser assez d'informations pour oser entreprendre un pareil sujet avec quelqu'espérance de m'en tirer honorablement. Tout ce que je peux

dire, c'eſt que pendant le temps que j'ai ſéjourné dans cette ville, je n'ai entendu parler d'aucune eſpece de déſordre ; cette tranquilité univerſelle ne ſauroit être attribuée qu'aux excellens réglemens qui ont été faits depuis que le Roi actuel eſt ſur le trône & particulierement depuis la révolte qui chaſſa l'orgueilleux *Squillace* du Royaume. Quant au Gouvernement général de la Monarchie même, des gens dignes de foi m'ont aſſuré que les finances ſont actuellement adminiſtrées avec plus d'œconomie qu'elles ne l'ont jamais été depuis le regne de Philippe II ; que la marine, quoiqu'elle ne ſoit pas encore ſur un pied bien formidable, n'eſt pas tout-à-fait négligée, & que l'armée de terre ſe monte à peu près à cent mille hommes bien habillés, bien payés & bien diſciplinés.

Pour que cette armée ſoit pourvue d'habiles Officiers d'artillerie, & de bons ingénieurs, le Roi a dernierement fondé une Ecole militaire à *Ségovie*, dans laquelle on n'admet pour Gentils-hommes cadets que ceux qui ont les qualités qu'on exige & que voici.

1°. Il faut être fils de Gentil-homme

me, connu pour tel, ſans aucun mélange de ſang Maure ou Juif, & n'avoir du côté du Pere ou de la Mere aucuns parens qui exercent quelques métiers mécaniques.

2°. Il faut ſavoir lire & écrire.

3°. Il faut être d'une figure qui n'ait rien de choquant, & être d'un bon tempérament.

4°. Il faut avoir douze ans accomplis, & n'être pas plus âgé que quinze.

Le Livre d'ou j'ai tiré & abrégé ces articles ſinguliers, eſt un petit Octavo fort bien imprimé, & intitulé: *Ordonnance de S. M. pour le College Royal des Cadets Gentils-hommes de Ségovie.* 1768. Il contient les réglemens de cette Inſtitution rangés ſous douze titres ou Chapitres, & pourra dans ſon temps paſſer chez les Bibliomanes pour une curioſité, n'en ayant été tiré que douze exemplaires; on m'en a fait préſent d'un.

J'ai actuellement dit tout ce que j'avois à dire de Madrid : cependant avant que je le quitte pour la ſeconde fois, je demande permiſſion de tranſcrire de mon répertoire un petit nombre de faits, & quelques incidens peu importans qui, pris collectivement, aideront peut-être

plus efficacement à ſe former une juſte idée de la nation Eſpagnole, que les réflexions les plus profondes, & les diſſertations les plus travaillées.

La femme d'un Banquier me dit qu'elle ne ſe maſquoit jamais, & n'alloit point au bal. Pourquoi, lui-dis-je, Madame? *Parce que, me répondit-elle, je connois mon humeur, & ne veux pas m'expoſer à oublier l'attachement que je dois à mon mari.* Qu'auroit répondu un jeune François étourdi?

Un jeune Gentilhomme me preſſoit de me placer à côté de ſa ſœur dans ſon Caroſſe, & vouloit abſolument s'aſſeoir ſur le devant, pourquoi en agiſſez vous ainſi, lui dis-je? *parce que*, me répondit-il, *notre Religion nous enjoint d'être reſpectueux envers nos ſupérieurs; celui qui eſt plus inſtruit que moi eſt ſans contredit mon ſupérieur.* Je ne m'attendois pas à une pareille réponſe de la part d'un jeune homme de dix-huit ans de la premiere qualité.

Comme j'étois ſur mon départ de Madrid, une Dame me demanda quelle route je comptois prendre en retournant chez moi. Je lui répondis, que je prendrois celle de la *vieille Caſtille & de la Biſcaye.*

Passerez vous par Burgos? Oui Madame, je serai bien aise de voir sa célebre Cathédrale. *Vous y verrez quelque chose qui vaut encore mieux*, me dit-elle, *Et que peut-ce être, Madame? Le très-miraculeux Christ*, me repliqua-t-elle, voulant parler d'un crucifix de bois, que l'on regarde comme opérant plus de miracles qu'aucun autre d'Espagne.

Que faites-vous, dit-je à mon hôtesse, un jour que je venois diner. *Je recitois mon rosaire, en attendant votre arrivée*, me répondit-elle.

Un Cordonnier m'apportoit une paire de souliers quelques jours plus tard qu'il ne m'avoit promis; comme je lui reprochois sa négligence & sa paresse; il me répondit, très-gravement. *Je trouverai assez l'heure de mourir*: voulant me faire entendre qu'il importoit peu de quelle maniere le temps s'écouloit, puisque le diligent & le paresseux meurent tous deux également.

Je demandai une fois à un domestique qui regardoit attentivement un tableau, ce qu'il réprésentoit. *Saint Ildephonse* me dit-il. *Qui étoit St. Ildephonse? Il étoit l'aumônier de la Reine des Cieux. Lui disoit-il la messe comme ceux du Roi*

la disent devant lui? Qui en a jamais douté? me repartit-il, très-sérieusement.

Une Dame, me conta, qu'un Gentilhomme Péruvien qui venoit de débarquer de son pays, vouloit absolument, étant chez elle, qu'elle acceptât une piece d'argent pour la récompenser du plaisir qu'elle lui avoit fait de chanter en sa présence, & qu'il fut si piqué de son refus, qu'il sortit de mauvaise humeur, disant à la compagnie, en s'en allant d'un ton fâché, que les Dames de *Lima* étoient tout aussi riches que celles de Madrid, que cependant elles étoient trop polies pour refuser un témoignage d'admiration.

On prétend que lorsqu'une Dame Espagnole va faire une visite de condoléance à une de ses amies qui a perdu son mari ou quelque proche parent, elle est reçue dans une chambre tendue de noir, & qui n'est éclairée que par une seule lumiere. La visitante, & celle qui est visitée en pareille occasion ne disent pas un seul mot : toutes deux essuient de moment en moment leurs yeux avec leurs mouchoirs pendant près d'une heure.

Plusieurs Auteurs & plusieurs Editeurs

en Espagne sont dans l'usage de dédier leurs livres à Dieu, à ses Anges, aux Saints, & même à celles de leurs images qui passent pour miraculeuses. Un volume des *Autos sacramentales* de *Calderon* est dédié par l'imprimeur au *Patriarche St. Jean de Dieu;* quoique ce saint n'ait jamais été patriarche, mais Libraire à *Grenade:* si l'on en croit l'Epître dédicatoire il jetta au feu dans un accès de dévotion tous les livres qui étoient dans sa boutique, à l'exception de ceux de dévotion; Ce St. Jean fut le fondateur d'un ordre qui fait une profession publique d'ignorance. Il étoit tout naturel qu'un homme qui avoit brulé ses Livres, pensât à former un pareil Institut.

Lorsque l'Edit qui enjoignoit à tous les sujets de trousser leurs chapeaux fut publié à Madrid, on n'entendit dans toute la ville que plaintes & que murmures: plusieurs étrangers rioient de cette sottise, & rient encore de ce que les Espagnols faisoient difficulté de se soumettre à une mode beaucoup plus convenable & qui seyoit mieux que leur ancien usage d'avoir les chapeaux rabatus: cependant ils auroient dû considérer combien il est naturel de haïr toute innovation fût-

elle même pour le mieux. Suppofons qu'on ordonnât aux François ou à toute autre nation Européenne, portant des chapeaux trouffés, de les détrouffer, croyez-vous qu'ils obéiffent fans répugnance ?

Je vais à préfent détailler la route que j'ai fuivie en revenant d'Efpagne, lors de mon fecond voyage.

ROUTE.

De *Madrid* à *Bayonne* paffant par *Burgos*, *Bilbao*, & *St. Sébaftien*.

	Nombre des lieues.
de *Madrid* à *Alcovendas*. . . .	3
d'*Alcovendas* à *fan Auguftin*. . .	3
Ici on paffe une riviere fur un pont.	
de *fan Auguftin* à *la venta de Pedrezuela*.	1½
de *cette venta* à *Cavanillas*. . .	1½
de *Cavanillas* à *La Cabrera*. . .	1
de *La Cabrera* à *Lozoyuela*. . .	1
Ici une petite riviere qu'on paffe à gué.	
de *Lozoyuela* à *Buytrago*. . . .	1½
	12½ lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	12½
de *Buytrago* à *Robregordo.* . .	2½
de *Robregordo* à *somosierra.* . .	-½
de *Somosierra* à *La venta de Juanilla*: *dernier gîte de la nouvelle Castille.*	1½
de *cette venta* à *Cerecillo.* . .	1
de *Cerecillo* à *Castillejo.* . . .	1
Ici une petite riviere guéable.	
de *Castillejo* à *Boccquillas.* . . .	1½
de *Bocequillas* à *fresnillo de fuente.*	-½
de *fresnillo* à *Carabia.*	1
de *Carabia* à *Honrabia.* . . .	2
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Honrabia* à *La Pardilla.* . .	1
de la *Pardilla* à *Milagros.* . .	1
Ici on passe une riviere sur pont.	
de *Milegros* à *Fuentes pina.* . .	1
de *Fueutes pina* à *Aranda de Duero.*	1
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Aranda* à *Gumiel de Izan.* . .	2
Ici on passe une autre riviere sur un pont.	
de *Gumiel* à *Bahabon.*	2
	32 lieues.

Nombre des lieues.

d'autre part. 32
de *Beliabon* à *venta del fraile.* . 1
de *cette venta* à *venta del Junciofo.* 1
de *La venta del Junciofo* à *Lerma.* 1

Ici on paffe une riviere fur un pont.

de *Lerma* à *Villarmazo.* . . . ½
de *Villarmazo* à *Madrigallejo.* . 1½
de *Madrigallejo* à *Cogollos.* . . 1½
de *Cogollos* à *Sarrazin.* . . . 1
de *Sarrazin* à *Burgos.* 1½

Ici on paffe une riviere fur un pont.

de *Burgos* à *Gamonal.* . . . . ½
de *Gamonal* à *Villa fria.* . . . ½
de *Villa fria* à *Rubena.* . . . 1
de *Rubena* à *Quintanapalla.* . . 1
de *Quintanapalla* au *Monaftère de Rodillas.* 1
de ce *Monaftere* à *fanta Olalla.* . . ½
de *fanta Olalla* à *Quintanavides.* . ½
de *Quintanavides* à *Caftil de Peones.* ½
de *Caftil de Peones* à *Pradano.* . ½
de *Pradano* à *Bribiefca.* . . . 1
de *Bribiefca* à *venta de Cameno.* . ½
de *venta de Cameno* à *Cubo.* . . 2

50½ lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	50½
de *Cubo* à *ſanta Maria.*	½
de *ſanta Maria* à *Pancorvo.* . .	1
de *Pancorvo* à *ſanta Gadéa.* . .	3
Ici on paſſe l'*Ebre* ſur un pont nommé *Riente de la rad.*	
de *ſanta Gadéa* à *Berquenda.* . .	1
de *Berquenda* à *la venta blanca.* .	½
de *venta blanca* à *Eſpejo.* . . .	½
Ici on paſſe une riviere ſur un pont.	
d'*Eſpejo* à la *venta del monte.* .	½
de la *venta del Monte* à *Oſma.* .	1
d'*Oſma* à *Berberanna*, qui eſt la derniere place de la vieille Caſtille.	½
de *Berberanna* à la *venta de la penna.*	1
de cette *venta* à *Ordunna* premiere ville de Biſcaye.	1
Près *d'Ordunna* ou traverſe, ſur un pont, la riviere de *Saracho* que beaucoup de gens nomment *riviere* de *Ordunna* d'après la ville où elle paſſe.	
d'*Ordunna* à *Amurrio.*	1
	62 lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	62
d'*Amurrio* à *Luyando*.	1
de *Luyando* à *Lodio*.	½
de *Lodio* à *Areta*.	½
d'*Areta* à *Miravalles*.	1½
de *Miravalles* à *Arrigoriaga*. . .	1
d'*Arrigoriaga* à la *venta alta*. .	1
de la *venta alta* à *Bilbao*. . .	½
de *Bilbao* à *Guadalcana*.	1½
de *Guadalacana* à *Zornosa*. . .	1⅓
de *Zornosa* à *Durango*.	1
de *Durango* à *Saldivar*.	2
de *Saldivar* à *Eybar*.	1
d'*Eybar* à *Eygobarre*.	1
d'*Eygobarre* à *Maudara*. . . .	1
de *Maudarra* à *Zumaya*.	1
de *Zumaya* à *Guetarria*.	1
Ici on passe une riviere sur un pont.	
de *Guetarria* à *Saraos* ou *Saras*. .	1
de *Saraos* à *Orrio*.	1
Ici on passe une autre riviere en batteau.	
d'*Orrio* à *San Sebastian*.	1
de *San Sebastian* à *Irun*.	1½
	83½ lieues.

	Nombre des lieues.
d'autre part.	83½
Ici on paſſe une riviere en batteau.	
d'*Irun* à *Orogne* premiere ville de France.	1½
d'*Orogne* à St. *Jean de Luz.* . .	1
de St. *Jean de Luz* à *Bridars.* .	2
de *Bridars* à *Bayonne.*	2
Total des lieues de *Madrid* à *Bayonne.*	90.

Quelques détails ſur cette route.

Ayant été prévenu d'avance que pluſieurs endroits de cette route ſeroient très-pénibles, & qu'il étoit impoſſible que les voitures y paſſaſſent, je jugeai à propos de louer à Madrid un couple de mules, une pour moi, l'autre pour mon bagage, d'un muletier qui en conduiſoit neuf autres à *Bilbao*, dont une partie étoient chargées : les autres devoient trouver leurs charges à leur rétour de *Bilbao* à *Madrid*. Le muletier, que je reconnus bientôt pour un honnête homme, franc du colier, montoit l'une des neuf, & ſes deux domeſtiques, quel-

quefois montés & souvent à pied, avoient l'œil sur toute la Cavalcade; Je partis de Madrid avec ce convoi le 19 *Fevrier* 1769. *après-midi.*

Nous ne fumes que jusqu'à *Alcovendas* chétif village qui ne consiste qu'en quarante ou cinquante chaumieres: j'ai déjà fait mention de ce village dans ma **LIX**. Lettre. Les trois lieues qu'il y a de *Madrid* à *Alcovendas* ne présentent pas un seul morceau de terre cultivée: c'est bien le pays le plus stérile que j'aie vu en Espagne.

Quoiqu'*Alcovendas* ne soit éloigné que de trois lieues de la Capitale; cependant le *Posadero* n'avoit autre chose à nous donner pour notre soupé que du *Bacollao* (merluche.) Je m'y attendois étant alors au commencement du Careme: ma seconde mule étant peu chargée, j'aurois pu me munir de provisions de bouche, que j'aurois pu remplacer à mesure qu'elles se seroient consommées dans tous les endroits peuplés, & avoir vécu de volailles, de jambons, & d'autres bons mets matin & soir; mais outre que par là, on m'auroit évité, & que j'aurois été en horreur comme un vilain mécréant, quel droit avois-je de scandaliser quelqu'un, & de vivre splendidement

à la face d'une nation, dans un temps où elle croit fermement que le maigre & l'abſtinence ſont abſolument néceſſaires au ſalut?

A *Alcovendas* nous rencontrâmes deux jeunes Biſcayens, qui alloient ainſi que nous à *Bilbao*. Ils louerent une des neuf mules, & convinrent qu'ils la monteroient tour-à-tour. Je ne pus qu'approuver leur arrangement œconomique, & j'eus toutes les raiſons du monde de me louer d'eux. L'un étoit barbier & l'autre charpentier. Chacun d'eux étoit armé d'un fuſil; & il me paroit que les Biſcayens ne voyagent guere ſans une pareille arme; avec quelques paroles honnêtes, & leur payant tous les jours une ou deux bouteilles de vin; ils furent à mes ordres pendant tout le voyage, ainſi que le muletier, & ſes deux garçons.

Mon lit à *Alcovendas* fut auſſi étroit, auſſi court, & auſſi dur, qu'ils le ſont partout en Eſpagne dans les *Poſadas*.

Le nom de bapteme du *Poſadero* étoit *Deo gratias* & celui de ſa femme *Conceptionita*, qui eſt un diminutif de *Conception:* avez-vous jamais oui parler de pareils noms? Ils me rappellent ceux de *Kyrie* & d'*Eleyſon* qui étoient le

noms de deux formidables Chevaliers, dont les hauts-faits sont décrits dans un ancien Livre Italien de chevalerie.

20 *Fevrier.*

Diné à la *venta de Predrezuela* & soupé à *Lozoyuela.*

Le matin en montant sur ma mule à *Alcovendas*, les cloches de deux ou trois petits villages des environs firent un grand carillon. C'étoit un signal pour les paysans qui pouvoient les entendre, qui les avertissoit d'aller battre les buissons de la forêt voisine du *Pardo*, pour la raison dont j'ai fait mention dans ma LIX Lettre. (22)

Après avoir fait environ une lieue depuis *Alcovendas*, nous entrâmes les Biscayens & moi dans la forêt, parce que c'étoit le plus court chemin pour gagner *san Augustin*, où nous devions rejoindre nos Muletiers qui étoient obligés de prendre un long detour, parce qu'il n'est point permis de la traverser avec des bêtes de charge. J'avois vu cette forêt huit ans auparavant, & ne fus pas fâché de la revoir. Jamais je

(22) Les paysans des environs de Madrid sont obligés de battre les forêts & les terres, les jours qu'ils sont avertis que le Roi doit chasser.

n'en ai traversé de plus belle. Elle est composée principalement *d'Encinas* auxquels les Anglois donnent fort à propos le nom de *Chênes verds* parce que leurs feuilles ne perdent jamais leur verdure. Il y en a des millions dans une espace de quatorze à quinze milles de circonférence, leurs glands sont plus que suffisans pour nourrir les inombrables habitans de cette vaste forêt.

Vous savez à quel point les auteurs des livres de chevalerie se sont plû à placer constamment la sçene des aventures qu'ils décrivoient dans les lieux de cette espece. Il auroit été surprenant que j'en eusse traversé une de cette étendue sans en rencontrer aucune: je m'attendois en conséquence à voir quelque belle Demoiselle sortir tout à coup de derriere une touffe d'arbres, sauter de dessus sa blanche haquenée se jeter à mes pieds & me demander une faveur. Mais ce fut sans doute quelque brutal Nécromancien, qui au lieu d'une belle Demoiselle, ou d'une belle Princesse nous envoya un manant très-laid, qui nous dit d'un ton fort arrogant, que les fusils de mes deux compagnons étoient confisqués, parce qu'ils avoient

contrevenus à la défense, qui interdit à toute personne de paroître armé dans lès forêts du Roi.

Vous imaginez bien qu'à ces paroles, mes pauvres Biscayens palirent; n'ayant rien à alléguer pour leur justification: mais comme le *Garde* alloit s'emparer de leurs fusils, je me rappellai que j'avois mon passe-port Espagnol dans ma poche; qu'il y étoit formellement exprimé, que tous les sujets de S. M. eussent à laisser passer ma personne (*consus sut armas*) avec mes *Armes*.

Qu'allez vous faire? lui criais-je du ton le plus impérieux qu'il me fut possible: *Comment osez vous vous emparer des armes de mes gens, tandis que mon passe-port vous enjoint de me laisser passer librement avec mes armes par tout où je voudrai? lisez si vous savez lire, & apprenez votre devoir.*

Par bonheur, ce Garde savoit passablement épeler, & voyant que le passeport étoit positif rélativement au port d'armes pour moi, & mes domestiques; il baissa un peu de ton, & commença à parler plus doucement: pour raccourcir mon histoire, il suffira de dire qu'au moyen de quelques Réaux je le fis changer de sentiment, & qu'il renonça à l'envie

l'envie qu'il avoit de nous conduire chez *l'Alcalde de ſan Auguſtin* & prit un autre chemin. Il paroit que comme dans le cas de la confiſcation les fuſils n'auroient point été adjugés à ſon profit, il préféra d'empocher quelques ſous; il nous quitta d'aſſez bonne humeur, après nous avoir exhorté à décharger ſur le champ ces armes; de peur que nous ne rencontraſſions quelqu'un de ſes Camarades qui fût moins indulgent que lui. Ainſi finit notre aventure, & vous vous imaginez bien que la reconnoiſſance des Biſcayens fut enſuite proportionnée au ſervice que je leur avois rendu, & que le Barbier ne voulut point d'argent pour me raſer pendant toute la route.

Pour tout diné, à la *venta de Pedrezuela* nous n'eumes qu'un couple de ſardines par tête. Mais à *Loyozuela* où nous n'arrivâmes que lorſque la nuit fut fort avancée, outre quelques œufs durs, nous eûmes une groſſe omelette à l'huile, à laquelle on ajouta une ſalade d'oignons cruds, que mon grand appétit me fit trouver excellente.

Depuis la *venta juſqu'à Loyozuela*, le pays devient montueux, mais il paroit beaucoup plus fertile que de *Madrid* à cet-

te *venta:* à *Loyozuela* je dormis tout habillé sur un monceau de paille, dans une chambre si petite, si sombre & si sale, qu'elle ressembloit tout-à-fait à un Cachot.

Je ne dois pas oublier de dire qu'assez proche d'un village nommé *La Cabrera*, je vis une potence à l'un des côtés du grand chemin, où un grand couteau étoit enfoncé dans l'une des traverses; ayant demandé ce que cela signifioit; on me répondit que le seigneur de ce lieu avoit le droit de faire pendre & écarteler tout malfaiteur qui étoit convaincu d'avoir volé sur les grands chemins de son ressort. Ce droit dont jouissent plusieurs seigneurs de la haute noblesse en différens endroits des deux Castilles, se nomme *El derecho de horca y cu chillo.* (Droit de potence & de couteau.)

De Madrid à *La Cabrera* nous eumes la vue de quelques Montagnes à main gauche, dont les sommets étoient couverts de neige. *l'Escurial* est entre ces Montagnes, éloigné de treize lieues de Madrid. La neige étoit tombée cet hyver en si grande abondance autour de ce célebre palais qu'il étoit presqu'im-

possible de s'y rendre de la Capitale: cette raison jointe à la vie agréable que je menois à Madrid, me firent négliger de l'aller voir: j'avoue que j'en suis tout à fait honteux. Avoir fait deux fois le voyage de *Londres* à *Madrid* sans avoir vu *l'Escurial* me paroit réellement inexcusable. Mais si jamais je peux en trouver le moment, je compte le faire une troisieme fois uniquement pour le voir.

21 *Février*.

Diné à *Somosierra* & soupé à *Castillejo*.

Nous avons traversé ce matin la ville de *Buitrago*, située sur une éminence entourrée de Montagnes. Il n'y a pas encore un siecle que *Buitrago* pouvoit se vanter d'avoir un château digne de la curiosité des voyageurs. Madame d'Aunoy en fait mention dans sa *Relation du voyage d'Espagne*, & dans le stile romanesque qui lui est familier, elle fait la description de quelques tableaux qu'elle vit dans ses appartemens. Autant que j'ai pu en juger en dehors, ce pauvre château est actuellement en très mauvais état, & si l'intérieur ressemble à l'extérieur il n'en sera bien-

tôt plus queſtion ; ce ſera dommage à cauſe de ſa belle ſituation : il a une très belle vue ſur un pays auſſi fertile que pittoreſque.

De *Buitrago*, à *Somoſierra* à travers une route pénible & pierreuſe, nous montâmes plufieurs côteaux couverts de neige, *Somoſierra* quoique village aſſez peu conſidérable donne ſon nom à cette longue chaine de hautes, & raboteuſes Montagnes qui ſépare les deux *Caſtilles*. A peine y pumes nous trouver quelqu'autre choſe à manger que du pain & des oignons. Tandis que nous dinions, un jeune garçon s'approcha de nous, portant dans ſes bras un loup mort, qu'il mit à mes pieds. „ voyez cette bête, (me dit-il „ d'un air triomphant,) elle ne vous fera aucun mal dans votre voyage à travers nos Montagnes. Voyez quelle „ dents d'yvoire ! voyez quelles terribles „ machoires & qu'elles griffes ! Je l'ai „ tuée hier au ſoir tout près de ma cabâne, elle ne mangera plus de mes chevraux, *s'il plaît à St. Antoine.*"

Je fus aſſez content du diſcours de cet homme, & je le traitai comme on devroit traiter tous ceux qui ſont utiles à l'humanité, c'eſt-à-dire avec bonté, &

avec un air de considération. Quoique ce loup ne fût pas de la plus grande espece, il avoit pourtant la figure assez carnaciere pour qu'on aimât mieux le voir mort qu'en vie. Nos loups des Alpes sont généralement bruns ; mais celui-ci étoit couleur de blanc sale, couvert de poils courts, qui étoient droits, & hérissés sur tout le corps. Lorsque quelqu'un a le bonheur d'en tuer un; sa fortune s'en ressent un peu, parce que le corps de ville le plus prochain lui donne une certaine somme fixée (qui se monte si je ne me trompe à cent réaux) outre ce qu'il tire des particuliers en le faisant voir; personne ne refusant de lui donner quelque chose en récompense de sa bravoure.

Entre *Buitrago* & *Somosierra*, dans un endroit nommé La *puente de las Fuentes*, on trouve une côte pierreuse, ou une montée si rapide, que ce fut tout ce que nos mules purent faire que de la grimper sans broncher. *Ce Camino de Ruedas* me parut bien singulier; mais ce que je ne conçois pas c'est que deux mules puissent trainer une voiture par un pareil passage. Je m'imagine que l'on démonte la chaise, comme l'on fait au pied du mont Cénis

en Savoie; & que ses différentes pieces sont transportées par les paysans du voisinage.

De *Somosierra* à *Castillejo*, le chemin étoit entierement caché par la neige qui avoit près d'un pied d'épaisseur, & étoit tombée la nuit précédente sur celle qui y étoit déjà. Je n'ai jamais fait trois lieues plus pénibles que celles-ci, la route passant à travers plusieurs côteaux couverts par tout de grosses pièrres brisées, & détachées qui faisoient broncher les mules à chaque pas. Il est heureux que les mules aient la coutume de ne tomber que sur les génoux, & que pourvû qu'on les laisse faire elles sachent se relever d'elles mêmes. Mes compagnons s'étant arrêtés pour boire à la *Venta de Juanilla*, je fus assez imprudent pour continuer seul ma route: je n'eus pas fait un mille que ma mule dressa les oreilles tout d'un coup, hennit deux ou trois fois, & avant que j'eusse pu découvrir la cause de sa frayeur, quitta le sentier, & se précipita dans un petit torrent qui couloit audessous, dont les bords avoient cinq ou six pieds de haut, & étoient tout à fait perpendiculaires: je ne conçois pas comment je pus rester en selle, & comment

elle tomba sur ses quatre pieds sans se rompre les jambes. La secousse qu'elle me donna en tombant me fit appercevoir un chien derriere elle: ayant la tête encore remplie du loup que j'avois vu, je crus que c'en étoit un, je tirai sur le champ mon couteau de chasse. Le soleil étoit dans tout son éclat, le feu qui étinceloit de la lame, lui fit peur à ce que j'imagine; & me voyant aller à gué tout le long du torrent, il s'en retourna par son premier chemin, & s'en fut courant tout droit à *Cerecillo.*

J'étois cependant toujours dans le torrent, & je ne voyois guere comment je pourrois regagner le chemin, à cause de la hauteur & de l'escarpement de ses bords. Je n'avois d'autre parti à prendre que d'animer ma mule & de la faire avancer à travers le torrent; c'est ce que je fis pendant une heure entiere, cet animal ayant de l'eau jusqu'aux genoux. A la fin j'apperçus un amas de maisons à environ un demi mille en avant: je trouvai un endroit pour sortir de l'eau, & j'y arrivai précisément au même instant que mes compagnons. C'étoit le village de *Cerecillo* où je reconnus le vilain dogue qui nous avoit épouvantés ma mule &

moi, & qui nous avoit tous deux mis en danger de nous rompre le cou, outre qu'il avoit fort inquiété mon Muletier, qui ne pouvoit concevoir ce que j'étois devenu, n'ayant plus, après trois quarts de mille de *Cerecillo*, apperçu les traces des pas de ma monture.

La route de *Cerecillo* à *Castillejo* n'étoit rien moins que bonne; mais je la voyois, & j'étois charmé d'être tout-à-fait débarrassé des neiges. Il est assez désagréable de ne pouvoir pas découvrir son chemin, sur-tout lorsqu'il est raboteux & pénible. Il est vrai qu'une mule qui y est accoutumée le suit par instinct, quelque étroit qu'il puisse être, & quelque épaisseur qu'ait la neige: cette assurance diminue seulement un peu de l'inquiétude; mais l'on voyage toujours fort désagréablement toutes les fois qu'il faut s'en remettre à la discrétion de sa monture; en général nous nous soucions peu de dépendre d'un animal quadrupede ou bipede.

J'ai vu un assez grand nombre de mauvais villages dans les différentes provinces d'Espagne que j'ai parcourues, mais *Castillejo* m'a paru le pire de tous. Le chemin qui le traverse seroit un profond marais en hiver, sans la quantite de charetées de grosses

groſſes pierres & de cailloux que l'on y a jetées. Ces pierres & ces cailloux ne ſont point liés enſemble, quoiqu'ils ſoient à deux ou trois pieds de profondeur. Penſez combien les hommes & les mules doivent marcher ſûrement dans un chemin de cette eſpece. J'aimois autant me trouver dans le torrent. Je deſcendis à la *poſada*, tandis que le muletier fut un peu plus loin pour ſe procurer une écurie, nous laiſſant à moi & aux Biſcayens le ſoin de nous arranger comme nous pourrions. Nous trouvâmes que la *poſada* ne contenoit qu'une ſeule chambre outre la cuiſine dont la cheminée fumoit conſidérablement. Une chambre, ais-je dit? Je me trompe ce n'étoit qu'un trou ſale qui renfermoit deux infâmes grabats, l'un deſquels étoit occupé par un pauvre vieillard qui (à ce que j'appris depuis) mourut cette même nuit. Il me parut impoſſible de ſe loger dans un pareil taudis. Que ferons nous, dis-je aux honnêtes Biſcayens? Allons & voyons ſi pour de l'argent & de bonnes paroles nous ne trouverons pas un meilleur gîte. Dans la rue, ou dans le chemin (nommez le comme il vous plaira) nous rencontrâmes un prêtre, qui nous apprit qu'il y avoit

dans le village une vieille femme, nommée la *Tia Philippa* (la tante *Philippine*,) qui nous donneroit un bon logement, si *l'Alcalde* le lui ordonnoit, & non autrement; personne n'ayant le droit de faire le tort au Posadera de loger des étrangers; parce que les posaderos payent une redevance pour le droit de tenir auberge, & que si les étrangers, sous prétexte que leurs posadas sont mauvaises, se dispensoient d'y aller, les pauvres malheureux seroient ruinés & mourroient de faim. En conséquence; nous nous en fumes chez *l'Alcade*, vieux paysan de bonne mine, qui m'accorda à l'instant ma demande, & me permit non-seulement d'aller chez la *Tia Philippa*, mais vint lui-même me montrer sa maison, & lui donna lui-même en personne ses ordres, lui enjoignant qu'elle eut à me bien traiter, parce que j'étois *Hidalgo*, ajouta-t-il, & que j'avois un passeport du Secrétaire d'État.

La bonne *Tia*, son fils, & la femme de son fils, nous souhaiterent la bien venue, & nous préparerent un aussi bon soupé que le lieu où nous étions pouvoit le permettre: nous ne saurions jeûner ce soir, dis-je à la *Tia*, parce que nous n'avons presque pas diné à *Somosierra*: ne

vous embarraſſez pas, me dit-elle. Je vous donnerai le meilleur ſoupé que vous ayez mangé de votre vie: ce ſoupé conſiſtoit dans le plat ordinaire de *Feves ſeches* bouillies à l'huile; en *Merluche* accommodée à l'huile, en *Sardines* ſalées, & en une omelette à l'huile; ſeulement on avoit ajouté à ce repas pour le rendre plus ſplendide un peu *d'Eſcabeche*; c'eſt-à-dire du poiſſon de riviere mariné au vinaigre, quelques noiſettes & des raiſins ſecs pour le deſſert.

Comme nous finiſſions ce repas ſardanapalique, l'Alcalde entra avec le prêtre, pour ſavoir comment *Tia Philippa* nous avoit traité. Je vous remercie, je vous remercie, *Seigneur Alcalde*; *Tia Phelippa* eſt la meilleure femme de Caſtille. Mais je vous prie, *Seigneur Curé*, daignez vous aſſeoir. A votre ſanté à tous deux. Donnez leur le pot, bonne *Tia*. *Liquida* (23) *non frangunt*, Seigneur Curé, d'ailleurs le temps eſt très-froid. Le pot, quoiqu'aſſez grand, fut vuidé de deux ou trois fois, & nous paſſâmes un cou-

(23) *Liquida non frangunt jejunium*: on peut boire un jour de jeûne, quoiqu'il ne ſoit pas licite: litteralement, les liquides ne rompent point le jeune.

ple d'heures aſſez gaïement. Il étoit près de minuit lorſqu'ils nous quitterent les lits de la *Tia* étoient propres, & aſſez mols: je paſſai une bonne nuit, & j'oubliai la neige, le chien & le torrent.

22 *Fevrier.*

Diné à la *Honrubia*, & ſoupé à *Aranda de Duero.* Je ne vis rien d'extraordinaire dans cette journée, que le village de *Fuentes pina*, qui contient une centainé de Maiſons. Il a de loin une belle apparence, à cauſe des dômes que pluſieurs de ces bâtimens ont en guiſe de toits; mais tant les toits que les murs des maiſons ſont de boue qu'on étend fort épaiſſe pour empêcher à ce que j'imagine, que la pluie venant à la détremper ne l'eût bientôt enlevée. Tout le territoire de *Fuentes pina* eſt preſque occupé pardes vignes. *Aranda* eſt une ville conſidérable, qui contient près de quatorze à quinze mille habitans. La *Duero* dont le nom la diſtingue d'une autre ville d'Eſpagne qui s'appelle auſſi *Aranda* eſt une belle riviere, quoiqu'elle ne ſoit pas navigable.

Ce fut à *Aranda* que je remarquai un uſage qu'ont les muletiers de toucher

un pain avec la main droite en faisant le signe de la croix lorsqu'ils disent leurs graces après soupé. C'est le manque d'eau bénite qui fait qu'à sa place, ils touchent le pain. Cette coutume est commune à tous les gens du peuple en Espagne, qui ont une espece de vénération pour le pain.

Aranda a appartenu à la couronne d'Espagne depuis que ses Rois ont prononcé ces deux mauvais vers.

Aranda de Duero.
Por mi te quiero,

C'est-à-dire, *Aranda de Duero*, *je te desire pour moi.* Les habitans paroissent fiers d'appartenir au Roi plutôt qu'à tout autre seigneur. La posada d'*Aranda* est très-mauvaise, quoiqu'elle soit décorée du nom pompeux de *posada de la Comtesse.*

23 *Fevrier.*

Diné à *Venta del frayle* & soupé à *Villarmazo:* rien que des œufs à midi, & encore des œufs à soupé.

En sortant *d'Aranda*, tout le pays que nous avons parcouru pendant une

lieue étoit en vignobles. Le bon marché du vin tant à *Aranda* qu'à *Fuentes pina*, est presque incroyable:. dans un temps de récolte ordinaire une famille composée de six personnes dans chacun de ces endroits peut s'en pourvoir pour sa consommation d'une année, qui va à peu-près à trois tonneaux Anglois, pour la modique somme de cinquante reaux: Il y a bien des gens en Angleterre auxquels il en coute autant pour celui qu'ils boivent en une heure.

La *venta del frayle*, est une méchante maison, qui compose à peu près la sixieme partie d'un méchant hameau; qui, ainsi que son territoire, appartient à des Bénédictins. L'un de ces peres, qui est déjà d'un certain âge, habite ce hameau où il gere les affaires de sa maison, & peut sans impropriété être qualifié du titre de *Pape du lieu:* exerçant une juridiction temporelle aussi bien que spirituelle sur ses habitans; dont le nombre peut aller à quarante, en comptant les femmes & les enfans. Ce petit tiran les oblige à entendre tous les jours sa messe: à l'heure qu'il lui plait; ne leur permet pas de se confesser à d'autres qu'à lui; & ne leur a jamais fait remise d'un sol

des rentes dont ils ſont redevables à ſon Couvent, depuis qu'il y réſide quoiqu'il connoiſſe mieux que perſonne toute l'étendue de leur miſere; Le deſpotiſme ne ſauroit aller plus loin. Il m'arriva de demander qui demeuroit avec ce bon pere. Il n'a d'autre domeſtique qu'un *Calentador*, répondit malignement un de ſes voiſins *Calentador* ſignifie une baſſinoire, un chaufelit; titre que les plaiſans Eſpagnols ne donnent jamais qu'à une vieille femme.

Je connois peu de morceaux de terre auſſi agréables que ce petit Royaume monaſtique. C'eſt un plaine verte, de près d'un mille de circonférence, arroſée par un ruiſſeau dont les eaux ſont très-limpides, & les bords couverts d'arbres. Ce ſéjour doit être délicieux en été.

Arrivant à *Lerma* vers le cinq heures de l'après midi, pour finir la journée, je jugeai à propos de faire encore une demie lieue juſqu'à *Villarmazo*, quoique je ſcuſſe que ma compagnie que j'avois laiſſée derniere moi, ſe propoſoit de paſſer la nuit à *Lerma*: on pourra trouver cette couduite ridicule; malgré cela je ne veux point la taire; ce ne fut qu'avec

bien de la peine que je parvins à forcer ma mule à avancer encore jusques là. L'opiniâtre animal, accoutumé depuis longtemps à s'arrêter à *Lerma*, toutes les fois qu'il faisoit cette route, m'obligea de me servir sans relâche de mes éperons pour l'empêcher de rester en chemin: il s'arrêtoit tout court à chaque pas, tournoit la tête du côté de *Lerma*, & hénissoit de toute sa force d'un ton fâché. Les mules aussi bien que les hommes ont leurs habitudes, qu'il est très-difficile de changer surtout lorsqu'elles sont bien invétérées.

Près de *Lerma* ville toute aussi considérable qu'*Aranda* est un Chateau, que les voyageurs visitent. C'est la maison de plaisance d'un des principaux Grands d'Espagne dont j'ai oublié le nom. Presque toutes celles de la ville appartiennent pour la plûpart à ce même seigneur; il y en a très-peu qui soient de quelque valeur: étant presque toutes bâties en bois, & en terre ainsi que celles *d'Aranda*. Le pays entre la *Venta del frayle* & *Lerma*, est rempli de bruyeres, au travers desquelles passe le chemin, qui est assez mauvais même pour des mules; une voiture en hyver auroit peine à se

tirer des marais que l'on y rencontre fréquemment.

24 *Fevrier.*

Dejeuné à *Cogollos* d'un plat de *Garavanzos* bouilli à l'huile, à l'ordinaire, & ſoupé à *Burgos.* Capitale de la *Vieille Caſtille.*

Cette journée fut très-fatigante, quoique fort courte, à cauſe de la route éxécrable, du vent impétueux, de la pluie continuelle, & du froid glaçant qui, *Matavalos manos*, tuoit les mains; (expreſſion Eſpagnole.) dont mes biſcayens ſe ſervoient: ſur les deux heures de l'après midi je me trouvai dans le miſérable village de *Sarazin*, & je fus obligé de m'y mettre à l'abri chez un payſan, pour me garantir de la pluie qui tomboit à verſe. La maiſon étoit pleine de monde, ſurtout de femmes, aſſiſes autour d'un feu, qui rempliſſoit la chambre d'une épaiſſe fumée. Je m'amuſai beaucoup à les voir ſe pincer les unes les autres par maniere de paſſe temps. Un dominicain gras, & à cheveux blancs, qui m'avoit vu paſſer devant ſon Couvent, m'aporta très-honnêtement un couple de pommes

& un morceau d'excellent pain qui vinrent fort à propos. J'envoyai chercher du vin dans une maison voisine ; je lui en fis boire plusieurs fois, ainsi qu'à toute la compagnie ; je passai deux heures chez ce paysan sans m'ennuyer, malgré la fumée qui me fit cuire les yeux. Il étoit six heures lorsque j'entrai à Burgos.

25 *Fevrier.*

Nous passames toute la journée à *Burgos*. Le Gallois *Udalap Rhys*, dans sa rélation *des lieux les plus remarquables, & des curiosités de l'Espagne & du Portugal*, nomme *Burgos une grande ville*, & dit, qu'elle a *plusieurs belles places ornées de fontaines, de plusieurs superbes Edifices & de quelques Palais.* Cependant j'aurai la hardiesse de dire, que *Burgos* est une petite ville, mal bâtie, mal propre n'ayant qu'une seule place entourée de mauvaises maisons. Sa Cathedrale, & le palais Archipiscopal sont les seuls Edifices qui méritent quelque attention. Ils sont tous deux Gothiques, tous deux assez vastes; surtout la Cathédrale, qui contient quatorze ou quinze Chapelles,

& une facriftie fuperbement décorée. Il faudroit un volume entier pour détailler les richeffes que quelques unes de ces Chapelles renferment. Il y a au milieu de cette Eglife un fanctuaire féparé, & fermé, dans le même goût que celui de la St. *Chapelle de Lorette*, qui a été bâti longtemps après l'Eglife; ainfi qu'il eft facile de s'en appercevoir par le ftile de fon Architecture, qui eft de l'ordre Corinthien. Ce Sanctuaire renferme un crucifix miraculeux, ou un *Chrifto* ainfi qu'ils l'appellent dans ce pays: il n'eft pourtant par tout-à-fait auffi miraculeux qu'un autre qui fe trouve dans l'Eglife des Auguftins. Dans celle des Trinitaires il y en a un troifieme, qui eft pareillement miraculeux.

Il y a au dehors de la ville quelques promenades publiques très-agréables: la vue en étant tout-à-fait pittorefque, embellie par la rapide & bruyante riviere d'*Arlanzon*, que l'on paffe fur un beau pont de pierre.

Un François induftrieux venoit depuis peu d'établir un Caffé, & un Billard à *Burgos*. La nouveauté de cette invention y attiroit beaucoup de monde; & tous les jeunes gens oififs de la ville y

paſſoient en quelque façon leur vie. Pour éviter les fréquentes diſputes qui s'élevoient au commencement entre eux & le François, le Gouverneur qui protege ce nouvel établiſſement, a publié depuis peu une ordonnance, que je trouve à propos de traduire pour ſa ſingularité.

Tarif des prix auxquels les différents rafraichiſſemens du Caffé françois doivent être vendus, ainſi que ce qu'on doit payer pour chaque partie de billard; tel qu'il a été arrêté par le Gouvernement.

Une taſſe de Caffé de Moca, avec le ſucre que chacun voudra; quoiqu'avec du lait.	1 Réal.
Une taſſe de thé avec ou ſans lait.	1
Une taſſe de bon Chocolât, avec ou ſans lait, avec une portion honnête de pain grillé. . .	1
Un verre de ſirop de Capillaire, avec ou ſans lait. . . .	1 - 17
Un verre de liqueur françoiſe. .	1
Chaque bouteille de vin étranger ſera payée proportionnellement à ſa qualité.	
Une livre de confitures françoiſes.	12

Une plaque de Chocolât. . .	24
Une dite doublé.	1 - 14
Un jeu de cartes neuves pour jouer à des jeux permis de nuit & avec des lumieres. . .	4
Un vieux jeu, mais propre. .	3
Un jeu neuf de jour. . . .	3
Un vieux jeu.	2 - 17

Toute perſonne qui caſſera une taſſe, un verre ou toute autre uſtencile en payera la juſte valeur: on jouera juſqu'à dix heures du ſoir; la police défendant de jouer plus tard.

Le Lecteur s'appercevra, que par une négligence inconcevable le prix que l'on doit payer pour chaque partie de billard, a été abſolument oublié, quoiqu'annoncé dans le préambule de ce tarif.

Il y a trois à quatre Poſada à Burgos, dont deux paſſent pour très-bonnes, à la maniere du pays. Je fus aſſez bien logé, & paſſablement traité pour la table dans celle où je m'arrêtai: on l'appelle. La *Poſada del Marques.* Mais l'hoteſſe eſt l'une des vieilles femmes la plus déteſtable de l'Eſpagne. Elle battoit plu-

ſieurs fois par jour ſes pauvres petits enfans pour des bagatelles, elle grondoit & maudiſſoit tout ce qui l'approchoit, & tout ce qui lui déplaiſoit; même pendant le temps qu'elle marmottoit ſes prieres & diſoit ſon Chapelet. Elle me demanda dans un de ſes intervalles de bonne humeur où j'allois. En Angleterre, lui répondis-je, *En Angleterre, dit elle, mauvais pays. Comment ſavez-vous cela Sennora? Je ſais*, répliqua-t-elle, *que les habitans ſont de méchans hérétiques, qui mériteroient tous d'être noyés.* Eh pourquoi? *Pour que la race s'en perdît*, me repliqua cette méchante & laide furie. Une de ſes ſervantes, jeune & qui avoit à peine atteint ſa vingtieme année, étoit du nombre de celles qu'on appelle *Beata*; c'eſt-à-dire une jeune fille qui a fait vœu de ne jamais porter de robe, qui ne ſoit d'étoffe groſſiere de laine, couleur de cendre. Ce vœu à ce que je m'imagine n'étoit point un obſtacle à ſes galanteries plus qu'ordinaires.

Les moines mendiants, & mêmes quelques uns de ceux qui ne mendient point, ont coutume dans différents endroits d'Eſpagne, & ſurtout à *Burgos*, d'attendre aux Poſadas l'arrivée des étrangers

afin de les mettre à contribution, ce qu'il effectuent en leur demandant des aumônes au nom d'un crucifix, d'une vierge, ou de quelque saint, dont ils tirent l'image de dessous leurs robes.

Quelques posaderos, qui ont souvent eu occasion de s'appercevoir combien la généralité des voyageurs détestent ces sortes de visites, ne permettent point à ces moines importuns de mettre le pied chez eux; & les obligent de rester dehors, leurs donnant seulement la liberté d'envoyer leurs images, qu'on leur renvoie souvent avec un simple compliment. Un voyageur, en pareil cas, est moins gêné, que lorsqu'il parle au mendiant dont la profession, & l'habit lui en imposent, & ne lui permettent pas de le congédier sans lui donner quelque chose: pour moi, je n'ai jamais trouvé mauvais qu'on les laissât me parler: leurs contes, de fievres, de migraines & d'autres maladies miraculeusement gueries par leurs images me paroissoient bien valoir un *réal*: si l'on ajoutoit foi à tout ce qu'ils disent, il n'y auroit pas une seule de leurs images qui n'opérât un nombre incroyable de *miracles prodigieux*: cependant je demande à un Espagnol s'il a jamais vu

de miracle; il y a cent à parier contre un qu'il vous répondra que non; mais son imagination l'emporte aisément; & il ne laisse pas d'être persuadé que chaque image est miraculeuse: son esprit ayant été bercé de cette idée depuis le moment de sa naissance. Malgré cela, je ne saurois m'empêcher de croire, que tôt ou tard, les moines, à la fin, à force d'abuser de la confiance, du peuple & de sa crédulité finiront par perdre tout leur crédit, & que ce qui est déjà arrivé dans plusieurs pays, arrivera aussi en Espagne, si l'on ne prend pas des mesures efficaces pour réprimer leur hardiesse à abuser de la sottise du vulgaire. Je sais qu'on le retient longtemps dans les fers de la superstition: mais si on lui donne le temps de réfléchir, il ne tarde pas à les briser, & les oppresseurs sont perdus sans ressource; c'est précisément ce qui est arrivé aux moines dans ces régions dont ils traitent les peuples d'hérétiques. Quelle que soit la sujétion dans laquelle ils retiennent les gens de la derniere classe, un de ces ordres a reconnu depuis peu par une triste expérience, que ceux de la premiere ne vouloient plus être leurs dupes, & parmi la

la populace même ; j'en ai ſouvent vu de mes propres yeux, qui regardoient peu reſpectueuſement la *peau du Crocodille* remplie de paille, que les Auguſtins conſervent dans leur Egliſe de *Burgos*. L'animal auquel elle appartenoit vomit, à ce que l'on dit, à l'interceſſion d'un de leurs ſaints, un homme vivant, après l'avoir gardé je ne ſais combien de jours dans ſon ventre.

26 *Fevrier*.

Je partis de *Burgos* à onze heures du matin, j'arrivai à *Quentanapalla* à deux; j'y mangeai pour mon diné des porreaux cruds, & du ſel; mais j'eus un bon ſoupé à *Caſtil de Péones*, chez mon muletier qui y fait ſa réſidence: ſes deux filles grandes & jolies, prévenues d'avance que leur pere ameneroit un Gentilhomme avec lui, nous régalerent de leur mieux : le répas conſiſtoit en poiſſon frais d'eau douce, en une omelette au beurre, les ayant prié de ne point y mettre d'huile, quelques *eſcabeches* qu'elles avoient mariné elle même, & autres mets. Il n'eſt point d'uſage en Eſpagne, (autant que j'ai pu m'en appercevoir)

que les filles du peuple se mettent à table avec leurs peres & leurs freres. J'insistai cependant pour qu'elles nous fissent compagnie; ce qu'elles ne m'accorderent qu'après les en avoir fort pressées; de cette maniere nous passâmes une charmante soirée, L'honnêteté & la décence des femmes du dernier ordre en Espagne m'ont souvent étonné: la meilleure partie paroissent avoir sucé la politesse & la douceur en naissant, les filles de mon muletier soutinrent la conversation pendant le soupé avec une gentillesse & une modestie capables de captiver un sauvage même. Si je les avois rencontrées dans une maison quelle qu'elle fut à Madrid: je ne me serois point apperçu à leurs manieres que ce fussent des paysannes. L'habillement des femmes depuis *Quintanavides* jusqu'à *Berberanna*, qui est la derniere ville de la *vieille Castille* du côté de la *Biscaye*, est encore l'ancien habit Espagnol, & consiste en une robe, ordinairement brune, qui est juste au cou, & aux poignets, tailladée en différens endroits des manches depuis l'épaule jusqu'au coude; & en une large ceinture bouclée autour du corps. Cet habillement me paroit très-

convenable, & sied très-bien à une taille avantageuse. Elles tressent leurs longs cheveux, & les laissent pendre derriere le dos, & se couvrent la tête d'une *montera*, un bonnet de feutre noir, qui donne aux jeunes un air tout-à-fait résolu. Il s'en manquoit de beaucoup que la maison du Muletier eût rien de bien élégant; mais je ne m'apperçus pas qu'il y manquât aucune des choses nécessaires au ménage d'un paysan aisé. La cuisine étoit bien fournie de pots de cuivre, d'assiettes d'étain, & de plats de terre: son linge de table, quoique grossier, étoit propre; ses lits & leurs couvertures, étoient d'une grandeur convenable, ce qui n'est pas ordinaire dans les Posadas. Il avoit même deux cueilleres d'argent qu'il fit mettre sur la table, en me disant avec une satisfaction bien douce pour un Pere, qu'elles appartenoient à ses filles, qui les avoient gagnées par leur travail. Le Chirurgien du lieu, qui est une espece entre le bourgeois & le paysan, fort honnête, soupa avec nous, & contribua à augmenter la gaieté de la compagnie, en chantant quelques airs qu'il accompagna de sa guitarre. J'appris de lui, que dans la plus grande

partie des villages *de la vieille Castille*, la premiere personne étoit le *Curé*, la seconde *l'Alcalde*, & la troisieme le *Chirurgien*. Les revenus de ce dernier consistent en un boisseau (*fanega* en Espagnol) de froment, que lui donnent chaque maître de maison; qui joints ensemble se montent à *Castil de Péones* à peu près à quatre reaux par jour. Pour ce salaire, le Chirurgien est obligé de razer tous ceux qui ont de la barbe, de saigner & ventouser tous ceux qui en ont besoin; & dans les cas un peu graves de faire les fonctions de Médecin: ses ordonnances se bornent ordinairement à prescrire un grand régime, de l'eau chaude, & de parfumer le lit avec du romarin. L'*Alcalde*, ou Maire, est choisi par la Communauté dans le nombre des habitans les plus aisés, sa charge ne dure qu'une année. La Cure de *Castil de Péones* ne rapporte pas moins de six mille *réaux*, ce qui fait environ seize cents livres monnoie de France: somme exhorbitante pour ce Canton. Je demandai quelle espece d'homme c'étoit que leur Curé; on me répondit d'une maniere fort honnête sur son compte, & que tout ce qu'il pouvoit épargner de ses revenus

étoit diftribué à fes pauvres paroiffiens. *Grace à Dieu*, me dit le Chirurgien, *Notre bon Curé eft affez favant*, & *poffede plus de cent volumes.*

27 *Fevrier.*

Diné à *Pancorvo* & foupé à *Amejugo.* Il y a deux routes de *Caftil de Péones* à *Pancorvo*, l'une de *roues* qui paffe par la ville de *Bribiefça*, l'autre *de monture* qui traverfe une bruyere ftérile d'environ trois lieues de longueur: ce dernier chemin eft plus long d'une heure que le premier; cependant ce fut celui que nous prîmes, le premier ayant été abîmé par la pluie, & n'efpérant pas pouvoir nous tirer des bourbiers. tout près de *Caftil de Péones* nous montâmes un côteau très-pénible, & traverfâmes la bruyere. L'un des Bifcayens & moi nous nous en fumes au trot jufqu'à *Pancorvo* où nous arrivâmes fur les trois heures l'après midi, après avoir fait fept bonnes lieues; les trois dernieres étoient fi mauvaifes que nos mules avoient fouvent de la boue jufqu'aux fangles.

A *Pancorvo*, une pofadera très-civile nous donna un affez bon diné: vous

ſavez, ou vous devez ſavoir à préſent ce que j'entends par un bon diné: Elle fit ce qu'elle put pour nous engager à paſſer la nuit chez elle; j'y étois très-diſpoſé, étant fatigué de ma longue courſe; mais notre compagnie nous ayant joints, le muletier voulut que nous pouſſaſſions jusqu'à *Berguenda*, qui étoit à quatre lieues plus loin. Je le refuſai abſolument étant trop fatigué pour cela. Après un moment d'altercation, nous convinmes que nous coucherions à *Ameyugo*, qui n'eſt qu'à une lieue & demie de *Pancorvo*: cet *Ameyugo* eſt à environ une demie lieue du grand chemin; de ſorte que cela ne nous avançoit que d'une lieue. On le traverſe, lorſqu'on ſe propoſe de paſſer les Pirenées entre *Vittoria* & *Bayonne*; alors on va de *Ameyugo* à *Miranda de Ebro*, de *Miranda* à la *Puebla*; *de la Puebla* à *Vittoria*, & ainſi à *Bayonne* par la route que l'on trouve notée ci-devant.

Nous mîmes près de trois heures à aller de *Pancorbo* à *Ameyugo*, une partie de la route étant couverte d'une couche de cailloux épaiſſe d'environ deux pieds, & que l'on avoit jetés au haſard pour la rendre pratiquable en hiver à travers

plusieurs fondrieres. Ces cailloux étant mobiles font qu'il est impossible aux mules de marcher dessus d'un pas assuré, leurs mouvemens irréguliers fatiguent ceux qui n'y sont point accoutumés beaucoup plus qu'on ne sauroit s'imaginer.

Tout près d'Ameyugo; nous trouvâmes que le grand chemin traversoit une vallée composée de *ricos* & de *pennas*, ainsi que les Espagnols les nomment: c'est à dire de grosses pierres, & de rochers d'une énorme grandeur, dont quelques uns étoient aussi hauts que les plus hautes tours. Ils se présentoient avec une sorte de majesté effrayante des deux côtés du chemin pendant une demie lieue: ces pierres paroissent suspendues au dessus de la tête des voyageurs, comme si elles étoient prêtes à tomber. S'il arrivoit qu'elles vinssent à se briser, & à rouler, ce ne seroit qu'à force de bras, que l'on pourroit parvenir à les enlever, & à réparer le mal qu'elles auroient fait au chemin.

Nous arrivâmes à *Ameyugo* deux heures après le coucher du soleil, à moitié morts de froid; mais nous trouvâmes un si bon feu à la Posada, qu'il nous rendit bientôt l'usage de nos membres: on ren-

contre parmi les *vicos* & les *pennas* du voiſinage des boçages aſſez conſidérables de ſapins qui fourniſſent abondamment aux habitans leur bois de chauffage: le feu de ce bois de ſapin rend une odeur un peu forte, qui n'eſt cependant pas déſagréable. Je fis mon ſoupé à *Ameyugo* d'une couple de pommes cuites, & étant très-fatigué, je fus me coucher dans une chambre qui n'avoit pas même des volets aux fenêtres; cependant m'étant mis un monceau de couvertures, je dormis très-bien, & ſans me reveiller juſqu'à ſix heures dn matin.

28 *Fevrier*.

Diné à *Eſpejo* & ſoupé à *Ordunna*.

Je n'ai jamais été auſſi fatigué dans tous mes voyages, que je l'ai été de cette journée: je fus ſeize heures ſur mon mulet, quoique nous ne fiſſions que dix lieues. L'aſpect du pays depuis *Ameyugo* juſqu'à *Eſpejo* paroit délicieux; la vue même des environs *d'Oſma* ne me déplut pas; le chemin juſques là étoit aſſez praticable. Mais depuis *Oſma* juſqu'à *Berberanna* il paſſe au travers un terrein que l'on pourroit aſſez propement nom-

mer, *le sommet d'un roc montueux taillé uni & en travers.* Je ne concevois pas comment les mules pouvoient se tenir sur leurs pieds dans une descente si rapide, dont le terrein étoit si dur. Cependant ce danger, & cette peine n'étoient rien en comparaison du chemin que nous trouvâmes de *Berberenna* à *la venta de la Penna*, c'est-à-dire à un Cabaret qui est entierement isolé, & situé au sommet de la plus haute *Penna*, ou montagne, qui sépare *la vieille Castille* de la *Biscaye*. Entre *Berberenna* & cette *venta* se trouve la pente d'une montagne, suivie d'une plaine si inégale, que je ne sais comment m'y prendre pour la décrire. Le terrain y est si tendre, qu'il cede, & s'enfonce sous les pieds des mules: lorsqu'il y en a quelques unes qui se suivent, & marchent les unes après les autres sur la même ligne, elles forment une trace profonde, mais si étroite qu'il est presque impossible que celles qui viennent à y passer quelque temps après puissent s'y maintenir. Cette qualité particuliere de ce terrain oblige les muletiers à chercher des endroits où l'on n'ait pas encore marché; leur méthode de varier continuellement leur

direction en descendant cette pente de montagne & en traversant la plaine; les a remplis l'un & l'autre d'une infinité de sentiers, qui se croisent en différens sens & forment des bigarrures étonnantes.

J'étois, on ne peut pas plus surpris de voir pendant une lieue, les mules s'arrêter tout court de temps en temps; examinant comment elles pourroient avancer, & tachant d'éviter le grand nombre de passages difficiles, où elles craignoient de broncher tout le long de ce terrain trompeur. Si *Descartes* avoit jamais fait cette route: il auroit été promptement convaincu qu'une mule, lorsqu'elle est mise à l'épreuve, a tout autant d'esprit qu'un Philosophe; qu'elle connoit le danger, & prend des précautions pour l'éviter. La mienne ne pouvoit s'empêcher par intervalle de s'agenouiller ainsi que ses compagnes; mais le muletier m'ayant prévenu d'avance de ne point toucher la bride lorsque cela lui arriveroit; & de la laisser en liberté; je me conformai exactement à cet avertissement; si j'avois fait autrement je l'aurois jetée sur le côté; & il nous en seroit arrivé malheur à tous deux. Je dois

cependant dire que la grosse pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, avoit rendu le chemin beaucoup plus mauvais que nous ne l'aurions trouvé après quelques jours de beau temps.

Il étoit près de dix heures du soir lorsque nous arrivâmes à la *venta*, ou nous espérions après notre fatigue du jour trouver quelque répos: mais le malheur voulut qu'il n'y eût ni chambre pour nous, ni place à mettre nos mules, parce qu'une nombreuse bande de muletiers s'en étoient mis en possession avant nous: de sorte que nous fûmes obligés de faire encore trois lieues pour gagner *Ordunna*, n'y ayant point d'endroit entre deux où nous pussions loger.

La route depuis la *Venta* jusqu'à *Ordunna* commence par un passage qui a environ dix pieds de large, & deux cents de long, qui est taillé à travers un rocher, & que l'on suppose être l'ouvrage des Romains. Les côtés de ce passage ont environ trente pieds de haut; autant qu'il me fut possible d'en juger dans l'obscurité; & il me parut tout-à-fait perpendiculaire. A la sortie de ce passage, on trouve le commencement d'une descente qui est beaucoup plus rapide

qu'aucune de celles du *Mont Cénis*, ou d'aucune Montagne que j'eusse traversée jusqu'alors. Nous la fimes en suivant un sentier fait en zigzag; au commencement ils étoient fort courts; & le sentier étroit passoit si près des bords d'un précipice, que malheur à nous si nos mules s'en étoient écartées d'un seul pas. Rien de si horrible; la neige dont le haut de la Montagne étoit couvert augmentoit encore le péril, & rendoit le chemin plus glissant; quoique d'un autre côté elle nous donnât un peu de lumiere. Cependant à mesure que nous avancions, les tournans étoient moins fréquens; le chemin s'élargissoit par degré, & la terre étoit moins couverte de neige; de sorte qu'après la premiere demie lieue; il n'y avoit plus de danger à redouter, n'y de précipice à éviter: au bout de quatre heures de marche nous nous trouvâmes pendant une autre heure dans une plaine pierreuse, & arrivâmes heureusement à *Ordunna* sur les trois heures du matin.

Il est inutile de dire, que j'étois à moitié mort de fatigue & de froid lorsque nous arrivâmes à la Posada: j'aurois été hors d'état de descendre de la mule si l'on ne m'avoit aidé; je ne manquai heureu-

ſement pas de ſecours, grace aux bonnes gens de la maiſon, qui firent leur poſſible pour me faire recouvrer ainſi qu'à mes compagnons l'uſage de mes membres: par mes compagnons j'entends les *Biscayens*: pour les muletiers ils s'étoient réchauffés en marchant pendant tout le chemin à nos côtés, conduiſant les mules par la bride; il étoient d'ailleurs robuſtes, accoutumés dès leur plus tendre enfance à ſupporter les plus grandes fatigues, & à voyager par toutes ſortes de temps.

La poſada *d'Ordunna* étoit par bonheur une des meilleures que j'euſſe rencontrées en Eſpagne, & l'on m'y donnà un lit paſſable, qui étoit ce dont j'avois le plus de beſoin. Je me trouvai pourtant le lendemain matin encore ſi fatigué lorſque le muletier vint me demander mes ordres pour le départ, que je pouvois à peine me remuer. En conſéquence je le congédiai ſur le champ, ne voulant point le retarder; & je pris la réſolution ſubite de ſéjourner deux ou trois jours à *Ordunna*, dans le deſſein non ſeulement de m'y repoſer; mais encore de voir ſi je ne pourrois pas m'y procurer quelques

instructions importantes, rélativement au langage, à la littérature, & aux antiquités de la Biscaye, dont *Ordunna* est censée la Capitale.

Le muletier, ses gens, & mon ami le Barbier prirent ici congé de moi: mais le Charpentier me témoigna vouloir rester pour me servir d'interprete: j'acceptai son offre avec reconnoissance.

J'ai déjà fait part au lecteur dans mes précédentes lettres, du peu de lumieres que j'ai pu me procurer à *Ordunna*, & dans quelques autres endroits, sur la langue des Basques. J'ai pareillement fait quelques observations sur la nature du pays; & dit quelque chose des mœurs & des usages de ses habitans: le compte que j'ai rendu de la Biscaye, & des autres provinces Espagnoles que j'ai visitées, est bien éloigné du degré de perfection que l'on pourroit souhaiter, & que j'aurois voulu lui donner; j'ai fait ce que j'ai pu: celui qui donne ce qu'il peut, donne beaucoup. Quelqu'autre voyageur, mieux fourni d'argent, de génie, & plus actif que moi, pourra peut-être entreprendre le même voyage, & rendre ma rélation inutile, par la publication d'une

nouvelle plus détaillée, & plus méthodique. Quant à moi tout ce qui me reſte à ajouter, c'eſt que dans peu d'années la route de *Bilbao* à *Madrid* ſera beaucoup plus facile, & plus agréable que je ne l'ai trouvée : les Biſcayens étant actuellement occupés à en tracer une ſuperbe, qui ira de *Bilbao* à *Orma* ſans traverſer l'horrible *Penna d'Ordunna*, & le territoire tout auſſi dangereux de *Berberanna*.

F I N.







